



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

TRANSFER
HN 2H94 T

KD42955

Le
Château des Airelles

Du même auteur :

M^{lle} Huguette. Un vol. in-18 jésus, broché.	3 50
Mon Chevalier. Un vol. in-18 jésus, broché.	3 50
Mon Chevalier. Édition de luxe. Un magnifique volume in-4°, illustré en couleur par M. RUTY, élégante reliure toile, tranches dorées.	15 »
Flossette. Édition de luxe. Un magnifique volume in-4°, illustré par GEOFFROY, richement relié toile, tranches dorées.	10 »

Il a été tiré à part, sur papier à la forme, dix exemplaires numérotés du *Château des Airelles*.

Ces exemplaires sont mis en vente au prix de 8 francs.

~~~~~

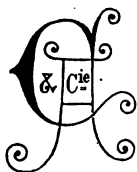
Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays,  
y compris la Hollande, la Suède et la Norvège.

---

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 993-96.

GABRIEL FRANAY *peint.*  
*Mme Louis Guioe*

# Le Château des Airelles



PARIS  
ARMAND COLIN ET C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS

Libraires de la Société des Gens de lettres

5, RUE DE MÉZIÈRES, 5

1897

Tous droits réservés.

KD 42955



# LE CHÂTEAU DES AIRELLES

---

## CHAPITRE I

— Petite, va me ramasser mon peloton qui a roulé sous la table.

La tante Yseult venait de prononcer cet ordre d'une voix impérieuse et vibrante, néanmoins rien ne bougea dans le grand salon silencieux.

— Ghislaine! reprit-elle plus fort encore en frappant le parquet de sa canne à pomme d'ivoire, Ghislaine!

Cette fois on entendit quelque chose remuer dans le coin de la cheminée, une ombre légère se détacha de l'angle obscur et glissa jusqu'au fauteuil de la vieille dame.

— Est-ce que vous m'avez parlé, tante? fit une voix confuse comme si l'ombre venait d'être éveillée en sursaut.

— Je le crois bien, voilà trois fois que je t'appelle. Tu étais donc endormie, enfant ?

— Non, tante, mais j'ai lu jusqu'à la nuit, si longtemps que je ne savais plus où j'étais, plus du tout. J'en suis tout engourdie.

— Eh bien, pour te dégourdir, va me ramasser mon peloton qui vient de rouler là-dessous.

La petite ombre se fourra sous la grande table à pieds tournés avec la souplesse d'un chat et eut bientôt rattrapé la pelote fugitive qu'elle présenta respectueusement à sa tante, puis, sans dire un mot, retourna s'asseoir dans son coin où elle se plongeait de nouveau dans ses rêveries.

On n'entendait pas le moindre bruit dans toute la vieille maison ; et au dehors, le silence régnait presque aussi profond dans le jardin désert endormi sous la neige. Ce calme mystérieux, joint au crépuscule qui tombait rapidement, avait quelque chose d'étrange et de solennel et le grand salon ressemblait à un lieu enchanté avec ses portraits alignés le long du mur, ses meubles antiques dont les formes paraissaient bizarres à travers l'obscurité croissante, enfin avec les deux ombres assises de chaque côté de la cheminée, muettes et immobiles comme si la baguette d'une fée les avait endormies pour cent ans.

Depuis bien des années déjà, M<sup>me</sup> Yseult Grandvalier ne bougeait plus guère de son grand fauteuil bien protégé par un paravent contre les courants

d'air qui circulaient à l'aise dans le vaste salon froid et dénudé. C'était une belle vieille femme, au visage à peine ridé et encadré de boucles d'un blanc de neige. Elle portait invariablement une robe de soie noire parsemée de petites pensées violettes qui semblait toujours neuve malgré les années, et de fines mitaines de filet couvraient ses mains blanches sans cesse occupées à tricoter un éternel bas de laine grise qui paraissait toujours au même point. Jamais on ne lui voyait d'autre costume, excepté les jours de grandes fêtes, et Ghislaine ne se rappelait pas avoir jamais remarqué le moindre changement dans sa personne et ses habitudes. Il y avait pourtant dix ans bien comptés que la petite orpheline était venue prendre place au coin du foyer silencieux, sur le petit tabouret qui faisait pendant au fauteuil de la tante Yseult.

Ghislaine avait bien changé, elle, depuis ces dix années. Le temps, qui glissait sur la vieille dame sans ajouter une ride à son visage ou déranger les plis de son invariable robe, avait transformé le bébé grassouillet, blond comme un épi de blé, en une jolie fillette aux grands yeux bruns, aux longs cheveux flottants. Il eût été difficile au premier abord de préciser son âge, car son visage offrait un singulier mélange de sérieux et de naïveté et l'aspect antique de son costume contrastait étrangement avec la grâce nonchalante de son attitude ; mais à sa taille mince et souple, à ses membres élancés comme ceux

d'un enfant qui grandit, on devinait qu'elle n'avait pas plus de treize à quatorze ans, en dépit de sa vénérable robe de laine brune semée d'arabesques jaunâtres, robe dont la taille trop courte et la jupe trop longue témoignaient du plus profond dédain de la mode.

Une drôle de petite créature, séduisante dans sa bizarrerie, une vraie figure de Mignon enfant avec ses yeux rêveurs et son sourire vague. On eût dit encore, à la voir ainsi dans sa pose abandonnée, une touchante petite Cendrillon, habillée d'une vieille robe de ses grandes sœurs, et songeant tristement au bal du fils du roi. Quant à la tante, on pouvait la comparer à la marraine fée, avec sa taille imposante et son air majestueux, mais une marraine sévère qui ne paraissait pas du tout disposée à accorder à sa filleule le beau carrosse creusé dans une citrouille, la robe éblouissante et les petites pantoufles de vair qui devaient lui permettre de se présenter à cette fête tant désirée.

Et en réalité la comparaison était juste sur bien des points entre Ghislaine et l'héroïne du conte ; elle aussi souhaitait ardemment se rendre à une fête qui, pour n'avoir rien de commun avec un bal, ne lui semblait pas moins attrayante. On était alors à l'avant-veille de Noël, et le rêve de la petite fille était d'assister le lendemain à cette mystérieuse messe de minuit où elle n'était jamais allée encore, et que sa vive imagination lui faisait envisager

comme une délicieuse partie de plaisir. Ce qui la séduisait dans cette fête nocturne à laquelle elle pensait depuis plusieurs jours, c'était surtout le côté pittoresque, la course dans la nuit à travers les chemins pleins de neige pour se rendre à l'église du village situé à deux kilomètres, l'autel tout brillant de cierges, et enfin l'avantage peu ordinaire de se trouver hors de son lit jusqu'à deux heures du matin. Mais pour jouir de tous ces plaisirs, il fallait demander à tante Yseult la permission d'accompagner Catherine la cuisinière à la messe de minuit, et c'était à quoi Ghislaine avait bien de la peine à se décider.

Bien que l'enfant vécût depuis dix ans sous le même toit que sa tante, il n'y avait pas dans leurs rapports l'intimité qu'aurait dû faire naître une si longue habitude, et si le temps avait adouci chez Ghislaine la frayeur insurmontable qu'elle éprouvait jadis en présence de la vieille dame, elle n'osait pourtant guère lui parler et n'y était nullement encouragée. M<sup>me</sup> Grandvallier veillait à ce que la petite fille ne souffrit ni du froid ni de la faim, ne la punissait jamais, ne la grondait même que fort rarement et lui laissait la plus grande liberté qu'une enfant de son âge pût désirer; mais cette indulgence était de sa part plutôt indifférence que bonté, quoiqu'elle ne fût pas cependant une femme injuste ou méchante, loin de là. Elle était au contraire d'une piété austère, fort scrupuleuse dans l'accomplisse-



ment de tout ce qu'elle croyait son devoir et on l'eût bien étonnée en lui disant que sa petite nièce n'avait peut-être pas tout ce qu'il lui fallait pour être heureuse. N'ayant jamais été mère, elle était fort étrangère à tout ce qui concerne les enfants.

Seule, la vieille bonne Catherine, qui avait soigné et égayé de tout son pouvoir la petite enfance de Ghislaine, avait pour elle des gâteries et des baisers, rares et froids, il est vrai, car depuis trente ans qu'elle servait M<sup>me</sup> Grandvallier, elle semblait avoir pris quelque chose de l'impassibilité de sa maîtresse, et, même avec l'enfant qu'elle adorait pourtant, se départait rarement de sa réserve austère.

Puis, malgré tout son dévouement, la fidèle servante était incapable de comprendre cette nature rêveuse et ardente, et Ghislaine, seule entre ces deux ombres sévères, ne voyant jamais personne, n'ayant jamais joué avec d'autres enfants de son âge, avait fini par se replier complètement sur elle-même et par se créer un monde imaginaire où elle vivait absorbée.

— Je me demande à quoi pense cette petite, disait parfois la tante Yseult; à rien, probablement; je crois qu'elle est peu intelligente.

Et la maîtresse d'école du village, qui venait trois fois par semaine donner une leçon à Ghislaine, partageait complètement cette opinion.

— Vous n'êtes pas à la leçon, vous ne pensez pas à ce que vous faites! s'écriait la pauvre M<sup>me</sup> Sainfoin d'un ton désespéré.

Rien n'était plus vrai, mais quant à en conclure que Ghislaine ne pensait à rien, c'était une autre affaire. Que d'idées se pressaient dans cette petite imagination si riche et si inculte à la fois, et sur laquelle une éducation intelligente aurait pu opérer des prodiges ! mais personne ne paraissait s'en douter, et la pauvre petite puisait où elle pouvait la nourriture intellectuelle que réclamaient son cœur et son esprit d'adolescente. La bibliothèque ne contenait, par bonheur, rien de positivement dangereux, mais en revanche, le nombre des ouvrages pouvant être lus et compris par une enfant était fort limité. L'oncle Grandvallier, mort depuis quinze ans environ, mais de son vivant président du tribunal d'Autun, ne possédait guère que d'arides ouvrages de droit et de jurisprudence dont Ghislaine regardait sans envie les vénérables dos tout poussiéreux, regrettant amèrement qu'ils ne fussent pas plutôt remplis de contes illustrés et de romans d'aventures.

Ghislaine était obligée de se contenter d'une vingtaine de volumes environ qu'elle avait soigneusement rassemblés sur le rayon inférieur de la bibliothèque pour son usage exclusif, et qui devaient renfermer des trésors inépuisables, à en juger par l'intérêt toujours nouveau avec lequel elle les relisait pour la centième fois comme si c'était la première. A force de vivre avec les héros de ses histoires favorites, elle avait fini par s'y attacher comme à

des amis que l'on voit tous les jours, et par les considérer absolument comme des êtres réels. Que de bonnes soirées d'hiver, que de longues journées pluvieuses elle avait passées dans ce petit coin caché entre la cheminée et la bibliothèque! Assise sur son petit tabouret recouvert d'une tapisserie fanée, et tenant sur ses genoux *Ivanhoé* ou *La jolie fille de Perth*, Ghislaine n'entendait ni la pluie fouettant les vitres à petits carreaux verdâtres, ni le vent hurlant d'une voix lugubre dans les longs corridors; elle oubliait sa tante, M<sup>me</sup> Sainfoin et ses ennuyeuses leçons, et se sentait parfaitement heureuse.

Mais le soir en question, la petite fille abandonna bientôt ses héros chéris; toutes ses pensées étaient absorbées par la fête de Noël et en particulier par cette fameuse messe de minuit où elle ne pouvait se rendre sans la permission de la tante Yseult.

Un moment la dernière apparence de flamme s'éteignit tout à fait dans le foyer et le salon disparut dans l'obscurité la plus profonde, y compris ses habitants, au grand soulagement de Ghislaine qui sentit renaître toute sa résolution. Du moins, au sein de ces ténèbres, elle ne pourrait pas voir le mécontentement que produirait peut-être sa requête sur le visage de sa redoutable parente, et de plus, sa propre rougeur passerait inaperçue : c'était bien le moment de parler.

— Tante, murmura-t-elle timidement, tante Yseult?

Mais ce fut son tour de ne pas recevoir de réponse, la tante Yseult s'était sans doute endormie, ainsi qu'il lui arrivait souvent à cette heure de la soirée, et à la seule idée de la réveiller, la petite fille se sentit de nouveau frémir. Elle poussa un soupir résigné, et, sans plus bouger qu'une petite souris dans son trou, attendit patiemment une occasion plus propice.

Au bout d'un instant Catherine entra, apportant la lampe qu'elle posa sur le petit guéridon de laque. M<sup>me</sup> Grandvallier dormait en effet, mais on ne pouvait s'en apercevoir qu'à l'immobilité inaccoutumée de ses mains qui avaient laissé échapper son tricot, car elle n'avait pas changé d'attitude et sa taille était toujours aussi droite entre les bras raides de son grand fauteuil. La clarté de la lampe, frappant soudain son visage, la tira de son sommeil ; elle ramassa son tricot et reprit son travail avec la même régularité monotone que si elle ne l'eût pas interrompu d'une minute.

Quant à Ghislaine, sa timidité était revenue avec la lumière ; et, sans rien dire, mais avec un nouveau soupir, elle alla s'agenouiller devant la bibliothèque et s'absorba corps et âme dans la joie toujours nouvelle de feuilleter et de parcourir ses livres chéris.

Sa collection se composait, pour la plus forte part, de volumes dépareillés des œuvres de Walter Scott, ornés de gravures que Ghislaine admirait innocemment, mais où son jeune esprit puisait les idées les

plus fausses sur le costume et l'aspect des héros chevaleresques qui y étaient représentés avec les cheveux bouclés, la taille fine et la bouche en cœur de mode en 1830. Venaient ensuite quelques ouvrages de Berquin, moins en faveur auprès de Ghislaine qui les trouvait trop sermonneurs et trop dépourvus d'aventures émouvantes; puis un gros volume de contes de fées parsemé des plus étonnantes illustrations que l'on puisse voir, coloriées par la main d'un enfant, bien longtemps auparavant.

La littérature contemporaine était représentée par quelques romans anglais tels que *la Case de l'Oncle Tom*, qui, après une vingtaine de lectures, possédait encore le privilège de faire jaillir du cœur et des yeux de l'enfant d'interminables sources de larmes; *l'Allumeur de réverbères*, *Jane Eyre*, et les plus chéris de tous, quelques romans de Dickens, entre autres les délicieux *Contes de Noël* que de plus blasés que notre petite héroïne ne se lassent jamais de relire.

Ce fut ce dernier volume que Ghislaine choisit finalement pour passer sa soirée, et, d'après son habitude de chercher dans des jouissances imaginaires une consolation aux tristes réalités de la vie, aucune lecture ne pouvait être mieux appropriée aux circonstances. La pauvre petite savait, pour l'avoir expérimenté dix fois déjà à pareil jour, qu'il n'y aurait pour elle ni arbre de Noël, ni présent d'aucune sorte, et qu'il serait complètement inutile de mettre ses souliers dans la cheminée ou de sus-

pendre ses bas au pied de son lit, comme font les enfants anglais. Mais, ce soir-là elle eut bientôt oublié ses privations dans la société du vieux Scrooge et des trois esprits de Noël qui la promenèrent deux heures durant parmi les splendeurs appétissantes du joyeux Christmas anglais, à travers une profusion inouïe d'oies rôties, de poudings flambants, de marrons, d'oranges et de gâteaux, si bien qu'elle se figura réellement goûter à toutes ces délicieuses choses, et que sa petite bouche rouge devint humide comme une framboise juteuse.

— Ce n'est pas vrai, après tout, pensa-t-elle en fermant le livre et soupirant avec une naïve amertume, jamais je ne mangerai de ces bonnes choses. Je voudrais pourtant bien savoir quel goût ont les dindes truffées, et si les huîtres sont réellement aussi bonnes qu'on le prétend. Quand je pense que je n'ai même jamais mangé d'oranges ! Enfin, même dans le conte, ces bons soupers n'étaient pas véritables non plus et le pauvre Scrooge était aussi malheureux que moi, puisqu'il ne les a vus qu'en rêve.

A ce moment, la pendulè empire, surmontée d'une dame éplorée qui jouait de la harpe, sonna gravement neuf coups pour avertir la petite fille qu'il était temps d'aller dormir, sinon rêver. Ghislaine ne résistait jamais à cet ordre. Elle se leva donc sur-le-champ, souhaita un bonsoir respectueux à la tante Yseult toujours occupée à tricoter, et sortit du salon le plus silencieusement possible, son bougeoir à la main.

## CHAPITRE II

La tante Yseult couchait au rez-de-chaussée, dans une chambre communiquant avec le salon, et Catherine occupait, non loin de là, une petite pièce ouvrant sur la cuisine, afin d'être toujours à la portée de sa maîtresse dont elle était la femme de chambre aussi bien que la cuisinière. Ghislaine, à son grand déplaisir, avait seule sa chambre au premier étage. Ce n'était pas qu'elle fût peureuse, au contraire ; son esprit, naturellement aventureux, exalté encore par la solitude et la rêverie, la portait souvent à rechercher le danger plutôt qu'à l'éviter ; mais, comme la plupart des enfants, elle redoutait l'isolement ; puis, si tranquille et si rassurée qu'elle fût en quittant le salon éclairé et chauffé, il lui fallait faire, pour gagner son appartement, un voyage si long et si compliqué à travers les corridors dallés et les escaliers raides tout remplis de tournants inattendus et de recoins obscurs, qu'elle se sentait tou-

jours un peu nerveuse en ouvrant la porte de sa chambre, et qu'elle entraît avec hésitation en jetant autour d'elle un regard effaré. Ce soir-là, cette grande pièce sans feu lui sembla particulièrement lugubre avec ses murailles nues, où le papier décoloré pendait çà et là en lambeaux, ses vieux meubles fanés d'où s'exhalait une odeur de moisi, et son immense lit à baldaquin enseveli sous de lourds rideaux de damas rouge déteint. Les rayons de la lune, glissant à travers les volets mal joints, projetaient au centre de la pièce une raie de lumière livide qui ne faisait que rendre plus sensible l'obscurité environnante. Ghislaine, la tête encore pleine de sa lecture, fit pour la première fois la réflexion que sa chambre rappelait tout à fait celle d'Ebenezer Scrooge, et remarquant que les rideaux étaient à demi tirés, contre l'ordinaire, les écarta en hésitant comme si elle s'attendait à trouver là, de même que le vieil avare, une seconde édition de sa personne, une autre Ghislaine étendue morte sous les plis du drap. Elle fut presque étonnée de trouver le lit vide, mais l'impression qui s'était emparée de son esprit ne s'évanouit pas, et ce fut en tremblant qu'après s'être déshabillée à la hâte, elle glissa son petit corps mince dans les profondeurs du lit.

— Si j'allais, moi aussi, recevoir un esprit de Noël? pensait-elle en posant sa petite tête sur l'oreiller au milieu du fouillis de ses cheveux éparpillés. Je voudrais voir venir, comme dans le conte,



un petit esprit sous la forme d'un joli bébé en robe blanche qui me ramènerait à mon dernier vrai Noël, quand je n'avais que trois ou quatre ans et que ma pauvre petite maman était encore là. Je suis sûre que je couchais dans un joli berceau près de son lit, et qu'en m'éveillant le matin, j'ai trouvé dans la cheminée mes petits souliers remplis de bonbons. Pourquoi ai-je oublié tout cela?

Mais, ce qui me plairait plus encore, ce serait la visite d'un esprit qui me montrerait mes Noëls futurs. Je voudrais tant savoir combien de jours de Noël je passerai encore ici, et s'ils ressembleront tous à ceux que je vois depuis dix ans. Oh! quand je serai une grande personne et même vieille comme tante Yseult, ils seront bien différents. Je donnerai de beaux dîners où il y aura des oies rôties et des gâteaux grands comme la table, et mes petits enfants auront toujours des joujoux plein leurs souliers; et si je n'ai pas d'enfants à moi, ni même de nièce comme tante Yseult, eh bien! je réunirai chez moi tous les petits pauvres que je connaîtrai, et je leur ferai de beaux cadeaux à chacun. Je me rappellerai ce qui me faisait envie quand j'étais petite fille.

Après tout, je me consolerais encore de n'avoir ni arbre de Noël, ni souliers dans la cheminée, ce que je voudrais seulement, ce serait la permission d'aller à la messe de minuit; je ne demanderais que cela pour être tout à fait contente de mon Noël, et cela coûterait si peu à ma tante! j'aurais bien dû

le lui demander ce soir avant de me coucher. Demain je ne serai pas si sotte qu'aujourd'hui; je courrai vers tante Yseult dès que je serai habillée et je lui demanderai cette permission tout de suite, avant de perdre mon courage en la regardant.

Ayant pris cette résolution, Ghislaine ferma les yeux.

Il faisait grand jour lorsqu'elle s'éveilla le lendemain et elle se hâta de se lever et de s'habiller, car il ne faisait pas bon flâner dans cette grande chambre sans feu. Il avait gelé fort pendant la nuit et la neige du jardin était durcie et cristallisée comme du sucre candi; les arbres étaient tout enveloppés de givre et reluisaient merveilleusement sous les rayons d'un beau soleil d'hiver sans chaleur, mais extrêmement brillant. C'était vraiment une superbe veille de Noël, et Ghislaine se sentit toute joyeuse en admirant ce beau spectacle à travers les vitres couvertes d'une belle dentelle argentée dont elle avait gratté un coin avec ses ongles.

Toutefois, elle ne demeura pas longtemps en contemplation : il faisait trop froid devant la fenêtre mal jointe; et après avoir boutonné sa robe tout de travers, de ses petits doigts engourdis, elle descendit en courant l'escalier tortueux et arriva à la cuisine où elle prenait tous les matins son premier déjeuner.

On ressentait une impression de bien-être en entrant dans cette grande cuisine chaude et claire,

égayée par son dressoir garni d'assiettes à fleurs, son horloge peinte, et sa batterie de cuisine bien récurée où se reflétait la flamme des bons feux de fagots. Près de la cheminée était placé depuis un temps immémorial un curieux fauteuil recouvert d'une tapisserie passée représentant la fable du corbeau et du renard, qui faisait la joie de Ghislaine dans sa petite enfance. La tante Yseult avait autrefois l'habitude de s'y asseoir quand elle venait à la cuisine commander les repas et donner ses ordres, mais à présent c'était la place habituelle du gros chat blanc qui s'y pelotonnait comme une énorme boule de neige. M<sup>me</sup> Grandvallier ne venait presque plus à la cuisine, elle ne songeait même plus à commander ses repas; il faut si peu pour une vieille femme et une petite fille! Catherine soupirait souvent en regardant le pot-au-feu, un vrai pot-au-feu de poupée, qui bouillottait tristement dans un coin de l'immense cheminée, tandis qu'une toute petite casserole chantait discrètement et comme à voix basse, sur le fourneau monumental où, dans le temps jadis, la vieille cuisinière avait surveillé une douzaine de plats à la fois, sans compter les longues broches chargées de dindes et d'oies grasses, et, pendant la chasse, de lièvres et de perdreaux. C'était alors que la grande cuisine avait un air joyeux! quels récits en faisait Catherine à Ghislaine émerveillée!

La fillette se plaisait dans cette cuisine et y pas-

sait une partie de ses journées. Souvent, elle y apportait son livre et, blottie à côté du chat dans le vieux fauteuil où il y avait place pour deux, elle s'absorbait dans sa lecture, s'interrompant parfois pour suivre vaguement du regard les allées et venues de Catherine préparant le dîner ou mettant le ménage en ordre. Il lui semblait, en la regardant, continuer sa lecture, car la vieille cuisinière ressemblait bien à ces servantes fidèles qu'elle trouvait dans ses histoires; grande et maigre comme le sont ordinairement les femmes charollaises, active, dure à la peine, cachant le cœur le plus chaud sous une réserve poussée jusqu'à la froideur, Catherine était un type comme on n'en voit plus guère que dans les livres.

Ce matin-là, tout en versant le lait bouillant dans le bol de Ghislaine, Catherine lui apprit qu'elle avait une grande course à faire et lui proposa de l'em-mener. Il s'agissait d'aller jusqu'à la ferme de la Chênaye pour y chercher des œufs. Une promenade de ce genre était une fête pour la petite fille, aussi eut-elle bientôt fait d'avaloir son lait et de courir dire bonjour à la tante Yseult avant de partir.

La route était charmante du village à la ferme; on suivait d'abord un chemin creux, de chaque côté duquel s'étendaient des champs couverts de neige, puis on traversait un petit bois, et Ghislaine fut ravie en découvrant sous les arbres dépouillés des houx aux feuilles luisantes tout couverts de baies rouges comme des grains de corail. Elle se promit

de cueillir, en repassant, quelques rameaux pour en orner sa chambre le soir.

Mais ce qui la frappa et l'encharma particulièrement, ce fut, au sortir du bois, l'aspect soudain d'une grande prairie au milieu de laquelle s'élevait majestueusement un magnifique sapin dont le feuillage d'un vert sombre tranchait admirablement avec la neige qui le couvrait à moitié.

— Oh! regardez, Catherine, fit l'enfant en extase, ne dirait-on pas un grand bel arbre de Noël? Quel effet il ferait, avec ses branches chargées de beaux joujoux et de lumières, et des rondes d'enfants qui danseraient autour sur ce grand tapis blanc. Que ce serait joli, n'est-ce pas?

Catherine regardait le sapin et écoutait en souriant avec bienveillance, mais son imagination était loin d'égaliser celle de Ghislaine, et elle semblait se représenter difficilement le tableau séduisant que lui peignait sa jeune maîtresse.

— Il conviendrait encore mieux, reprit Ghislaine, pour faire un arbre de Noël aux fées et aux petits elfes; au moins ils pourraient danser autour sans abimer cette belle neige avec leurs petits pieds, car ce serait vraiment dommage de gâter ce tapis si blanc, si uni! Puis, au lieu de bougies, il faudrait des milliers de vers luisants parsemés sur les branches et au sommet du sapin, tout au bout de la pointe, on mettrait une belle étoile descendue tout exprès du ciel; c'est cela qui serait gentil!

Ghislaine n'interrompt ses descriptions fantastiques qu'en arrivant à la Chênaye. Les alentours de la ferme étaient déserts, mais la porte était toute grande ouverte et toutes deux entrèrent sans frapper dans la maison où régnait la plus vive animation, une vraie ruche d'abeilles. On avait tué la veille un énorme porc gras, et tout le monde était fort affairé à préparer les régals de Noël. Les deux petites filles de la fermière s'agitaient de tout leur cœur et avaient un air très important avec leurs grands tabliers à bavettes et leurs cheveux noirs tout poudrés de farine. L'aînée, qui était à peu près de l'âge de Ghislaine, aidait sa grand'mère à préparer les boyaux qui devaient servir à la confection du boudin.

La vieille femme tenait l'une des extrémités entre ses doigts, tandis que la fillette soufflait de toutes ses forces à l'autre bout, ce qui faisait gonfler démesurément le boyau, au grand ravissement de Ghislaine qui n'en détachait ses yeux que pour regarder la fermière, occupée un peu plus loin à faire de grandes tartes à la bouillie. A mesure que les gâteaux étaient prêts, la seconde des filles les portait au four, s'amusant dans l'intervalle à fabriquer, avec le reste de la pâte, une multitude de petits gâteaux de toutes les formes imaginables. Il y avait des oies et des lapins fort reconnaissables, et en ce moment elle donnait la dernière touche à un poupon au maillot; c'était plaisir de voir avec quelle adresse

ses petits doigts bruns modelaient la pâte, et Ghislaine l'admirait sincèrement.

Elle mourait d'envie d'aider les travailleuses, mais elle n'osait pas et se contentait de les suivre des yeux sans dire un mot. La petite pâtissière, moins timide, entama la conversation en lui demandant si elle irait à la messe de minuit, ne soupçonnant guère combien ce sujet lui tenait au cœur.

— Je ne crois pas que je puisse y aller, répondit Ghislaine en soupirant.

— Oh ! ce serait bien dommage ! s'écria Françoise, si vous saviez comme l'église est belle ! Hier, nous avons passé toute la journée à arranger la crèche avec les sœurs. Voyez-vous, mademoiselle, il faut absolument que vous veniez à la messe de minuit : ce sera si joli à la lumière, et puis c'est si amusant d'aller la nuit jusqu'au village !

La pauvre Ghislaine n'avait guère besoin de tous ces encouragements, et en écoutant les détails de Françoise elle sentait les larmes lui venir aux yeux.

— Non, répéta-t-elle tristement, je ne crois pas que je puisse y aller.

Puis elle murmura à demi-voix que la course était bien longue et qu'il ferait bien froid sur la route à minuit, elle qui aurait fait volontiers deux lieues pieds nus dans la neige pour se rendre à cette fameuse messe. Elle n'osait pas dire qu'elle ne pouvait se décider à demander la permission, de crainte

de faire croire que la tante Yseult était très sévère, ce qui n'était pas vrai, après tout.

Catherine se disposa à partir, son panier d'œufs au bras, et Ghislaine embrassa ses petites amies, le cœur un peu gros. Mais lorsqu'elle entra au salon avec ses joues fraîches, ses yeux animés et brillants comme ceux d'un petit oiseau, son capuchon rouge posé de travers et ses bras chargés de branches de houx, on l'eût prise pour un vrai petit esprit de Noël, et devant cette gentille apparition le visage de la tante s'éclaira d'un sourire.

— Te voilà, petite, dit-elle avec bienveillance ; et Ghislaine se mit aussitôt à lui raconter tout ce qu'elle avait vu dans la campagne et dans la ferme, depuis le grand sapin, jusqu'au boudin et aux gâteaux de Françoise, oubliant si bien dans la chaleur de son récit sa timidité habituelle, qu'elle arriva sans s'en apercevoir au sujet de la messe de minuit et dit le plus naturellement du monde :

— Catherine doit y aller, tante, voulez-vous me permettre d'y aller avec elle ? je n'y ai jamais été et j'en ai si envie !

Ce fut seulement lorsqu'elle eut prononcé ces paroles que Ghislaine se rendit compte qu'elle venait de laisser échapper la formidable requête qui lui brûlait depuis si longtemps les lèvres. Elle fut si saisie de sa hardiesse qu'elle rougit jusqu'au cou, mais la réponse de sa tante la remit bien vite :

— Va si tu veux, mon enfant, mais couvre-toi



bien et ne prends pas froid, dit tranquillement la vieille dame confiante en la sollicitude de Catherine.

Le cœur de Ghislaine dansait de plaisir dans sa poitrine; elle aurait voulu sauter sur les genoux de la tante Yseult et la couvrir de baisers, mais elle n'osa pas même la remercier, et se sauva à la cuisine verser des larmes de joie dans le tablier de Catherine. Toute la journée il lui fut impossible de s'occuper, les livres mêmes furent délaissés, et elle passa son temps jusqu'au soir à tournoyer comme une folle tout le long des corridors, s'arrêtant parfois pour répéter cette phrase dont elle savourait chaque mot ainsi qu'un bonbon délicieux : — J'irai à la messe de minuit!

## CHAPITRE III

Ce fut à neuf heures du soir que le plaisir commença pour de bon, lorsque Ghislaine quitta le salon après avoir dit bonsoir à sa tante, comme de coutume, et au lieu de gagner sa triste chambre, se rendit dans la cuisine pour faire avec Catherine la veillée de Noël.

La servante avait terminé sa besogne de la journée et se tenait assise au coin du feu, déjà revêtue de sa toilette du dimanche, une robe noire toute unie qui se drapait autour de sa personne osseuse avec de longs plis raides, et une simple coiffe blanche finement tuyautée qui encadrait sa longue figure jaune comme un vrai béguin de religieuse. Ce costume austère, bien en rapport avec sa physionomie, lui donnait l'air d'une vieille puritaine. Elle avait mis ses lunettes et lisait attentivement un gros livre d'évangiles recouvert de drap noir. Cette femme en prières, au milieu de ses ustensiles bien rangés, for-

mait un tableau plein de recueillement intime dont l'âme de Ghislaine ressentit le charme paisible. La soirée s'écoula doucement, Catherine avertit l'enfant qu'il était temps de partir; il fallait bien une heure pour se rendre au village par les chemins pleins de neige. Ghislaine se leva vivement, quoique un peu étourdie par l'heure du sommeil. Mais le plaisir eut bientôt dissipé cette sensation, et elle se soumit gaiement aux nombreux préparatifs que lui fit subir Catherine avant d'affronter l'air piquant de la nuit. En sortant des mains de la prudente femme, enveloppée de la tête aux pieds d'un grand châle de sa tante, le visage entortillé dans un fichu de laine et les pieds chaudement enfermés dans de gros chaussons mis par-dessus ses bottines, la fillette n'avait plus forme humaine et ressemblait à un petit ours. Mais elle n'en marchait pas moins légèrement, et son ombre trapue sautillait d'une façon comique sur la route blanche à côté de la grande ombre de Catherine enveloppée dans sa mante noire à capuchon. Que c'était étrange et amusant, cette promenade en plein champ au milieu de la nuit! La campagne était si différente de ce qu'elle était le jour, que Ghislaine croyait n'avoir jamais vu les endroits qu'elle traversait. On aperçut bientôt la silhouette noire de l'église avec son clocher pointu et les lumières qui brillaient à travers les vitraux. Tout le long des sentiers qui conduisaient aux fermes et aux hameaux environnants, on voyait venir des

groupes d'hommes et de femmes qui devenaient de plus en plus nombreux à mesure que l'on approchait du village. Ghislaine reconnut ses deux amies de la ferme qui marchaient de chaque côté de leur mère, vêtues comme elle de petites mantes noires. Quel plaisir de se retrouver en si joyeuse circonstance ! Toutes trois se prirent par la main et se mirent à marcher de leur meilleur pas de crainte d'être en retard. Les sabots des petites Morvandelles claquaient gaiement sur la neige, et leurs langues fonctionnaient à qui mieux mieux.

— Avez-vous mis vos souliers dans la cheminée, mademoiselle ? demanda Françoise ; nous avons rangé nos sabots avant de partir, tous alignés devant les chenêts, si vous voyiez quelle bande cela fait ! et nous avons mis à côté une belle tarte pour l'enfant Jésus et les plus jolis de mes petits gâteaux. Aussi, je pense bien qu'il m'apportera de belles choses. Je voudrais avoir une robe dorée comme celle que M. le curé met pour dire la messe les jours de fête ; je pense qu'on fait cette étoffe-là au ciel. Et vous, mademoiselle, qu'avez-vous demandé ?

— Rien, je ne mets jamais mes souliers dans la cheminée, fit tristement Ghislaine.

— Et pourquoi donc cela ? dit la petite en ouvrant de grands yeux ; est-ce que le petit Jésus ne vous apporterait rien ?

— Es-tu sotte ! dit vivement Jeannette, tu penses bien que la demoiselle est trop grande.

Ghislaine resta silencieuse, mais poussa un soupir de regret qui signifiait clairement que ses treize ans ne dédaigneraient pas les cadeaux de l'enfant Jésus. La conversation en resta là, car on arrivait devant le portail.

La petite église était remplie de monde, et les arrivants eurent de la peine à se frayer un passage jusqu'au banc de M<sup>me</sup> Grandvallier, situé tout près de l'autel. Ghislaine y fit entrer avec elle ses petites amies qui tenaient à lui faire les honneurs de la messe de minuit, et se réjouissaient de son admiration à la vue de l'autel et de la crèche. Mais elles furent très désappointées en s'apercevant que cette crèche qui leur semblait si merveilleuse lui causait une déception. Le petit Jésus de cire était si fané qu'il paraissait avoir la jaunisse, et les bonnes sœurs l'avaient revêtu d'une chemise fort raide du plus désastreux effet. Saint Joseph et la sainte Vierge étaient à peine aussi grands que l'enfant, et la taille de l'âne dépassait de beaucoup celle du bœuf, Ghislaine fut tout à fait choquée de ce manque de proportions, et sentit qu'il lui serait impossible de conserver la moindre illusion et d'imiter les petites paysannes, dont la foi était apparemment assez robuste pour s'élever au-dessus de pareilles misères, car elles disaient leur chapelet avec la même ferveur que si elles avaient eu devant les yeux une véritable apparition de la sainte famille.

La fillette commençait à s'avouer, avec un peu

d'amertume, que la messe de minuit n'était pas, après tout, une chose aussi amusante qu'on pourrait le croire, lorsque les femmes se mirent à chanter un vieux cantique de Noël. Les voix n'étaient pas toutes belles ni justes, mais l'air était joli et plut beaucoup à Ghislaine, qui se sentit un peu consolée de ses déceptions et tâcha de prier aussi dévotement que Catherine et ses petites amies, mais son imagination mobile reprit peu à peu le dessus et il lui fut bientôt impossible de faire attention aux paroles qu'elle continuait à prononcer. Elle pensait à la ferme si gaie où elle aurait bien voulu demeurer, et au grand sapin qu'elle avait vu le matin. Combien il devait être plus magnifique encore au clair de lune ! Ghislaine ressentit tout à coup une envie folle de le voir ainsi.

— Je pourrais demander à Catherine de m'y mener en rentrant, se dit-elle, mais je suis sûre qu'il n'y aura pas moyen de l'y décider, il sera tard et elle voudra rentrer bien vite. C'est ennuyeux, je ne retrouverai plus l'occasion de revoir ce bel arbre pendant la nuit, une nuit de Noël, surtout.

Lorsque Ghislaine avait une idée en tête, elle n'y renonçait pas facilement et, en général, la suivait jusqu'au bout, coûte que coûte. Ce fut ce qui arriva cette fois-là.

— Si j'y allais toute seule ; Catherine dit si bien ses prières qu'elle ne me verra pas sortir ; je me dépêcherai et je serai sûrement revenue avant la fin de la messe.

Comme il n'y avait pas là de tante Yseult pour l'intimider, Ghislaine n'hésita pas. Elle se trouvait par bonheur tout au bout du banc, de sorte qu'elle n'eut pas à passer devant ses compagnes et parvint à gagner la petite porte située au fond de l'église sans que personne y fit attention. Son cœur battait fort tandis qu'elle soulevait le loquet qui grinçait, et, se précipitant dehors, elle se mit à courir comme si toute la paroisse était à ses trousses.

Une fois sur la route, elle s'arrêta, un peu interdite. Le ciel s'était couvert; la lune et les étoiles avaient disparu derrière de gros nuages noirs; il n'y avait pas moyen de rien distinguer.

— Ce n'est vraiment pas la peine d'aller plus loin, pensa Ghislaine toute chagrine, je ne pourrai pas voir le sapin.

Mais, tout en disant cela, elle marchait toujours; c'était si désappointant de renoncer à cette promenade nocturne! Il fallait bien savourer un peu le plaisir de se trouver seule en plein champ par une nuit d'hiver, plaisir inaccoutumé et d'autant plus délicieux. Il faisait si noir qu'elle ne s'aperçut pas du moment où elle sortit du village, mais elle devait en être déjà à une certaine distance lorsqu'elle distingua au loin une lumière qui brillait faiblement à travers l'obscurité.

— C'est peut-être un berger qui est dans les champs, comme la nuit où le petit Jésus est né, et qui a allumé du feu pour se chauffer, songea la

petite fille sans se demander ce qu'un berger pouvait bien faire dans un champ couvert de neige ; il me semble que c'est justement dans la direction du sapin, je vais y aller tout droit.

Dans son impatience, Ghislaine se mit à courir aussi vite que le lui permettaient ses gros chaussons, et guidée par cette lueur mystérieuse comme les rois mages par l'étoile de Bethléem, elle arriva aussi sûrement qu'eux devant l'objet de ses recherches.

Oh ! merveille ! le grand sapin lui-même s'offrit à ses yeux transformé en un arbre de Noël comme son imagination n'en avait jamais rêvé. Toutes ses branches, régulières comme celles d'un gigantesque candélabre, étaient chargées de bougies roses aussi grandes que les cierges de l'église, dont les flammes scintillantes éclairaient l'arbre entièrement et projetaient au loin sur le sol blanc cette vive lumière que Ghislaine avait prise pour le feu d'un berger.

— Oh ! que c'est beau ! que c'est beau ! s'écria tout haut la petite fille en extase.

Et se reculant, les mains jointes, afin d'admirer dans son ensemble cet étonnant spectacle, elle aperçut, tout au faite du sapin, appuyé à la flèche qui s'élevait si droite et si nette vers le ciel, un petit être qu'elle prit d'abord pour l'enfant Jésus lui-même, tant il était joli et gracieux avec ses longs cheveux blonds, ses yeux bleus qui brillaient à la lueur des cierges roses et ses petits bras qu'il semblait tendre vers elle.



Mais en le regardant longtemps, elle vit que c'était une ravissante poupée.

— Oh ! je suis sûre que c'est le petit Jésus qui a arrangé ce bel arbre de Noël exprès pour moi, pour me consoler de n'en avoir jamais eu ! s'écria Ghislaine enthousiasmée, et c'est la sainte Vierge peut-être qui m'envoie cette jolie poupée, moi qui ai toujours eu si envie d'en avoir une ! Mais comment vais-je faire pour l'atteindre !

Ghislaine se sentait un peu embarrassée, malgré une certaine habileté pour grimper aux arbres ; celui-là était si haut qu'elle hésitait à tenter l'entreprise, lorsqu'elle distingua, appuyée entre les branches, une légère échelle longue et mince qui semblait être préparée à son intention.

Elle s'élança, et grimpa lestement à travers les bougies. Elle allait atteindre le faite du sapin, lorsque les nuages noirs qui couvraient le ciel se déchirèrent soudain, la lune apparut claire et brillante et inonda la campagne de sa lumière argentée. C'était une clarté presque aussi vive que celle du jour et qui permettait de distinguer tous les villages et les fermes d'alentour et jusqu'au moindre buisson. Quelle étendue de pays on découvrait, du haut de ce grand arbre de Noël ! Ghislaine apercevait des bois, des clochers, des maisons dont elle n'avait jamais soupçonné l'existence, bien qu'ils fussent très peu éloignés de l'endroit où s'était écoulée sa paisible petite vie. Mais ce qui l'enchantait

plus que tout le reste, ce fut la découverte d'un magnifique château dont les fines tourelles, émergeant d'un bouquet d'arbres touffus, se détachaient nettement sur le ciel clair. On aurait dit un beau dessin digne d'illustrer les contes de Perrault. Ghislaine le regarda longtemps, puis, se rappelant la poupée, se hâta de grimper les derniers échelons. Elle allait l'atteindre lorsqu'elle lâcha la branche qu'elle tenait. Il lui sembla alors qu'elle tombait du haut du sapin sur le sol où sa tête se heurtait à quelque chose de dur. Mais ce n'était pas une pierre, ni même la terre gelée; c'était tout bonnement le bois du banc contre lequel elle venait de tomber lorsque le bruit de la cloche pendant l'élévation l'avait réveillée et arrachée à son joli rêve, car ce n'était qu'un rêve. Rien n'était vrai dans cette charmante aventure, rien absolument, ni sa fuite, ni l'arbre de Noël, ni le château, ni la poupée.

Il tardait bien maintenant à Ghislaine d'être dans son lit, ce petit somme sur le dur banc de bois l'avait brisée, et elle commençait à s'avouer qu'il fait vraiment meilleur à minuit dans la chapelle blanche, comme disent les enfants, que dans une froide église. Aussi ne lui vint-il pas à l'idée de résister à Catherine qui l'emmena bien vite après la bénédiction, sans vouloir accepter l'invitation des fermiers qui insistaient pour les emmener faire le réveillon avec eux.

## CHAPITRE IV

Le dernier matin de décembre arriva, triste et sombre. La petite fille achevait de manger sa soupe lorsque le facteur entra tout poudré de neige et son sac gonflé de lettres de bonne année et de petits paquets. Le passage du facteur était toujours une grande distraction, car c'était un brave homme très gai, qui aimait à causer, et, grâce à sa profession, ne manquait jamais de nouvelles à raconter; Ghislaine le regardait avec intérêt ouvrir son sac pour en tirer le journal de la tante Yseult et pensait avec un peu d'envie aux heureuses personnes auxquelles étaient destinées les lettres, mais elle n'en avait jamais reçu une seule : aussi quelle ne fut pas sa surprise ce jour-là, lorsque le brave Léger lui remit un papier, et lui expliqua que c'était un avertissement du chemin de fer, la prévenant qu'il venait d'arriver à la gare d'Autun une caisse à son adresse.

— Une caisse pour moi ! Qui est-ce qui me l'envoie

et qu'est-ce que cela peut bien être? s'écria-t-elle, rouge d'émotion; je voudrais bien l'avoir tout de suite, Catherine, comment faire?

Catherine lui fit comprendre qu'il n'était pas facile de la satisfaire le jour même, mais que le lendemain matin, leur voisine la laitière, qui se chargeait souvent de leurs commissions, irait réclamer la caisse et la rapporterait sur sa charrette. Ghislaine ne dit plus rien, mais elle fut toute la journée dans un état d'agitation facile à comprendre chez une enfant qui va recevoir son premier cadeau, et bien qu'elle se couchât de très bonne heure pour être plus vite au lendemain, elle ne put s'endormir que fort tard. La neige tomba toute la nuit et le matin les chemins en étaient si remplis qu'il fut impossible d'aller à la messe du jour de l'an, de sorte que le temps parut bien long à Ghislaine qui ne cessait d'écouter si sa caisse n'arrivait pas, et de faire en elle-même les conjectures les plus variées sur son contenu. Malheureusement, la laitière avait sans doute beaucoup d'emplètes à faire à la ville pour les étrennes de ses petits enfants, car elle n'en revint qu'à onze heures, au lieu de neuf, comme à l'ordinaire. Dès que l'on entendit le bruit de sa charrette s'arrêtant devant la maison, Ghislaine se précipita pour ouvrir la porte, et poussa un cri de joie à la vue de son trésor enfoncé dans la paille au milieu des bures vides. C'était une assez grande caisse, qui parut énorme à ses yeux émerveillés, et si lourde que ce

ne fut pas trop des efforts réunis de Catherine et de la laitière pour la transporter dans la cuisine.

— Il faut l'ouvrir bien vite, bien vite, répétait Ghislaine en piétinant autour.

Mais sa patience fut de nouveau mise à l'épreuve, la caisse était si bien clouée qu'il fallut aller réclamer l'aide du menuisier qui souleva le couvercle avec un ciseau. Les planches cédèrent enfin avec des craquements délicieux à entendre, et les yeux ardents de Ghislaine découvrirent d'abord une couche de foin, puis une quantité de papier d'emballage qu'elle ôta en tremblant d'émotion, tandis que les assistants se tenaient agenouillés autour de la caisse, attentifs et silencieux comme dans l'attente de quelque grand événement. Une exclamation partit du groupe lorsqu'on vit apparaître une petite tête rosée, puis des épaules, et enfin le corps entier de la plus mignonne créature que l'on puisse rêver. C'était une belle statuette de terre cuite, représentant une fillette de l'âge de Ghislaine, aux cheveux en désordre, flottant sur son front et ses épaules; elle était à peine vêtue d'une chemise et d'un jupon court, laissant voir ses petits pieds nus et ses bras un peu maigres, mais gracieux, qui retombaient à ses côtés dans un mouvement plein d'abandon et de mélancolie. Elle levait ses grands yeux au ciel comme pour prier et ne semblait pas songer à la quenouille à moitié filée qu'elle tenait nonchalamment, prête à la laisser échapper.

— Oh ! la jolie sainte Vierge ! s'écria la laitière en rompant la première le silence.

— Je ne crois pas que ce soit une sainte Vierge, fit Ghislaine qui regardait avec ravissement. Voyez, elle a une chemise et un jupon court comme les bergères qui filent dans les champs.

— C'est peut-être une sainte Geneviève, dit à son tour Catherine, ou bien encore cette bergère qu'on voit sur vos livres et qui est allée à la guerre commander les soldats. Vous vous rappelez, Laine ?

— Oui, oui, vous voulez dire Jeanne d'Arc, n'est-ce pas ? mais je ne crois pas que ce soit elle. Ce ne doit pas être une sainte non plus, elle a les cheveux trop ébouriffés.

La raison parut concluante à Catherine qui ne se figurait l'auréole de la sainteté qu'autour d'une tête parfaitement lisse.

— Enfin, dit-elle, c'est tout de même une jolie petite fille, on dirait qu'elle est vivante. Elle vous ressemble tout à fait, ma petite Laine, quand vous oubliez de vous habiller, à force de ruminer un tas de choses, et que vous restez là, sans souliers et mal peignée, à ouvrir vos grands yeux sans rien voir, tenez juste comme vous êtes maintenant. Allons, venez vite que je vous donne un coup de peigne et puis vous irez souhaiter la bonne année à madame qui est levée depuis longtemps.

Ces mots frappèrent soudain Ghislaine, de remords et de terreur en lui rappelant sa tante qu'elle avait

totale­ment oubliée, et, sans attendre le coup de peigne, elle courut en grande hâte au salon présenter ses souhaits à la vieille dame qui lui mit un baiser sur le front. C'était un baiser bien sec et bien froid, mais la fillette, dans la joie de son cœur, le lui rendit avec effusion et ne put résister au plaisir de lui apprendre le grand bonheur qui venait de lui arriver. La tante Yseult s'efforça d'y prendre une part convenable et lui demanda de qui lui venait ce beau cadeau, mais Ghislaine ne s'était pas préoccupée de cette question qui lui paraissait très secondaire.

— Je ne connais personne, dit-elle après avoir réfléchi un instant, à moins pourtant que ce ne soit mon oncle Albrier; je ne vois que lui qui ait pu penser à moi; d'ailleurs la caisse vient de Paris.

Mais cette supposition ne parut pas vraisemblable à la tante Yseult.

— Comment veux-tu, dit-elle, qu'un jeune homme célibataire comme ton oncle, et occupé de sa médecine, ait eu l'idée d'envoyer des étrennes à une petite fille dont il connaît à peine l'existence!

Ghislaine fut un peu choquée de ce discours et ne répondit rien, mais elle n'en demeura pas moins intimement persuadée que la statuette lui avait été envoyée par son oncle Michel Albrier, qui était médecin à Paris. Après tout, elle était sa nièce, la fille de sa sœur, et quoiqu'il ne l'eût pas vue depuis bien longtemps, il devait penser quelquefois à elle et l'aimer un peu.

Une heure plus tard, elle reçut la preuve qu'elle avait deviné juste, sous la forme d'une lettre que Léger lui remit solennellement. C'était sa première lettre, aussi se sentit-elle aussi fière que joyeuse en ouvrant la large enveloppe et en dépliant la grande feuille de papier où elle lut ces mots évidemment tracés par un homme très pressé.

Paris, 31 décembre 188..

Ma chère nièce,

Ma lettre va te surprendre le jour de l'an, un bien beau jour pour les petites filles sages qui ont mérité des étrennes. Je suppose que tu es de ce nombre, aussi je t'en souhaite beaucoup et je viens de t'envoyer celles que j'ai reçues, quoique je ne sois plus un petit garçon. J'ai été assez heureux, il y a quelque temps, pour guérir une petite fille malade, et son papa, pour me récompenser, m'a envoyé cette jolie Mignon que je te donne à mon tour, pensant qu'elle sera beaucoup mieux à sa place dans la chambre d'une petite fille que dans le cabinet mal rangé d'un pauvre médecin solitaire, qui n'est jamais chez lui et qui n'a personne pour soigner ses affaires.

Il me semble, ma chère mignonne, qu'il y a bien longtemps que je ne t'ai vue, cinq ou six ans au moins, si je ne me trompe. Je serais bien aise de renouveler connaissance avec toi, et d'aller voir



comme tu es devenue une grande fille, malheureusement mes malades prennent tout mon temps et ma visite ne sera probablement pas encore pour cette année. Faute de mieux, j'ai mis sur la joue de cette petite personne, plus heureuse que moi, un gros baiser que tu ne manqueras pas de lui réclamer, et je l'ai chargée de te porter les souhaits bien affectueux de

Ton oncle,

Michel ALBRIER.

— Quelle bonne lettre, fit Ghislaine en finissant, comme c'est gentil ! Seulement je trouve que mon oncle me parle un peu comme à une toute petite fille ; certainement, il ne se doute pas de mon âge. C'est clair, au fait, puisqu'il croit m'avoir vue il y a cinq ou six ans, et moi je me rappelle fort bien qu'il y a neuf ans passés qu'il est venu pour la dernière fois ; c'était un an tout au plus après la mort de maman, j'avais encore ma robe noire. Je crois que les petites filles ont plus de mémoire que les hommes, ce n'est pas moi qui oublierais l'âge de ma nièce si j'en avais une !

Une chose intriguait beaucoup Ghislaine ; la nouvelle venue se nommait Mignon, écrivait son oncle, mais ce renseignement ne faisait qu'exciter davantage sa curiosité sans la satisfaire. Elle ne se souvenait pas avoir rencontré ce nom dans ses lectures

et Catherine assura ne l'avoir jamais vu dans son livre de messe. La maîtresse d'école, qui vint faire sa visite du jour de l'an, fut consultée et obligée d'avouer son ignorance. Ghislaine, après quelque hésitation, se décida à interroger sa tante. Celle-ci n'avait jamais entendu parler de Mignon, mais elle demanda à voir la lettre de l'oncle Albrier; force fut à Ghislaine de la lui remettre, ce qu'elle fit, moitié timidement, car elle craignait que l'allusion faite au sujet de ses étrennes choquât la tante Yseult qui ne lui en donnait jamais et y verrait peut-être un reproche à son adresse. Avait-elle agi jusque-là par négligence, économie ou sévérité, personne ne le sut jamais, mais quoi qu'il en fût, la lecture de cette lettre changea soudainement ses principes et accomplit un prodige. Sa main ridée, plongeant dans sa poche avec une vivacité inusitée, en tira une longue bourse de soie, dont les coulants d'or émaillés eussent fait de bien jolies petites bagues. On voyait briller plusieurs pièces d'or à travers les mailles de la bourse; elle en prit une de dix francs, et la donna à la fillette immobile de surprise :

— Allons, dit-elle, il ne faut pas que ce jour de l'an passe sans que ta vieille tante te fasse aussi son petit cadeau, seulement je ne peux rien t'acheter, car il y a bien longtemps que je n'ai vu les magasins de la ville, et d'ailleurs je ne saurais pas choisir ce qui peut plaire à une enfant comme toi. Voici donc une petite pièce que tu dépenseras quand tu

en trouveras l'occasion. Prends, ma mie, et fais bien attention à ne pas la perdre.

C'était là une recommandation superflue. Ghislaine, qui n'avait jamais possédé plus de deux sous, se crut à la tête d'une fortune, et contemplait la petite pièce jaune avec une joie de sauvage.

## CHAPITRE V

L'hiver s'écoula, monotone, mais sans ennui, puis petit à petit les jours grandirent, le soleil se montra, l'air devint tiède, Ghislaine se mit à guetter dans le jardin l'arrivée du printemps, puis reprit avec joie ses promenades accoutumées.

Un jour, le temps devint tout à coup si beau et si chaud que l'on aurait pu se croire en été. La petite fille eut envie de faire une promenade plus longue qu'à l'ordinaire et elle arriva bientôt à la grande prairie où son cher arbre de Noël s'élevait toujours avec une souveraine majesté.

La prairie était verte et semée de fleurs, et les haies allongeaient leurs branches désordonnées; mais le grand sapin, lui, restait toujours le même, et à part la neige qui le couvrait en hiver comme une chaude fourrure, il n'avait rien changé à sa parure d'un vert sombre éternel. Sa flèche élancée, qui montait si droite vers le ciel, recommençait à

pousser et était seule d'une nuance plus pâle, ainsi que les extrémités de ses branches régulières.

Un troupeau de belles vaches charollaises, couleur crème, se reposait tranquillement à l'ombre des haies, et Ghislaine jugea à propos de les imiter et de faire une bonne petite sieste jusqu'à ce que la chaleur du soleil fût un peu calmée. Elle se dirigea à cet effet vers le sapin dont le sol, tout autour du tronc, était jonché d'aiguillettes luisantes et desséchées, et se préparait à s'installer à l'ombre, sur ce tapis propre et odorant, parsemé de pommes de pin, lorsqu'elle s'aperçut que la place était déjà occupée par le petit garçon chargé de garder les vaches. Cette tâche, des plus faciles dans un pré entièrement clos, lui laissait sans doute de grands loisirs et une entière liberté d'esprit, car il ne levait jamais les yeux sur ses bêtes, et paraissait fort occupé à tailler avec son couteau un morceau de bois de forme bizarre. Ce travail l'absorbait si profondément qu'il ne s'aperçut de l'approche de Ghislaine que lorsqu'elle fut tout près de lui. Il releva alors vivement la tête, et la petite fille reconnut la figure fraîche et éveillée de Martin, le gars du fermier Claudin. Il ôta poliment son chapeau, et rougissant un peu, fit un léger mouvement comme pour cacher son morceau de bois, mais il était trop tard, Ghislaine l'avait vu et s'en était lestement emparée.

— Oh! Martin, que faites-vous là? dit-elle en s'asseyant auprès de lui, et examinant curieusement

l'ouvrage du jeune sculpteur, une petite fille n'est-ce pas? C'est qu'elle est très bien faite! Comment avez-vous pu, avec votre couteau, si bien sculpter les pieds et les mains? et quelle drôle de petite figure!

Savez-vous que cela ferait une très jolie poupée! Est-ce que Françoise et Jeannette ne vous l'ont pas demandée?

— Oh! je ne leur ai pas montrée; Jeannette se moque de moi quand elle me voit sculpter, et Françoise dit qu'elle est trop grande pour jouer à la poupée.

— Moi, je ne me trouverais pas trop grande, soupira Ghislaine, si seulement j'en avais une! Tenez, Martin, voulez-vous me donner celle-là? vous me ferez bien plaisir.

— Je veux bien, mademoiselle Laine, mais elle n'est guère jolie pour vous.

— Si, si, je l'aime comme cela, sa figure me plaît; elle ressemble vraiment à une personne. Je lui trouve seulement le front trop bombé et le cou un peu large; ne pourriez-vous pas les arranger un peu?

— Oh si! c'est bien facile; il faut aussi que je finisse ce bras et cette main.

— C'est cela; faites de jolis petits doigts et une fossette au coude comme à l'autre bras. Je vous montrerais bien le mien pour vous aider, mais je n'ai pas de fossette, moi, je suis trop maigre, dit Ghislaine en riant gaiement.

La fillette était enchantée de son cadeau. Elle n'avait jamais eu, en guise de poupées, que d'informes paquets de chiffons, liés de distance en distance pour figurer le cou et la taille, mais ne possédant pas la moindre trace de figure, ni la plus légère ébauche de bras et de jambes, car Catherine, qui les lui fabriquait, n'avait point l'esprit inventif. Aussi l'œuvre de Martin, qui ne manquait vraiment pas d'originalité, lui parut-elle fort remarquable. Puis elle trouvait très piquant de voir, à peu de chose près, se réaliser son rêve, en faisant la découverte d'une poupée au pied de ce même sapin qui lui en avait promis une pendant sa promenade nocturne. Celle-ci était moins belle, assurément, mais au moins elle était réelle, ce qui est un avantage.

Ghislaine passa tout l'après-midi dans le pré à regarder travailler le petit sculpteur, et vit avec peine arriver l'heure de rentrer à la maison.

— Ma tante dine toujours à cinq heures, dit-elle; je trouve que c'est trop tôt, mais je n'ose pas me mettre en retard. La poupée est-elle finie? je voudrais bien l'emporter.

Les modifications demandées étaient bien terminées, mais plus le travail avançait, plus Martin trouvait de nouveaux perfectionnements à faire, et comme c'était un petit artiste très consciencieux, il tenait à remettre à la demoiselle une œuvre vraiment digne de son admiration. Il demanda donc à

ce que toute la soirée encore lui fût accordée pour bien finir la poupée.

— C'est ennuyeux, dit Ghislaine, j'aurais voulu emmener dès ce soir ma petite fille à la maison. Enfin, j'aime encore mieux attendre un peu et l'avoir aussi jolie que possible, mais demain, sans faute, elle sera prête, n'est-ce pas?

— Oh! oui, demain, pour sûr, demoiselle, je vous la porterai dès le matin.

— Vous serez bien gentil; si vous voulez, je vous montrerai Mignon, une belle statue comme vous n'en avez jamais vu.

Les yeux de Martin brillèrent : il avait entendu parler de la merveille par plusieurs personnes du village qui étaient allées la visiter, et grillait depuis longtemps du désir de la voir. Ghislaine n'avait donc pas à craindre d'attendre en vain l'arrivée de sa fille et s'en retourna fort gaiement par le bois, qui lui parut plus délicieux encore dans le recueillement du soir.

Tout le reste de la journée, elle pensa à sa petite fille de bois, sa première poupée, qui, pour venir un peu tard, n'en serait pas moins la bienvenue. La privation des plaisirs de son âge et la vie solitaire qu'elle menait, tout en la développant sous certains rapports, avaient prolongé l'enfance chez Ghislaine. Elle ne dit rien à sa tante qui l'eût sans doute trouvée trop grande pour jouer à la poupée, et aurait parlé de son temps, où les jeunes filles étaient de



grandes personnes à douze ans; Catherine plus indulgente reçut seule ses confidences et consentit même à lui ouvrir une certaine armoire où s'empilaient, depuis un temps immémorial, toutes sortes de rognures d'étoffes, de restes de robes et de vêtements hors d'usage. C'est là que puisait l'économe servante lorsqu'il s'agissait de faire une robe neuve à Ghislaine, et celle-ci reçut à son tour la permission d'y prendre ce qu'il lui fallait pour habiller sa fille.

Ghislaine se coucha ce soir-là en pensant que depuis quelque temps les joies lui arrivaient en foule, et peu éloignée de se croire la petite fille la plus favorisée de la fortune. Elle espérait bien que Martin serait matinal et lui amènerait de bonne heure sa poupée, mais elle fut néanmoins surprise lorsque Catherine entra dans sa chambre à six heures et l'éveilla en lui disant que le petit sculpteur était à la cuisine depuis longtemps et commençait à s'impatienter. La fille se habilla donc très vite, ce qui était d'ailleurs son habitude, et fit monter Martin qui arriva, tenant la poupée d'une main et de l'autre un grand mouchoir noué par les quatre coins, dont Ghislaine ne chercha pas à deviner le contenu. Elle s'empara tout de suite de sa fille qui était entièrement finie, cette fois, et vraiment fort gentille.

— C'est dommage seulement qu'elle n'ait pas de cheveux, fit observer le petit garçon.

— Bah ! je saurai bien lui en faire avec du chanvre, par exemple, ou plutôt de mes cheveux à moi. Je couperai ces petites boucles sur mon front, qui ne servent à rien, et je les collerai sur sa tête, cela fera très bien. Mais comme elle est jolie, ma fille ! vous êtes bien adroit, Martin, je vous remercie beaucoup. Oh ! voyez donc comme sa robe lui va bien !

Mais Martin ne songeait plus guère à son chef-d'œuvre ; il avait aperçu Mignon et restait en extase devant la statuette dont le buste seul sortait d'un vrai buisson d'aubépine.

— Ah ! vous regardez Mignon, fit Ghislaine, je ne pensais plus à vous la montrer. Attendez, je vais ôter les fleurs, vous la verrez mieux. N'est-ce pas qu'elle est jolie ?

— Oh ! oui, mademoiselle Lainé, je voudrais la regarder toute une journée.

— Eh bien, regardez-la, je vous le permets. Mais qu'avez-vous donc apporté dans ce mouchoir, est-ce encore pour moi ?

— Oh non ; c'est de la terre glaise que j'ai apportée pour essayer de copier la statue si vous voulez que je reste un peu.

— Certainement, restez tant que vous voudrez. Ghislaine, toute à sa poupée, descendit la montrer à Catherine, laissant le petit garçon fort heureux de son côté. La nouvelle venue ressemblait à une petite Indienne, avec sa tête, ses bras et ses jambes de

bois jaunâtre sortant de sa robe rose; Ghislaine passa en revue tous ses souvenirs littéraires pour lui trouver un nom et finit par choisir pour parrain le héros de son cœur, Ivanhoé, dont le nom fut transformé en Ivanhoëtte, ce qui, pensait la fillette, avait un gentil petit air breton.

## CHAPITRE VI

Un jour que Ghislaine était retournée visiter son arbre de Noël, elle se sentit soudain une grande curiosité de savoir si, du haut des branches, on apercevait réellement un pays semblable à celui qu'elle avait vu dans son rêve.

Pleine d'enthousiasme à cette idée, la petite fille sauta d'un bond sur ses pieds, s'attendant presque à trouver dans les branches l'échelle dont elle s'était servie la nuit de Noël. Ce détail de son rêve ne s'étant pas vérifié, elle mesura de l'œil le sapin qui lui parut monter bien haut dans le ciel. Il ne devait pas être facile de se faufiler entre ces branches serrées et piquantes; n'importe, l'enfant était trop possédée par son idée pour y renoncer, et d'ailleurs elle était fort habile dans l'art de grimper aux arbres. Saisissant la première branche, un peu élevée au-dessus du sol, elle s'enleva légèrement à la force de ses poignets nerveux, et s'y trouva

debout en un clin d'œil. Le premier pas franchi, le reste de l'ascension alla tout seul; Ghislaine escadait branche après branche, aussi lestement qu'un chat qui flaire un nid, et ne s'arrêta qu'arrivée aux deux tiers de la hauteur de l'arbre, essoufflée, égratignée, la robe et les cheveux poissés de résine, mais triomphante et regardant avidement le panorama qui s'étendait autour d'elle.

Que c'était beau et bien plus grand que dans son rêve! Quelles immenses étendues de prés et de champs coupés en tous sens par les haies! quelle quantité de fermes, de villages et de clochers pointus semés entre les arbres, dans les plis des collines, dans le creux des vallons! Au loin, on apercevait de hautes montagnes couvertes de forêts, et plus loin encore, d'autres montagnes bleuâtres qui fermaient l'horizon. Ramenant ses regards sur le petit village à ses pieds, Ghislaine distingua parfaitement la maison de sa tante, le jardin avec son allée de marronniers et jusqu'aux fleurs des plates-bandes. Puis elle se retourna et entrevit des tourelles grises à travers les arbres. Oh merveille! un vrai château assis majestueusement dans la montagne et adossé à un mystérieux bois de sapins, tandis que devant la façade s'étendait une grande pelouse, qui descendait en pente douce jusqu'à une rivière que l'on voyait briller au soleil, semblable, à cette distance, à un mince ruban d'argent.

Quelle découverte! Ghislaine crut voir paraître

devant elle un vivant conte de fées. Quel était ce château et à qui appartenait-il ? La petite fille n'en avait jamais entendu parler ; ses promenades les plus longues s'étendaient rarement au delà d'une lieue à la ronde. Elle eut l'idée d'interroger à ce sujet Léger le facteur : le brave homme comprit tout de suite de quoi il s'agissait. C'était le château des Airelles, il y allait tous les jours autrefois, du temps du comte de Bellevue qui l'habitait avec sa femme et ses enfants ; puis la famille était allée se fixer à Paris pour l'éducation des enfants, et le château était resté longtemps inhabité.

— Ah ! mademoiselle, continua Léger, qui s'animait en se rappelant ses vieux souvenirs, c'était du beau monde et du bon ; malheureusement, le fils de M. le comte ne lui ressemblait guère ; il s'est ruiné à force de mener trop grande vie, et le château a été vendu à un gros commerçant de Lyon qui n'y venait jamais, et qui vient de le revendre, à ce qu'on dit, à des Parisiens. Il paraît qu'ils étaient venus le visiter l'automne dernier, et la concierge prétend que ce sont des gens de grande famille ; d'abord, il faut qu'ils soit fameusement riches pour se payer un château comme les Airelles !

A partir de ce moment, Ghislaine ne pensa plus qu'au château des Airelles, et presque chaque jour, elle faisait l'ascension du sapin pour le revoir encore. Enfin, au bout d'une semaine, le facteur lui apporta des nouvelles intéressantes ; les nouveaux

châtelains étaient arrivés, il y avait un monsieur et une jeune fille, mais Léger n'avait vu que cette dernière, et les domestiques, qui ne semblaient pas causants, ne lui avaient fait aucune révélation sur leur compte. Seulement, tout cela paraissait très cossu, et l'une des femmes de service, qui portait un bonnet garni de rubans comme ceux des nourrices, lui avait offert un verre de très bon vin.

— Mais comment est la jeune fille? demanda curieusement Ghislaine.

Léger, comme il l'avoua lui-même, ne remarquait pas très bien les choses; il avait vu cependant que la demoiselle était plus grande que Ghislaine, qu'elle avait une figure bien avenante et deux tresses de cheveux blonds qui tombaient presque à ses genoux. Ghislaine, séduite par ce portrait, grimpa avec une nouvelle ardeur à son poste d'observation et essaya de distinguer la petite châtelaine sur la pelouse et devant la façade. Mais à une telle distance c'était absolument impossible, et la fillette se mit à creuser sa cervelle inventive pour trouver un moyen de voir enfin de plus près le château et ses habitants, qu'elle avait une égale envie de connaître. Vus ainsi, à travers le mystère de l'éloignement et de l'inconnu, ils apparaissaient à ses yeux pleins de prestige et d'attrait, exactement comme un beau livre que l'on aurait feuilleté mais non pas lu encore. On regarde par-ci par-là une gravure intéressante, on lit un mot, une phrase qui

vous font rêver, et l'on se réjouit d'avance du plaisir de savourer l'histoire entière.

Le château était éloigné, pas autant pourtant qu'elle se l'était figuré : six kilomètres seulement, par les sentiers de traverse, trois lieues pour aller et revenir. Ghislaine était disposée à marcher bien davantage pour arriver à son but, mais Catherine ne voulait pas permettre qu'elle allât seule si loin, et ne pouvait l'accompagner. Quand même elle eût forcé un peu ses pauvres jambes pour satisfaire sa petite Laine, ce qu'elle aurait fait de bon cœur, une pareille course prendrait tout l'après-midi et la tante Yseult ne pourrait pas rester si longtemps seule dans la maison. La bonne femme essaya donc de dissuader Ghislaine de son idée fixe, l'engageant à patienter un peu, et à attendre une occasion.

Ghislaine écoutait sans conviction. On a déjà vu qu'elle n'aimait ni à attendre, ni à renoncer à ses idées, et ces vagues promesses ne pouvaient la satisfaire. Sans aucun doute, elle eût continué à imaginer tous les moyens possibles, sans reculer devant les plus extraordinaires, jusqu'à ce qu'elle fût parvenue à ses fins, si de nouveaux sujets d'intérêt n'étaient arrivés bien à propos pour détourner ses idées, et l'empêcher de se lancer dans quelque sauvage expédition.



## CHAPITRE VII

La grande vieille maison de la tante Yseult avait une voisine complètement différente, une petite maisonnette toute neuve et toute blanche, coquettement plantée au milieu d'un joli jardin, qui n'était séparé de celui de la vieille maison que par un mur mitoyen. Cette maisonnette était terminée depuis peu de temps, et Ghislaine, de sa fenêtre située tout justement près de l'angle de la maison, de façon à plonger presque également de chaque côté du mur, avait pris grand intérêt à sa construction, et surtout à l'arrangement du jardin qui lui paraissait délicieux. Ce qui lui plaisait le plus, c'était une pelouse unie comme du velours, entourée d'allées bien sablées et ornée de corbeilles de myosotis et de pensées; puis, chose merveilleuse, au milieu de la pelouse, un petit jet d'eau jaillissant et retombant avec un joyeux clapotement dans un bassin où nageaient des poissons rouges.

On était aux derniers jours de mai, lorsque la nouvelle se répandit dans le village, que la maisonnette venait d'être louée pour tout l'été, par une famille anglaise qui devait en prendre possession le lendemain.

Ghislaine se réjouit fort de cet événement, et, dès le matin, se mit en observation à la fenêtre de la cuisine. Vers quatre heures du soir, seulement, un bruit de grelots se fit entendre et un joli petit panier passa rapidement, au trot de deux mignons poneys conduits par un jeune homme. Une petite fille était assise sur le siège à côté de lui, et il y avait dans la voiture une dame et une jeune fille chargées de sacs et de paquets. Une autre voiture, de louage cette fois, suivait à peu de distance, et toutes deux s'arrêtèrent presque en même temps devant la grille de la maison neuve.

La dame était grande et maigre, mais on ne pouvait voir son visage à cause d'un voile bleu très épais. Elle portait, ainsi que sa fille, un grand manteau de légère étoffe grise, destiné sans doute à préserver les vêtements de la poussière du voyage. L'autre personne, qui devait être une femme de chambre, quoiqu'elle fût plus élégante que sa maîtresse, avait une figure ronde toute rose, et des yeux bleus qui regardaient à travers une longue frange de cheveux blonds, absolument comme ceux du petit chien ébouriffé qu'elle portait sous son bras. Quant à la petite fille, Ghislaine n'avait pas remarqué sa figure, toute

son attention s'était fixée sur sa magnifique poupée.

Le jeune homme l'intéressait naturellement beaucoup moins, mais pourtant elle avait remarqué sa toilette qui était très singulière. Il portait un pantalon court, serré au-dessous du genou, comme ceux des petits garçons, et des bas marrons, ce qui faisait un drôle d'effet avec sa grande taille et ses moustaches naissantes. La seconde voiture ne contenait, en fait de voyageurs, que deux domestiques, cocher et cuisinière, mais en revanche on en avait tiré une incroyable quantité de malles, de caisses, de meubles emballés et de paquets de toutes les formes, sans compter deux chiens, un perroquet et une tortue. Que tout cela était amusant ! on aurait cru assister au déballage de l'arche de Noé. Ghislaine en était rouge d'agitation et d'intérêt et se coucha sans la moindre envie de dormir, se promettant de s'éveiller de bonne heure le lendemain, afin de ne rien perdre de ce qui se passerait dans le jardin de la maisonnette.

Il était à peine six heures du matin, qu'un bruit de rires et de cris joyeux, perçants comme des chants de coq, s'envola du petit jardin et vint éveiller la fillette qui sauta du lit.

Oh ! comme elle est matinale, la petite Anglaise ! fit-elle en se frottant les yeux ; et courant à la fenêtre, elle l'ouvrit toute grande. Mais l'épais feuillage des marronniers, dont les branches entraient jusque dans sa chambre, l'empêcha de promener ses regards

dans tout le jardin voisin comme elle le faisait en hiver, et quoiqu'une partie du jardin et de la maison continuât à demeurer visible entre les branches, le jet d'eau et son bassin se trouvaient malheureusement cachés, et c'était justement de là que partaient les rires qui intriguaient si fort Ghislaine. S'étant habillée avec sa précipitation accoutumée, elle courut au jardin, prit une échelle sous le hangar, la dressa sans bruit contre le mur, sous la sombre allée de marronniers, et s'élança dessus avec l'ardeur d'un vaillant chevalier montant à l'assaut.

D'une seule enjambée, elle franchit les trois derniers échelons, et s'assit triomphalement sur la crête du vieux mur rembourré de mousse. Les branches basses des marronniers la couvraient d'une ombre impénétrable, et l'empêchaient d'être vue tout en lui laissant voir parfaitement tout ce qui se passait chez les voisins.

La petite Anglaise était seule dans le jardin, assise par terre au bord du bassin et mordant dans un gros morceau de gâteau dont elle jetait de temps en temps une bouchée aux poissons. Elle était presque aussi grande que Ghislaine et beaucoup plus forte, mais cependant elle semblait bien plus jeune. Sa toilette contribuait aussi à lui donner l'air d'un gros bébé; elle avait une robe très courte, laissant voir jusqu'aux genoux deux robustes jambes nues très écorchées, ses bras étaient également nus et elle était coiffée d'un grand chapeau de jonc entouré

d'une écharpe rouge qui empêchaient de voir sa figure; on apercevait seulement une longue chevelure flottante qui s'éparpillait en mèches raides au souffle du vent, et tellement dénuée de reflets et de couleur que l'on ne pouvait guère la qualifier de blonde. Ghislaine pensa tout bas aux queues de vaches charollaises, et rit toute seule dans sa cachette.

— Flora! appela une jeune et forte voix de l'intérieur de la maison, et au même instant, le frère de la petite fille apparut dans l'encadrement de la porte. A cet appel, Flora sauta vivement sur ses grands pieds et courut au-devant du jeune homme.

— Nous allons planter le jeu de croquet, n'est-ce pas, Edward? dit-elle en français, ce qui surprit fort Ghislaine.

Tous deux rentrèrent dans la maison et en rapportèrent une grande boîte remplie de maillets, de boules de toutes les couleurs, et de petits arceaux de fer que le jeune Anglais se mit à planter symétriquement dans le gazon, tandis que sa sœur les lui tendait un à un. Lorsque le jeu fut installé, ils s'emparèrent chacun d'un maillet et d'une boule et commencèrent sans plus tarder une partie, que notre curieuse héroïne suivit avec beaucoup d'intérêt s'efforçant de comprendre les règles du jeu.

Le jeune homme, lui, était un joli garçon, un vrai type anglais, grand, bien bâti, aux larges épaules. Ses cheveux et sa moustache étaient, non

pas jaunes, mais d'un blond cendré très clair; il avait le visage légèrement bruni par le soleil, à l'exception de son front, blanc et pur comme un front d'enfant, et ses yeux bleus, bien ouverts, regardaient paisiblement en face, avec une expression singulière d'innocence et de douceur.

Une heure s'écoula dans cette contemplation, et il va sans dire que dans le courant de la journée, ainsi que les jours qui suivirent, Ghislaine remonta souvent à son observatoire, mais elle ne vit pas grand'chose de nouveau. Les Anglais venaient peu dans le jardin et semblaient fort occupés dans l'intérieur de la petite maison où retentissaient sans cesse des coups de marteau ainsi qu'un grand remue-ménage de meubles, de planches et d'échelles.

La personne que l'on voyait le plus souvent était encore la jeune Flora. Elle ne se mêlait pas aux travaux d'installation et passait une grande partie de son temps au jardin, surtout au bord du bassin, qui paraissait avoir un puissant attrait pour elle. Jamais elle ne se lassait de barboter dans l'eau, de baigner ses poupées et ses chiens, et de faire naviguer ses bateaux, une véritable flotte. Ghislaine regardait ces jeux avec un grand intérêt et regrettait vivement de ne pouvoir y prendre part. Flora paraissait un peu brutale, volontaire et mal élevée, mais dans ses moments de bonne humeur, ce devait être une compagne fort gaie, et la petite solitaire, privée depuis ses premières années de la société des enfants, brû-

lait de causer avec elle, d'être initiée aux attrayants mystères du croquet et de pouvoir toucher et regarder de près tous ces magnifiques jouets qu'elle ne faisait qu'entrevoir du fond de sa cachette de feuillage. Parfois, quand la fillette était seule dans le jardin, il lui venait une irrésistible envie de l'appeler, ou bien de se laisser glisser en bas du mur et de tomber auprès d'elle, mais c'eût été une manière un peu brusque de se présenter chez des étrangers et la tante Yseult l'aurait certainement désapprouvée. Par bonheur le hasard lui vint en aide.

## CHAPITRE VIII

Un jour, Ghislaine était depuis très longtemps perchée sur son mur, d'où elle avait assisté à deux émouvantes parties de croquet; le frère et la sœur venaient de rentrer, et le jardin désert ne lui offrant plus aucun intérêt, elle songea à retourner aussi à la maison, mais lorsqu'elle voulut descendre, l'échelle avait disparu. Catherine en ayant eu besoin, sans doute l'avait emportée. Ghislaine regarda s'il ne lui serait pas possible de se passer d'échelle et reconnut qu'il n'y avait pas moyen, le mur étant beaucoup trop haut et n'offrant aucune aspérité où l'on pût s'accrocher. Du côté des Anglais, au contraire, il y avait plusieurs pierres saillantes pouvant servir d'échelons, et, au pied du mur, Flora avait laissé une chaise rustique qui semblait placée là tout exprès pour remplir l'office de marchepied. La fillette, après avoir bien examiné la situation, prit alors la résolution hardie de descendre par ce côté,



de traverser sans bruit le jardin, et de sortir tranquillement par la porte de la grille donnant sur la rue. Les Anglais étaient certainement à table; la salle à manger ouvrait de l'autre côté de la maison, et ils ne se douteraient nullement du sans-gêne de leur petite voisine. Comme Catherine serait étonnée en apprenant cette audacieuse escapade!

Ce fut avec l'adresse et la sûreté de mouvements d'une gymnaste de profession que Ghislaine accomplit sa descente, sauta sur la chaise, et de là, dans la plate-bande bordée d'œillets blancs. Elle effaça soigneusement l'empreinte de ses petits pieds et se disposait à gagner lestement la grille, lorsque ses regards tombèrent sur un objet abandonné au bord du bassin. Or, c'était justement la poupée nageuse qu'elle avait si grande envie de voir de près, et que Flora avait étendue au soleil pour la faire sécher après son dernier bain. A cette vue, Ghislaine oublia tout, et, le cœur battant de plaisir, se saisit de la poupée.

— Elle ressemble à une vraie grenouille, pensa-t-elle en la retournant sous toutes ses faces; ma petite Ivanhoëtte est vraiment bien plus jolie que cela. Je me demande comment on fait pour la remonter.

Et Ghislaine assise sur l'herbe, installée comme chez elle, et ayant oublié toute chose au monde excepté la poupée, cherchait partout le ressort dont dépendait la vie de l'ondine, lorsque des cris perçants la ramenèrent brusquement au sentiment de la réalité. Elle se leva tout d'une pièce, laissant

échapper la baigneuse qui tomba le nez dans l'herbe, tandis que Flora accourait, brandissant une gigantesque tartine de beurre et faisant de tels bonds, que sa robe voltigeait jusqu'à ses oreilles.

— Edward ! criait-elle de toute la force de ses poumons, Edward ! viens vite voir une petite fille qui est dans le jardin !

Le jeune homme arriva à son tour, sa tasse de thé à la main.

— Veux-tu te taire, Flo, dit-il, est-ce qu'on pousse des cris pareils ? Tu vas ameuter tout le village. Qu'est-il arrivé ?

— Regarde donc cette drôle de petite fille, d'où peut-elle bien sortir ?

Edward aperçut alors la malheureuse Ghislaine, qui, sous les regards de ces deux paires d'yeux, ne savait plus quelle contenance prendre. Elle n'était pas timide, cependant, mais il faut avouer qu'un pareil accueil n'est pas fait pour vous mettre à l'aise, et elle se tenait là, toute rouge, sans faire un mouvement ni lever les yeux.

Le jeune homme rompit le premier cette situation embarrassante. Après avoir imposé silence à sa sœur, il adressa la parole à Ghislaine avec la politesse d'un parfait gentleman, et lui demanda ce qu'elle désirait, pensant qu'elle avait peut-être laissé tomber sa balle et son volant, car il la connaissait vaguement pour l'avoir rencontrée dans le village et savait qu'elle habitait la maison voisine.

A ces paroles bienveillantes, la fillette reprit promptement son assurance, et, se décidant à lever ses yeux bruns sur les yeux bleus et honnêtes du jeune homme qui la considérait avec une gravité comique, elle lui exposa franchement sa situation, disant qu'elle n'avait rien laissé tomber que sa propre personne, et désirait seulement la permission de sortir, en s'excusant de s'être introduite de cette manière.

— Que faisiez-vous donc sur le mur ? s'écria Flora de sa voix de paon.

— Je vous regardais jouer, dit-elle en hésitant et redevenant très rouge ; c'est si amusant de vous voir faire des parties de croquet ! et puis vous avez de si beaux jouets !

— Est-ce que vous regardez souvent ?

— Mais oui ! tous les jours, avoua Ghislaine, tandis que Flora rougissait à son tour au souvenir de certains caprices et de certaines scènes dans lesquelles son rôle n'avait pas été fort brillant. Ghislaine remarqua son trouble et manifestait de nouveau le désir de se retirer lorsque la dame, intriguée d'entendre cette petite voix étrangère qui se mêlait aux voix de ses enfants, vint voir ce qui se passait dans le jardin. Elle sourit avec bonté à Ghislaine, et, après avoir entendu le récit de son aventure, lui passa amicalement sur la tête sa main blanche chargée de bagues, et l'invita à venir partager les jeux de sa fille, aussi souvent que sa tante voudrait

bien le lui permettre. Avec la pénétration d'une mère de famille, elle avait bien vite remarqué l'air bien élevé et la petite mine distinguée de Ghislaine, et pensait qu'une telle société ferait peut-être du bien à sa grosse Flora, si turbulente et si indisciplinée.

Ghislaine, au comble de ses vœux, accueillit l'invitation de M<sup>me</sup> Arnoux avec un sourire ravi et lui fit une révérence qui devait être du meilleur ton à l'époque où la tante Yseult était jeune.

— Il faut que je rentre, dit-elle, ma tante me gronderait.

— Surtout n'oubliez pas de demander la permission de venir demain de très bonne heure, lui dit Flora en guise d'adieu.

Ghislaine raconta son aventure à Catherine qui ne manifesta aucun enthousiasme.

— Je n'ai point de conseils à donner à madame, dit-elle d'un ton sévère, mais si j'étais à la place de madame, je ne vous permettrais point d'aller chez ces gens-là qui sortent on ne sait d'où et qui ont l'air tout drôle, ni de jouer avec cette petite demoiselle qui est un vrai diable. Bien sûr, vous ne gagnerez rien à la fréquenter, vous êtes déjà assez gamine comme ça.

— Je vous assure, Catherine, que vous avez tort, riposta la fillette, très effrayée de l'opposition de la vieille servante ordinairement toujours prête à la soutenir. M<sup>me</sup> Arnoux est une dame très aimable,

et nous savons parfaitement d'où elle vient; elle est Anglaise, et son mari, qui est mort il y a longtemps, était un ingénieur français. Et son fils est très bien aussi, tout à fait bien élevé; jugez un peu, il m'a offert son bras pour me reconduire, c'était la première fois que je donnais le bras à un monsieur. La petite fille est très gentille et très amusante, et je vais aller chez elle dès demain. Surtout n'allez pas donner de mauvais conseils à tante Yseult, n'est-ce pas, Catherine? vous ne direz rien, vous me laisserez parler toute seule.

Catherine se laissa attendrir et promit, quoique avec répugnance, de garder pour elle ses appréciations sur la famille anglaise et de ne pas influencer la tante Yseult qui avait grande confiance dans le jugement de sa fidèle cuisinière. Ghislaine rumina donc son discours durant tout le temps du dîner, et, au dessert, se décida enfin à le communiquer à la vieille dame qui l'écouta très gravement sans l'interrompre. Puis elle se tut subitement et demeura dans un profond silence, attendant avec anxiété la réponse de sa parente qui hochait la tête d'un air alarmant.

Après avoir longtemps hoché la tête tout en pliant soigneusement sa serviette, M<sup>me</sup> Grandvallier prit enfin la parole, mais sa réponse ne satisfit que médiocrement Ghislaine, car elle ne disait ni oui ni non. On ne connaissait pas du tout ces Anglais, et il fallait attendre au moins, pour accepter leurs

avances, que la dame fût venue faire une visite, comme c'était d'ailleurs son devoir de nouvelle arrivante et de jeune femme. Après cela, si le jugement de la tante était favorable à M<sup>me</sup> Arnoux, on verrait si Ghislaine pouvait se rendre à ses invitations, mais jusque-là, défense lui était faite d'avoir avec ses voisins aucune communication.

Tout cela était peut-être très sage, mais ne faisait pas du tout l'affaire de Ghislaine qui détestait les retards et les contrariétés. Puis, qui pouvait savoir si M<sup>me</sup> Arnoux ferait une visite? L'idée ne lui en viendrait peut-être pas, et alors il faudrait donc renoncer à ce paradis de plaisirs entr'ouvert devant ses yeux. Le lendemain, elle n'osa pas remonter sur le mur, de peur d'être aperçue de la petite Flora et d'être obligée de lui répondre par un refus; elle se contenta de se promener gravement dans l'allée de marronniers, tandis que les larmes lui venaient aux yeux à chacun des éclats de voix de la petite fille, dont elle eût si volontiers partagé la gaieté.

Soudain, cette voix retentit juste au-dessus de sa tête, l'appelant par son nom, et Ghislaine, levant vivement les yeux, découvrit Flora assise sur le mur, les jambes pendantes de son côté et la figure épanouie dans un vaste sourire si communicatif que la pauvre désolée sécha subitement ses larmes à son aspect.

— Vous allez venir, n'est-ce pas? lui dit Flora;

maman vient de s'habiller pour aller voir votre tante et elle vous ramènera.

A cette nouvelle, Ghislaine, folle de joie, se mit à faire des gambades à rendre jalouse la petite Anglaise elle-même.

— Qu'est-ce qui vous prend ? fit celle-ci étonnée. Dites donc, pourquoi avez-vous enlevé votre échelle ? j'en ai mis une de mon côté et je comptais descendre chez vous et vous faire une fameuse peur.

— C'est Catherine qui l'a ôtée, vous savez bien, et je ne l'ai pas remise.

— Alors, vous ne m'avez pas vue ce matin, c'est domnage. J'ai été très obéissante, parce que je pensais que vous me regardiez peut-être, et je suis rentrée dès que Mabel m'a appelée pour prendre ma leçon.

— C'est votre bonne qui vous donne des leçons ?

— Oui, et vous ne vous figurez pas ce qu'elle est ennuyeuse, elle n'a pas la moindre patience. Avec elle, il faudrait toujours répondre juste du premier coup. Par exemple, elle est très gentille pour jouer et me fait toutes les robes que je veux pour mes poupées. Aimez-vous les poupées ?

— Oui, beaucoup, mais je n'en ai pas de vraie ; je n'en ai qu'une en bois qu'un petit berger m'a faite.

— Oh ! qu'elle doit être drôle ! il faudra l'apporter. Comment s'appelle-t-elle ?

— Iyanhoëtte.

— Quel nom bizarre ! pourquoi l'avez-vous appelé comme cela ?

— A cause d'Ivanhoé qui est mon héros de prédilection. Avez-vous lu Ivanhoé ?

— Non, répondit Flora d'un air étonné ; qu'est-ce que c'est ?

— Comment ! vous ne connaissez pas Ivanhoé ! fit Ghislaine plus surprise encore ; mais c'est un livre anglais, un livre de votre pays. N'avez-vous rien lu de Walter Scott ?

— Mais non... oh ! vous savez, je ne lis pas beaucoup.

Et Flora, craignant de s'aventurer davantage sur ce terrain glissant, détourna la conversation.

— Comme votre jardin est joli ! dit-elle d'un ton de sincère admiration ; je ne l'avais pas encore vu.

— Vous le trouvez joli ? pourtant, il n'y a pas de jet d'eau comme dans le vôtre, ni de berceau, et presque point de fleurs.

— Oh ! les fleurs, ça m'est bien égal, à quoi cela sert-il ? Comme on serait bien dans cette grande allée pour jouer au cerceau ! et à cache-cache donc, avec tous ces gros troncs d'arbres, et ces massifs là-bas dans le fond. Ce qui m'ennuie aussi dans ce petit bout de jardin, c'est qu'il n'y a absolument rien à manger, ni cerises, ni fraises, ni groseilles, rien que de stupides fleurs.

— Nous avons de très bonnes groseilles et du cassis, dit Ghislaine avec un certain orgueil. C'est



très agréable de se promener dans le potager en grappillant. Quelquefois même j'arrache des radis et des carottes que je mange toutes crues.

— Oh ! que c'est amusant ! fit la petite Anglaise enthousiasmée. Nous n'avons pas de jardin potager ici, il faut acheter tous les légumes dans le village.

— Mais aussi, dit Ghislaine d'un ton consolant, nous n'avons pas de jolies roses jaunes comme les vôtres, ni de jasmin, ni toutes ces fleurs qui sentent si bon. Au pied du mur, vous avez une bordure de petits œillets blancs si frais, qu'ils ressemblent à de la neige. Je trouve qu'ils ont tout à fait l'odeur des bonbons à la vanille ; n'avez-vous pas remarqué ?

— Peut-être bien, mais du moment qu'ils n'en ont pas le goût, cela m'est bien égal. Je vous demande un peu si l'on n'aurait pas mieux fait de planter là une belle bordure de fraises qui seraient mûres maintenant et que nous pourrions cueillir, fit la gloutonne jeune fille.

Ghislaine se mit à rire et courut au potager arracher une poignée de radis qu'elle allait offrir à son amie, lorsque la tante Yseult l'appela par la fenêtre du salon et lui dit de venir. Elle obéit immédiatement et trouva M<sup>me</sup> Arnoux, installée depuis un moment déjà. L'étrangère avait eu l'heureuse inspiration d'échanger, pour cette visite solennelle, les costumes de fantaisie un peu excentriques qu'elle portait habituellement, contre une toilette foncée, élégante mais simple, que M<sup>me</sup> Grandvallier sem-

blait considérer d'un œil bienveillant. Elle eut également le tact de choisir des sujets de conversation propres à gagner l'approbation d'une personne dont la réputation d'habileté et de science pratique comme ménagère et maîtresse de maison, s'étendait d'un bout du pays à l'autre depuis un demi-siècle. On ne parla donc que du prix des denrées, de la difficulté de faire venir de la viande de la ville, et des moyens de la conserver pendant les chaleurs qui arrivaient. Ghislaine n'avait jamais entendu la tante Yseult causer autant; c'était extraordinaire comme elle s'animait en parlant de la manière de fondre le beurre et avec quel feu elle énumérait les meilleures méthodes de conserver les œufs en hiver.

## CHAPITRE IX

La visiteuse exprima l'intention de mettre à profit ces excellents conseils dès qu'elle en trouverait l'occasion ; puis elle se leva, renouvela son invitation à Ghislaine, et proposa même de l'emmener tout de suite, mais tante Yseult objecta la toilette en désordre de la petite fille et promit, avec beaucoup de remerciements, de l'envoyer à la maisonnette sitôt qu'elle serait habillée.

M<sup>me</sup> Grandvallier, restée seule avec sa nièce, lui frappa sur la joue d'un air gai et animé que celle-ci ne lui avait pas vu trois fois depuis dix ans. On aurait dit que ce petit bout de causerie avait fait grand bien à la pauvre femme toujours seule et repliée sur elle-même sans jamais échanger ses idées avec âme qui vive.

— C'est vrai, ma petite, c'est vrai, dit-elle, cette jeune femme est fort bien. J'ai vraiment pris plaisir à causer avec elle. Cette recette dont elle m'a parlé

pour faire les boulettes de hachis me paraît excellente en effet, cette pauvre Catherine les fait toujours si lourdes ! il faudra essayer dès demain.

Après avoir reçu d'un air respectueux la communication de ce projet, Ghislaine demanda timidement si elle pouvait aller s'habiller et partir tout de suite.

— Va, ma mie, va, dit la vieille dame en souriant de nouveau, et la fillette monta légèrement dans sa chambre. Elle se mit promptement à s'habiller, et choisit une vieille robe courte, commode pour jouer et courir, mais Catherine ne voulut pas en entendre parler et profita de la circonstance pour lui faire étreindre une robe qu'elle venait justement d'achever. Catherine, nous l'avons dit, possédait sur la toilette et l'élégance des principes à elle, et visait surtout à la durée ; cette robe était donc beaucoup trop large et trop longue afin d'aller plus longtemps, complètement unie pour être facile à repasser, et ne trahissait pas la plus légère prétention à la mode. Ghislaine semblait, non pas démodée mais complètement déguisée et la bonne aux joues roses hésita presque à la reconnaître lorsqu'elle se présenta à la grille de la maisonnette. Elle l'introduisit néanmoins dans la grande pièce qui servait de salon, et la fillette put examiner à loisir les inventions ingénieuses de ses voisins, et la façon originale dont ils avaient décoré leur habitation d'un jour.

— Ah ! vous voilà enfin ! s'écria Flora qui arrivait en courant et qui sauta au cou de Ghislaine, comme

vous avez été longue ! Tiens, que vous êtes drôle ! ajouta-t-elle en se reculant sans façon pour embrasser son amie d'un coup d'œil, vous avez l'air d'une petite vieille dame, comment cela se fait-il ?

— Je ne sais pas, dit Ghislaine en riant, c'est peut-être à cause de ma robe.

— Oui, oui, c'est cela ; quelle drôle de robe ! comme elle est longue ! et cette jupe unie ; c'est moi qui aimerais être habillée comme cela ! mais on me fait toujours des robes trop courtes. Il est vrai que c'est plus commode pour grimper aux arbres et sauter à la corde.

A cet instant, M<sup>me</sup> Arnoux entra avec son fils, et tous deux jetèrent sur leur jeune invitée un regard quelque peu étonné, sans toutefois manifester leurs impressions avec la franchise de Flora, mais celle-ci les leur demanda immédiatement.

— Regardez, maman, dit-elle, comme Ghislaine a une drôle de robe.

— Eh bien, elle est très gentille comme cela, dit l'aimable femme, en souriant à la petite fille, tandis que celle-ci faisait son antique révérence, ce qui compléta à ravir l'apparence bizarre de sa personne. Edward ne put s'empêcher d'éclater de rire, mais il avait l'air si bon garçon, qu'il n'y avait pas moyen de se choquer de son innocente gaieté.

— Mademoiselle Ghislaine est charmante, dit-il avec une galanterie qui réparait tout. Il ne lui manque qu'un immense bonnet pour ressembler tout à

fait à ces jolies petites bonnes femmes qu'on voit dans les albums de Kate Greenaway. Tu te rappelles, Flora, ces livres d'images que tu as eus à la Noël? Il n'y a rien d'amusant comme ces petites filles avec leurs robes du temps passé.

— C'est que cela vous grandit beaucoup, une jupe longue, reprit Flora d'un air d'envie, si j'avais cette robe-là je serais toute pareille à Ghislaine.

— Vous m'en achèterez une, n'est-ce pas, maman? je veux une étoffe toute pareille, c'est très joli, ces guirlandes de roses.

— Je ne crois pas que vous puissiez en trouver, dit Ghislaine; c'est une étoffe très ancienne, et Catherine dit que l'on n'en fait plus de semblable. Elle a taillé ma robe dans une jupe de bal de tante Yseult.

— Oh! que c'est ennuyeux! j'aurais tant voulu en avoir une pareille, murmura Flora en prenant un air très grognon.

M<sup>me</sup> Arnoux essaya de changer le cours de ses idées en lui proposant de montrer sa chambre à son amie. La grosse fillette obéit et conduisit Ghislaine dans une pièce qui ouvrait sur le salon, et qu'elle partageait avec sa mère. L'ameublement en était simple et frais comme celui du salon. Flora écarta les rideaux blancs de son lit et découvrit un petit berceau où reposait sa poupée.

— Tenez, voici ma chère Daisy, dit-elle en la plantant sur les bras de Ghislaine saisie de respect à la

vue de cette merveille. Jamais elle n'avait vu de poupée vraiment jolie, aussi ne pouvait-elle se lasser d'admirer cette charmante figure de biscuit et ces membres articulés qui prenaient toutes les poses imaginables. Flora, voyant sa joie, présenta ses autres filles, deux poupées anglaises cette fois, moins gracieuses que la belle parisienne, mais plus naturelles peut-être, avec leurs têtes de cire aux visages naïfs, et leurs longs cheveux pâles plantés dans la cire comme de véritables cheveux. Ghislaine s'absorba si bien à les contempler, que Flora, flattée d'abord dans son orgueil maternel, finit par s'impacienter.

— Laissez donc ces sottes poupées, dit-elle, vous les avez assez regardées. Ah!... mais, et la vôtre? vous ne l'avez pas apportée.

— Non, je n'y ai pas pensé. J'ai bien fait, du reste elle est si laide à côté de celles-ci!

— C'est égal, je veux la voir; ce doit être drôle, une poupée de bois faite par un berger, allez la chercher, vous serez bientôt revenue.

Ghislaine ne s'en souciait guère, mais sa volontaire compagne insista tellement que force lui fut de céder et de retourner à la maison d'où elle revint un moment après, son Ivanhoëtte sur les bras. Mais l'accueil de Flora la récompensa mal de sa complaisance.

— Est-elle laide! en effet, un vrai singe! cria la jeune Anglaise, en arrachant la rustique poupée des

maines de sa propriétaire, et poussant de grands éclats de rire. Oh ! quel monstre !

Ghislaine savait bien que sa chère fille ne pouvait prétendre à la beauté des superbes créatures qu'elle venait de voir ; mais on a beau avoir conscience des défauts de ses enfants, on n'aime pas les entendre remarquer par les autres. Puis la fillette en était arrivée à aimer réellement cette petite figure jaune et anguleuse ; aussi les railleries de Flora furent-elles autant de coups de poignard pour son cœur.

— Rendez-la-moi, cria-t-elle avec de vraies larmes dans la voix ; je vous disais bien que vous la trouveriez laide, mais moi je n'ai pas de belles poupées comme les vôtres et j'aime celle-là telle qu'elle est. C'est ma petite fille. Donnez-la-moi, vous froissez toute sa robe.

— Une jolie robe ! faite comme un sac ! riposta Flora avec dédain en lâchant la poupée.

Ghislaine la saisit au vol et resta interdite des manières de sa nouvelle amie. Elle était peu habituée aux enfants, et ces brutalités envers sa fille chérie la choquèrent si vivement, que Flora lui parut tout à coup méchante et mal élevée, et qu'elle se sentit le cœur gros à en pleurer. On ne sait trop comment les choses auraient tourné, si Edward ne fût venu rejoindre les petites filles dans le jardin.

— Eh bien, Flo, dit-il gaiement, as-tu fait les honneurs de la maison à ton amie ? Comment trouvez-vous notre appartement, mademoiselle ?



— Très joli, monsieur, répondit Ghislaine un peu raffermie par cette voix amicale; il a fallu être bien adroit pour arranger tout cela.

— C'est l'ouvrage de notre vieux Tom; il commence à avoir l'habitude de ces installations. Tous les étés, nous louons une petite maison à la campagne ou aux eaux, et nous y transportons nos meubles; nos domestiques nous accompagnent, et de cette façon nous sommes toujours chez nous, ce qui est plus agréable que de vivre à l'hôtel dont on se lasse bien vite.

Ghislaine fit la réflexion qu'une pareille existence devait être délicieuse et qu'elle souhaiterait bien voyager aussi et voir le monde dont elle n'avait aucune idée, n'étant jamais allée plus loin que la petite ville voisine.

— Je ne connais pas même tout le pays, dit-elle en soupirant.

— Vraiment! fit Edward, nous qui comptions sur vous pour nous indiquer de jolies excursions à faire et nous servir de guide. Ne connaissez-vous rien d'intéressant à voir dans les environs, ni point de vue, ni église curieuse, ni vieux château en ruines?

A ces mots, l'image du château des Airelles se présenta vivement à l'esprit de la fillette, qui, depuis longtemps, n'y songeait plus.

— Si, si, dit-elle, je sais un château qui doit être très beau. Il n'est pas en ruines, mais je suis sûre qu'il serait tout de même bien amusant à visiter.

Edward allait faire de nouvelles questions lorsque sa mère appela les enfants pour goûter. Le château fut momentanément oublié, et le jeune homme offrit un de ses bras à chacune des petites filles, pour les conduire au bout du jardin où le couvert était mis sous le berceau. Mabel, en tablier brodé, et M<sup>me</sup> Arnoux, qui avait repris son peignoir enrubanné, s'agitaient autour de la table, mettant la dernière main au mignon couvert qui présentait un charmant coup d'œil. A ce spectacle réconfortant, les fillettes sentirent la paix et la bienveillance rentrer à flots dans leurs cœurs, et s'assirent amicalement côte à côte, tandis qu'Edward se plaçait près de Ghislaine.

— Quelle est donc cette jolie poupée que vous tenez si tendrement? lui demanda-t-il en souriant.

Ghislaine avait totalement oublié la présence d'Ivanhoëtte et s'aperçut en rougissant qu'elle la serrait étroitement sous son bras.

— C'est ma poupée, fit-elle timidement, redoutant pour la pauvrette de nouvelles moqueries.

— Tu peux bien l'appeler jolie! cria Flora de sa voix aiguë amortie par la brioche qui lui remplissait la bouche. Regarde-la seulement un peu, et dis-moi si elle ne ressemble pas à ton singe Cacao, qui est mort l'année dernière.

Edward avait pris Ivanhoëtte dans sa main et la considérait curieusement, mais Ghislaine, qui épiait ses impressions sur son visage, n'y découvrit pas trace de raillerie ou de dédain.

— C'est très adroitement sculpté, dit-il enfin sans rire ; qui a fabriqué cela ?

— Le petit garçon de notre fermier, répondit Ghislaine enhardie. Je sais bien que ce n'est pas très joli, mais, pensez donc, il travaillait sans modèle et avec un simple couteau !

— C'est étonnant, dit le jeune homme d'un ton convaincu qui alla droit au cœur de la fillette.

— Tu ne trouves pas cette figure affreuse ? dit Flora ébahie ; regarde donc ce nez et cette bouche !

— Dame, cela ne ressemble pas à ta poupée de Paris, certainement, mais franchement cela me plaît bien davantage. Cette figure a une physionomie vivante avec sa grande bouche et son teint jaune. Ses cheveux châains paraissent boucler naturellement, et sont infiniment plus gracieux que les tire-bouchons réguliers de ta Daisy : ce sont de véritables cheveux, n'est-ce pas, mademoiselle ?

— Oui, monsieur, ce sont des cheveux à moi que j'ai collés sur sa tête, répondit Ghislaine toute heureuse de cet éloge.

Flora, qui avait une aveugle confiance dans le goût de son frère, écouta sans se fâcher cette comparaison toute au désavantage de sa propre fille, et s'absorba de plus en plus dans la crème au café qui semblait communiquer à son caractère une douceur inaccoutumée. Ghislaine l'imita, et pendant un temps raisonnable, toutes deux se bourrèrent à qui mieux mieux dans un silence plein de solennité.

— Allons, miss, vous mangez pas, prenez donc un petit rôti de beurre fraîche, disait Mabel dans son français le plus pur, en présentant à Ghislaine une pyramide de tartines de beurre, où elle avait tracé des dessins avec la pointe d'un couteau.

Ghislaine riait, mais refusait malgré l'exemple de Flora, dont l'appétit semblait augmenter à mesure qu'elle mangeait.

— Allons, allons, Flo, tu en as assez, lui dit son frère, nous avons fini depuis longtemps, viens faire une partie de croquet; je suis avec M<sup>lle</sup> Ghislaine et toi avec maman; n'est-ce pas, maman, vous voulez bien jouer?

M<sup>me</sup> Arnoux était toujours prête à faire ce que désiraient ses enfants. Elle s'empara donc sans protester d'un maillet et d'une boule rouge, ainsi que sa fille, tandis que son fils choisissait ses couleurs et expliquait le jeu à Ghislaine qui écoutait très attentivement; aussi réussit-elle bien vite à faire passer sa boule sous les arceaux.

M<sup>me</sup> Arnoux était une médiocre joueuse, et Flora eut beau faire tous ses efforts, et même tricher un peu, ce furent leurs deux adversaires qui gagnèrent la partie. Flora voulait en recommencer une autre immédiatement afin de prendre sa revanche, mais il faisait si chaud que sa mère se déclara incapable de recommencer et proposa des jeux tranquilles. On s'installa sur le gazon et l'on joua aux devinettes, aux portraits, etc. Edward avait beau-

coup d'esprit et d'entrain et disait mille folies dont les fillettes riaient à se tordre. Jamais Ghislaine ne s'était autant amusée, aussi fut-elle très désolée lorsque la figure de Catherine se montra à travers les barreaux de la grille, l'appelant pour le dîner. Elle avait peine à croire qu'il fût déjà cinq heures, le temps avait passé si vite!

— Ne vous en allez donc pas tout de suite, dit Flora, restez au moins pour racheter les gages. Voyez quel tas de mouchoirs et de gants, et la robe de votre Ivanhoëtte qui est en gage; vous ne voudriez pas l'emmener toute nue! dites à votre bonne de vous attendre un peu, ou bien de s'en aller, vous rentrerez tout à l'heure.

— Oh! non, il faut que je rentre tout de suite, je n'oserais pas faire attendre tante Yseult, voyez-vous. Où sont mon chapeau et ma poupée?

Flora lui apporta son chapeau, mais ne semblait pas disposée à rendre Ivanhoëtte.

— Voulez-vous me la donner? fit-elle tout bas.

— Vous donner Ivanhoëtte! s'écria Ghislaine fort surprise; mais vous la trouvez affreuse.

— Non, je la trouve jolie, à présent; ce qu'Edward vient de dire est très vrai, et je suis de son avis. Votre poupée est plus amusante que celles que l'on vend dans les magasins et qui se ressemblent toutes. Je la veux! donnez-la-moi.

— Donner Ivanhoëtte! mais c'est impossible! dit la fillette toute effarée; pensez donc, Flora, c'est ma

première poupée et je l'aime bien, vous comprenez, mais les vôtres sont bien plus belles.

— Non, ce sont des sottes, elles ont l'air bête et je n'en veux plus. Donnez-moi Ivanhoëtte, Laine, et je vous donnerai Daisy à la place, puisque vous l'aimez mieux.

— Non, je ne l'aime pas mieux, protesta Ghislaine vivement troublée; je sais qu'elle est plus belle, mais cela n'empêche pas que je ne voudrais pas donner ma petite fille pour l'avoir. Ce ne serait pas ma fille à moi, je ne pourrais pas l'aimer.

— Aimez-vous mieux mes poupées anglaises?

— Oui, elles ressemblent plus à des enfants, mais j'aime encore mieux la mienne.

— Et l'Ondine? voulez-vous l'Ondine?

— Non, non, rien du tout, Flora, murmura Ghislaine d'un ton suppliant; je ne peux pas vous donner mon Ivanhoëtte, vous ne pourriez pas l'aimer comme je l'aime.

— Bah! est-ce qu'on aime les poupées? moi, ça m'est bien égal de casser les miennes, pourvu qu'on m'en rachète d'autres.

— Oui, mais moi, si vous me prenez la mienne, je ne pourrai pas en racheter une autre, puisqu'on n'en vend pas.

— Eh! si on en vendait, je ne vous la demanderais pas. C'est ennuyeux, cela; vous n'avez que des choses qu'on ne peut pas acheter : vos robes, vos poupées, personne n'en a de pareilles!

— Mademoiselle Ghislaine ! êtes-vous prête ? cria Catherine du ton cérémonieux qu'elle prenait toujours pour parler à sa jeune maîtresse devant les étrangers, madame vous grondera.

Entre les deux dangers d'être grondée par sa tante ou de perdre sa fille, Ghislaine perdit tout à fait la tête. Arrachant sans façon Ivanhoëtte des mains de la petite Anglaise, elle s'élança vers Catherine, s'accrocha à ses jupes et franchit la grille sans se retourner ni dire adieu à personne. Cette journée si gaie se terminait d'une façon orageuse et l'amitié des deux fillettes en semblait fort compromise.

— Décidément, cette grosse Flora est très mal élevée et a très mauvais caractère, se dit Ghislaine, je ne veux plus retourner la voir, elle viendra si elle veut.

## CHAPITRE X

Flora avait si peu de rancune, elle oubliait si promptement ses propres griefs et ceux des autres que, dès le lendemain matin, montrant au-dessus du mur sa bonne figure réjouie, elle appela notre héroïne offensée qui se promenait avec dignité autour du carré de choux, et fit tout d'abord mine de ne pas entendre, feinte inadmissible, vu la voix perçante de Flora.

— Laine! Lai ai ai ne, criait-elle, écoutez donc!... maman m'envoie vous demander si vous voulez venir avec nous à Autun, dans le panier, avec les poneys. Dites, Laine, écoutez donc!

Quelle rancune aurait pu tenir contre une semblable proposition? Ghislaine fut d'un bond au pied du mur sur lequel Flora se tenait maintenant tout debout, et leva vers elle un visage riant, où la dernière trace de froideur avait disparu.

— Aller à la ville, Flora! oh! que ce sera amu-



sant! bien vrai, M<sup>me</sup> Arnoux voudrait m'emmener? et quand part-on?

— Aujourd'hui même, tout après déjeuner, et nous ne reviendrons que ce soir, car nous avons beaucoup de commissions à faire.

— Moi aussi, j'en ferai, j'empòterai mon argent. Attendez-moi un instant que j'aille demander la permission à ma tante, je reviens tout de suite.

Ghislaine revint en effet presque aussitôt. La tante Yseult avait accordé sans difficulté la permission, pensant peut-être, la bonne dame, qu'une femme aussi instruite des choses du ménage que sa voisine méritait qu'on lui confiât la garde d'une jeune fille. Flora recommanda bien à son amie de se tenir prête de bonne heure, précaution inutile, et lui demanda en outre de mettre la robe à guirlandes de roses qui l'avait si fort tentée la veille, car elle voulait la montrer aux marchands de nouveautés, pour savoir s'il ne serait pas possible de se procurer une étoffe semblable.

Ghislaine, fort agitée, prit à peine le temps de déjeuner, se sauva dans sa chambre pour s'habiller, et descendit à la cuisine, parée de la robe demandée, et ses dix francs dans sa poche, une bonne heure au moins avant le moment indiqué. Mais elle était si préoccupée de l'emploi de son argent, qu'elle ne pensa pas à s'ennuyer. Dix francs sont une grosse somme lorsqu'on n'a jamais eu un sou à soi, et, avant de le dépenser, il est prudent de réfléchir bien

à fond. Sur un point, Ghislaine était décidée : rien ne lui serait plus agréable que d'avoir quelques nouveaux livres à lire, mais quels livres ? Elle ne connaissait ni titres, ni noms d'auteurs.

— Bah ! le libraire connaît sans doute tous les livres, pensa-t-elle, et saura bien m'indiquer les plus jolis.

Comme elle faisait cette réflexion, un joyeux tintement de grelots se fit entendre, une vision, dans laquelle il entra beaucoup de rouge, passa sous la fenêtre, et Ghislaine s'élança à la porte, au moment où le panier s'arrêtait pour la prendre. M<sup>me</sup> Arnoux la fit asseoir dans le fond, à côté d'elle, puis Edward, qui conduisait, donna un léger coup de fouet, et la petite voiture s'enleva comme une plume, tandis que les grelots reprenaient leur gentille musique. Ghislaine, rouge de plaisir, pensait aux chars aériens dans lesquels voyageaient les fées. Il faisait très chaud, mais la course rapide envoyait un air frais au visage, et la route était si jolie que les deux fillettes ne trouvèrent pas le trajet trop long, bien qu'il durât près de deux heures. Ghislaine restait silencieuse ; complètement absorbée dans la contemplation des villages que l'on traversait et des jolis points de vue sans cesse renouvelés, elle entendait à peine son amie qui parlait tout le temps des choses que l'on allait voir à Autun, de celles qu'on allait acheter, et surtout du bon goûter que l'on ferait chez le pâtissier.

— Comment, Ghislaine! vous qui êtes du pays, vous n'avez jamais mangé de gâteaux de Pertuiset! Si vous saviez quelles délicieuses brioches il fait! mais, sa vraie spécialité, ce sont les chaussons aux confitures; oh! cela me donne faim rien que d'y penser.

Cela lui donna si bien faim, selon son expression, qu'à peine arrivés devant la boutique, il fallut qu'on la déposât avec Ghislaine dans ce lieu de délices où M<sup>me</sup> Arnoux les laissa sous la garde d'Edward, pendant qu'elle allait faire quelques emplettes de ménage sans intérêt pour les enfants.

Lorsqu'elle revint les prendre, Flora, ayant dévoré la moitié de la boutique et arraché à M. Pertuiset la recette de ses fameux chaussons aux confitures, consentit à s'en aller, à condition que l'on ferait tout de suite ses commissions à elle. On la conduisit donc dans un grand magasin de nouveautés où elle exhiba la pauvre Ghislaine, ainsi qu'un simple manequin, et se fit apporter plus de cinquante pièces d'étoffes à guirlandes de fleurs. Aucune ne se rapprochant assez de la robe de son amie, elle demanda à voir des dessins d'un autre genre, et finit par choisir une percale écrue semée de petits soldats à cheval, d'un effet plus original que gracieux. Mais tout le monde était si content de la voir enfin se décider que l'on se garda bien de contrarier son goût. Après cette première emplette, qui avait pris un temps considérable, il fallut en faire une foule d'autres tout

aussi longues : des bottines pour les poupées, un collier pour le chien, et enfin différentes graines potagères que Flora voulait semer dans le jardin ; il lui fallait des choses poussant très vite, et surtout pouvant se manger bientôt.

Pendant que Flo était ainsi occupée, Ghislaine, qui trouvait le temps long, s'amusait à regarder les passants et les rues dont l'aspect, tout nouveau pour elle, l'intéressait vivement. La boutique du marchand de graines était située vis-à-vis du théâtre où de grandes affiches rouges, s'étalant sur chaque colonne de la façade, attirèrent tout de suite son attention. Ses yeux perçants distinguèrent fort bien les mots tracés en grosses lettres, et elle fut très surprise en y découvrant le nom mystérieux qui l'intriguait depuis si longtemps, le nom écrit aux pieds de sa statuette : Mignon.

— C'est très singulier, pensa la fillette, qu'est-ce que cela peut bien signifier ?

Elle était si absorbée à chercher l'explication de cette énigme, qu'elle écrasait son petit nez sur la vitre sans s'en apercevoir, et ne vit pas que ses compagnons quittaient le magasin.

— Que voyez-vous donc de si intéressant ? miss Laine, lui dit Edward en la tirant doucement par ses longs cheveux.

— Je regarde ces affiches là-bas, vous voyez, sur cette espèce d'église, et je me demande ce que veut dire ce nom de Mignon qui y est écrit.

— Cette espèce d'église, comme vous dites, est un théâtre, et *Mignon* est le titre d'un opéra que joue ce soir une troupe d'acteurs de passage.

— Alors, je comprends maintenant; *Mignon* est une jeune fille célèbre, je m'en doutais bien, et l'on a mis son histoire en comédie. Oh! combien j'aimerais voir cela!

— Mais ce n'est pas du tout impossible, dit vivement Edward qui avait offert son bras à Ghislaine, et marchait avec elle derrière sa mère et sa sœur; il faut rester, ma mère aime beaucoup le théâtre et ne demandera certainement pas mieux que d'y aller ce soir. N'est-ce pas, maman, qu'en dites-vous?

M<sup>me</sup> Arnoux, qui ne s'embarrassait jamais de rien, trouva la chose toute naturelle et dit que si cela pouvait amuser les petites filles, rien ne s'opposait à ce que l'on restât pour cette représentation. On dînerait à l'hôtel où étaient remisés les chevaux et la voiture, on reviendrait y coucher après le spectacle, et on repartirait le lendemain matin.

Ghislaine trouva que ses amis arrangeaient fort bien les choses, et que cette partie serait bien amusante. Mais que dirait sa tante en ne la voyant pas revenir? c'était là un point sombre qui obscurcissait un peu sa joie. Cette fois encore, l'obligeant Edward trouva moyen de la satisfaire, en décidant qu'il fallait louer un cheval à l'hôtel, et envoyer le vieux Tom en ambassade aux Etoules.

Ghislaine ne se tourmenta donc plus et commença

à jouir d'un plaisir sans nuages. La perspective du spectacle la transportait tellement, qu'elle en avait complètement oublié ses dix francs et les livres qu'elle comptait acheter. Ce fut Flora qui les lui rappela.

— Et vous, Laine, dit-elle, vous n'avez donc pas de commissions à faire?

— Oh! mais si, je n'y pensais plus. Savez-vous où il y a une librairie, Flo?

— Il y en a une grande là-bas, au coin de la rue, mais tâchez donc d'y aller avec Edward, pendant que j'irai avec maman retenir nos places au théâtre. Si elle allait avec vous, cela lui rappellerait que Mabel lui a recommandé de m'acheter une gram-maire, pour remplacer celle que j'ai jetée dans le bassin, et vous comprenez que je n'y tiens pas.

Ghislaine se mit à rire, et le jeune homme, qui était aux petits soins pour elle, lui ayant proposé de l'accompagner, la paresseuse fut servie à souhait et entraîna sa mère vers le théâtre.

C'était la première fois que Ghislaine entra dans une librairie, et, en se trouvant tout à coup au milieu d'une telle profusion de livres, elle perdit absolument la tête. Que de jolies reliures! quels titres intéressants et comment faire pour choisir parmi tant de richesses! On lui demanda ce qu'elle voulait, et, comme elle ne savait trop que répondre, les commis essayèrent de l'aider et ne firent qu'augmenter son embarras. L'un apportait des livres de

la Bibliothèque rose, l'autre proposait de jolis romans écrits tout exprès pour les jeunes filles; un troisième montrait de beaux volumes de voyages remplis d'aventures extraordinaires.

Ghislaine les feuilletait tous avec respect, les admirait les uns après les autres, mais ne pouvait se décider pour aucun. Elle avait tout à fait oublié et le théâtre et son patient compagnon qui s'était installé dans un coin et venait d'allumer une cigarette, prêt à passer là le reste de la journée.

Une heure s'était écoulée, et la petite fille disparaissait presque sous les livres de toutes les couleurs qui s'amoncelaient autour d'elle, lorsqu'un coupé, attelé de deux beaux chevaux, s'arrêta devant la porte ouverte. Une jeune fille en descendit et entra dans le magasin, suivie d'une grande et robuste femme qui portait avec beaucoup de dignité le costume des nourrices morvandelles, la grande pèlerine bordée de velours, et l'épaisse couronne de rubans ne laissant voir que le fond brodé de la coiffe.

Le libraire se leva de son bureau avec empressement pour venir au-devant des arrivantes, et leur offrir des chaises.

— Le livre que j'ai demandé la semaine dernière est-il arrivé, monsieur? demanda la jeune fille d'une jolie voix qui n'avait pas l'accent du pays, et fit relever la tête à Ghislaine, jusque-là si absorbée qu'elle n'avait pas remarqué l'arrivée du coupé ni l'entrée de sa propriétaire.

C'était une très jolie enfant, de deux ou trois ans plus âgée qu'elle, peut-être, et bien plus grande et plus forte. Elle était habillée avec élégance d'une robe blanche très bien faite, que recouvrait à demi un joli vêtement à rayures algériennes, et ses mains, fort petites, étaient gantées à ravir. Mais, ce qui attira tout de suite l'attention de Ghislaine, ce furent ses magnifiques cheveux blonds, qui tombaient jusqu'au bas de son vêtement, en deux lourdes nattes attachées ensemble, et terminées par des boucles toutes dorées qui dansaient aux moindres mouvements de sa tête. Il lui semblait qu'elle avait déjà vu ces belles tresses blondes et que cette jeune fille ne lui était pas inconnue.

Elle ne l'avait jamais vue, pourtant, mais elle y avait, du moins, beaucoup pensé. D'après les quelques mots que lui avait dits Léger, le facteur, au sujet de la petite châtelaine des Airelles, son imagination lui avait suffi pour en compléter le portrait, et ce portrait ressemblait absolument à la belle personne qu'elle avait sous les yeux. Ghislaine ne douta donc pas un instant que ce ne fût elle et continua à la regarder et à l'écouter avec intérêt.

Le libraire, pendant ce temps, apportait deux volumes.

— Voici, mademoiselle, *Maroussia*, par Stahl : c'est bien cela, n'est-ce pas ? On nous en a envoyé deux exemplaires, l'un relié en rouge et l'autre en vert, lequel désirez-vous prendre ?



— Je crois que j'aime autant le vert; j'ai déjà tant de livres rouges, cela changera un peu. C'est dix francs, je crois?

La blonde tira une pièce d'or d'un tout petit porte-monnaie où les sous ne devaient pas pouvoir entrer; puis, prenant son livre, remonta dans le beau coupé qui l'avait amenée, avec sa majestueuse bonne qu'elle appelait nounou.

Le libraire vint alors retrouver Ghislaine, toujours assise devant sa montagne de livres, et lui demanda si elle avait fait son choix.

— Je voudrais bien le livre que cette demoiselle n'a pas pris, dit-elle, en rougissant un peu.

— C'est bien le même que celui qu'elle a pris, seulement la reliure en est différente.

— Oui, oui, c'est cela; puis-je le prendre?

— Certainement, mademoiselle, c'est un excellent ouvrage, qui se vend beaucoup. On va vous l'envelopper à l'instant.

Ghislaine donna à son tour sa pièce de dix francs et emporta son livre comme un trésor, en se disant :

— Quel bonheur qu'elle ait choisi le vert, moi j'aime bien mieux le rouge! Mais, puisqu'elle a fait venir ce livre, c'est qu'il doit être joli. Elle est venue bien à propos pour m'aider à choisir.

— Je pense que ma mère et Flo doivent être rentrées à l'hôtel, dit Edward.

— Probablement, nous sommes restés si long-

temps chez le libraire ! Vous vous êtes bien ennuyé en m'attendant, n'est-ce pas ?

— Mais non, du tout : j'ai fumé une cigarette, puis j'ai admiré le superbe équipage de cette jeune héritière.

— Moi, je n'ai pas pensé à les regarder, je n'ai vu que la jeune fille ; ne l'avez-vous pas trouvée bien jolie !

— Oui, pas mal, fit Edward d'un ton nonchalant, d'où l'enthousiasme, excité par le souvenir des chevaux et du coupé, était complètement évanoui, — un peu trop blonde.

Et un regard jeté sur les boucles flottantes de sa petite amie disait clairement quelle était sa nuance préférée. Mais Ghislaine ne s'en aperçut pas ; dans son intelligente petite nature, à la fois si neuve et si développée, il n'y avait encore nul germe de coquetterie.

— Savez-vous ce que je crois ? continua-t-elle toute pleine de son sujet ; c'est que cette jeune héritière, comme vous l'appellez, est la châtelaine du beau château dont je vous ai parlé. D'après ce que m'en a dit Léger, je suis presque sûre que c'est elle : grande, jolie, et de belles nattes blondes, c'est bien cela.

— C'est possible, mais elle ne l'habite pas seule, ce château.

— Oh ! non, la pauvre fille, il y aurait de quoi mourir de peur. Elle est avec un monsieur, son père

ou son frère, sans doute, et beaucoup de domestiques. Qu'elle doit être heureuse dans ce château ! un vrai palais des contes de fées !

Tout en causant, les deux amis marchaient d'un bon pas et arrivèrent bientôt à l'hôtel, où ils furent très mal reçus par Flora.

— Enfin, vous voilà, dit-elle avec humeur ; vous pouvez bien me reprocher d'être longue à mes commissions, vous en faites tout autant ! voilà plus d'une demi-heure que nous devrions être à table. Nous manquerons l'ouverture de *Mignon*, il est près de sept heures.

A cette idée, Ghislaine devint plus agitée encore que Flora. On descendit à la hâte dans la salle à manger, où les quatre voyageurs prirent place autour d'une petite table. Outre une quantité de petites tables pareilles, il y en avait une autre très longue, où plus de quarante personnes étaient assises. Les domestiques couraient de tous côtés pour servir, et le bruit des ordres et des conversations, et le cliquetis de la vaisselle formaient un tintamarre très gai à entendre. Ce n'était là rien de nouveau pour Flora, mais Ghislaine, qui dînait au restaurant pour la première fois, se serait beaucoup amusée de tout ce mouvement si elle avait eu moins peur d'être en retard pour le spectacle. Ni l'une ni l'autre des deux petites filles ne voulait prendre le temps de manger, et elles ne se calmèrent un peu que lorsqu'on s'achemina vers le théâtre. La pré-

voyante Flora avait eu soin de fourrer dans ses poches une poignée de petits gâteaux qu'elle grignotait chemin faisant.

— En vous attendant, maman m'a raconté la pièce, dit-elle à Ghislaine, voulez-vous que je vous l'explique? Je crois que ce sera très joli; il y aura un incendie, figurez-vous, avec de vraies flammes! Mignon est une petite fille volée par des brigands, et puis son méchant maître veut la battre, parce qu'elle ne veut pas danser sur des œufs; alors, un monsieur très gentil la prend et l'emmène avec lui, déguisée en page, et puis elle retrouve son père, et alors ils se marient. Mais ce n'est pas tout, il y a beaucoup d'autres choses dans la pièce, des comédiens qui vont jouer dans un château, et puis un vieux pauvre qui joue de la harpe, et alors il se trouve que c'est le père de Mignon qui était un grand seigneur italien, et puis alors...

Ici, on arriva au théâtre, et Flora fut obligée de couper court à ce récit assez obscur. La salle était remplie de spectateurs, parmi lesquels se trouvaient beaucoup de femmes et de jeunes filles en jolies toilettes; mais Ghislaine ne regarda personne : ses yeux restaient obstinément fixés sur le rideau, tant elle avait peur qu'il se levât sans qu'elle s'en aperçût. Son cœur battait d'impatience et d'émotion, et elle aurait voulu crier et battre des mains lorsque la toile se leva, lentement, sur la première scène, qui représentait une cour d'auberge dans un village d'Alle-

magne. Des jeunes gens en vêtements de fête buvaient en chantant, servis par de gentilles paysannes, puis une troupe de bohémiens arrivait et se préparait à donner une représentation aux buveurs. Jamais Ghislaine n'avait rien vu ni entendu d'aussi joli, mais ce fut bien autre chose lorsque parut en chair et en os, et comme réelle, son héroïne, Mignon, dont l'histoire allait enfin cesser d'être un secret pour elle. C'était une charmante jeune fille, avec de grands yeux tristes et de longs cheveux bruns, emmêlés, vêtue d'une chemise de toile bise, et d'un jupon court qui laissait voir ses petits pieds, couverts de bas couleur chair, mais qui semblèrent nus à Ghislaine. Elle n'avait pas de quenouilles, mais, à part cela, elle était absolument semblable à la statuette. Comme ses regards étaient doux, et de quelle voix touchante elle chantait ! Tout le cœur de Ghislaine était suspendu à ses lèvres, et ses yeux dévoraient ses moindres gestes.

Lorsque la toile se baissa pour tout de bon, on eut peine à lui faire comprendre que c'était fini, et ce fut comme en songe qu'elle rentra à l'hôtel au bras d'Edward, se déshabilla et se coucha dans un petit lit blanc, dans la même chambre que Flora et sa mère.

Le lendemain matin on s'habilla ensemble en causant gaîment, on fit un bon déjeuner, et l'on partit dans la fraîcheur du matin ; ce fut une délicieuse promenade. Ghislaine se sentait joyeuse et légère

comme les alouettes qu'elle voyait s'élancer des champs pleins de rosée et monter bien haut dans le ciel limpide. Mais, comme on approchait de la maison, elle devint un peu inquiète. Sa tante ne la gronderait-elle pas ! Un mois auparavant l'idée seule d'une pareille escapade l'eût fait trembler.

Elle ne se trouvait plus du tout une heureuse petite fille, et eût volontiers cédé sa place à quelqu'un, lorsque la voiture l'ayant déposée à sa porte, elle traversa la cuisine déserte et arriva à pas lents dans le salon où Catherine mettait le couvert du déjeuner. La tante Yseult était là comme toujours, son tricot à la main, et si Ghislaine avait osé lever les yeux, elle aurait vu que la vieille dame n'avait pas l'air plus terrible que d'habitude, et qu'elle pouvait affronter les regards qui sortaient de ses lunettes, sans crainte d'être foudroyée.

— Bonjour, tante Yseult, dit-elle d'une voix timide.

— Bonjour, petite coureuse, te voilà revenue juste à temps pour déjeuner. Dépêche-toi d'ôter ton chapeau.

— Vous n'avez pas été surprise de ne pas me voir revenir hier, tante !

— Mais non, enfant, puisque M<sup>me</sup> Arnoux m'avait fait avertir. Elle est bien bonne pour toi, notre voisine.

Ghislaine pensa qu'elle était non seulement bien bonne, mais encore habile comme une fée. Qu'avait-

elle pu dire à la tante Yseult pour la rendre si aimable ! La fillette toute rassurée commença le récit de son voyage et raconta même l'histoire de Mignon, mais Catherine l'écouta seule, la vieille dame était retombée dans son indifférence ordinaire, et ne paraissait plus s'apercevoir de la présence de sa petite nièce.

## CHAPITRE XI

De longues journées de pluie succédèrent au beau temps, mais Ghislaine ne s'en plaignit pas, elle avait de quoi s'occuper à la maison. Outre la société de Mignon et le souvenir de la représentation qu'elle raconta indéfiniment à Catherine, son livre nouveau fut une immense source de plaisir. Quelle histoire touchante il contenait ! il s'agissait d'une petite fille de son âge qui travaillait et mourait pour son pays, et dont les aventures étaient racontées avec tant d'émotion et de charme et avec un enthousiasme si pénétrant, que Ghislaine, tout en pleurant à flots sur la petite héroïne, eût souhaité de tout son cœur lui ressembler et même partager son sort. A côté de cette brillante petite étoile, la pâle et douce figure de Mignon s'effaça quelque peu. Ghislaine dévora le volume en un seul jour, puis le recommença immédiatement, afin de le relire cette fois à loisir.

Léger, le facteur, la trouva un jour ainsi, plongée



dans sa lecture, au fond du vieux fauteuil de la cuisine.

— Vous êtes tout juste comme M<sup>lle</sup> de Salmaise, lui dit-il; c'est elle qui aime les livres! elle reçoit au moins dix journaux, et elle connaît bien les jours où je les apporte, elle ne s'y trompe pas, allez. Elle arrive dans la cuisine et me dit : Bonjour, Léger; avez-vous mon *Petit Français*, mon *Illustration*, mon *Graphic*? car il y en a même des anglais.

— Qu'elle est heureuse d'avoir tant de livres! fit l'enfant avec un soupir d'envie.

Il ne faut pas croire pourtant que Ghislaine passait tout son temps à lire, et oubliait ses amis réels dans la société d'amis imaginaires. Notre héroïne n'était pas ingrate, et consacrait une bonne partie de ses journées à Flora, que le mauvais temps trouvait entièrement dénuée de ressources.

Malgré ses occupations, elle fut presque aussi contente que son amie en voyant revenir le beau temps. On était au mois de juillet et la pluie fit place à une chaleur étouffante. M<sup>me</sup> Arnoux décida que l'on partirait bientôt pour aller passer un mois aux bains de mer.

— En attendant, dit Edward, il faut nous promener un peu dans les environs, nous n'avons fait encore aucune expédition sérieuse. A quand notre visite à votre château des fées, miss Laine?

— Le plus tôt possible, dit Ghislaine, j'ai envie d'y aller depuis si longtemps, et une fois que

vous serez partis, je ne retrouverai plus d'occasion.

— Aujourd'hui il serait trop tard, mais qui nous empêche d'y aller demain?

— Demain, c'est cela, il faudra partir de bonne heure et déjeuner dans le parc. Justement maman a fait un pâté ce matin, dit Flora.

Ce plan fut soumis à la complaisante mère qui l'approuva aussitôt, et Ghislaine ayant obtenu sans plus de peine de la tante Yseult la permission d'aller avec ses amis, la partie fut décidée. Dans la maisonnette, on passa toute la soirée à préparer et emballer les provisions nécessaires au déjeuner; quant à Ghislaine, elle n'avait rien à faire qu'à se réjouir tout à loisir en pensant au lendemain.

On se mit en route dès sept heures du matin pour arriver avant la chaleur. Puis on était au grand complet et les chevaux n'allaient pas vite. Mabel était de la partie et les petites filles tenaient chacune leur poupée dans leurs bras. Tout le monde se sentait de très bonne humeur, et les éclats de rire sonnaient aussi gaiement que les grelots de l'attelage. La route était charmante et très accidentée, on montait, on descendait, on traversait des bois; le château se montrait de temps en temps sous des aspects si différents qu'il semblait à peine le même, puis on le perdait de vue pour le retrouver plus tard, et finalement, à un brusque détour du chemin, il se dressa comme par magie devant les yeux des

promeneurs qui s'en croyaient encore à une grande distance. L'apparition fut si soudaine et d'un effet si grandiose, que tout le monde, même Flora, poussa un cri d'admiration.

Le château datait du xvi<sup>e</sup> siècle et était parfaitement conservé, il se composait d'un grand corps de logis central, dont la façade extérieure était flanquée de deux grosses tours cylindriques. Ce corps de logis se reliait, par une belle galerie du temps de Henri II, à deux autres tours, dont l'une paraissait renfermer la chapelle.

Edward descendit pour demander au garde s'il était permis de pénétrer dans le parc et de visiter le château. Ayant reçu une réponse affirmative, la voiture franchit la grille et monta lentement une des allées tracées de chaque côté de l'immense pelouse, où paissaient de jolies petites vaches bretonnes.

— Qu'on doit être heureux d'habiter ici ! fit Ghislaine, qui, en face de cet imposant témoin des temps passés, se croyait presque transportée dans ce monde des contes de Perrault qui lui était si familier.

— Moi je trouve ça trop grand, j'aimerais mieux la petite maison du garde, dit Flora en se penchant pour revoir la chaumière revêtue de plantes grim-pantes.

— Allons-nous tout de suite visiter le château ? demanda Edward.

— Il me semble qu'il est encore bien matin pour

nous introduire ainsi chez des étrangers. Il vaut mieux déjeuner avant, dans un coin du parc, et entrer quand la chaleur deviendra trop forte.

— Oh ! oui, déjeunons, dit vivement Flora, j'ai très faim, et vous, Ghislaine ?

— Je ne sais pas, ... non, pas encore, fit Ghislaine, qui se souvenait à peine d'avoir un estomac, tant elle était occupée à regarder. Son imagination, excitée, errait délicieusement, et un parfum d'aventures lui semblait flotter dans l'air. Les rencontres les plus étranges et les événements les plus inattendus ne l'eussent pas étonnée.

Elle avait comme un pressentiment que cette première visite ne serait pas la dernière, et que le château et ses habitants, auxquels elle avait tant rêvé, deviendraient des réalités dans son existence.

On commença par faire le tour du parc, qui était très vaste et offrait un aspect vraiment seigneurial. Des éclaircies étaient ménagées çà et là entre les arbres pour laisser voir les charmants points de vue que l'on découvrait des endroits élevés. On choisit, pour déjeuner, un endroit solitaire, au fond d'une magnifique allée de vieux tilleuls énormes dont la voûte de feuillage ne laissait pas pénétrer le moindre rayon de soleil.

Après le repas, on revint vers les bâtiments par une allée d'un autre genre, bordée d'arbres curieusement taillés et de jolies statues. Les visiteurs furent sans doute aperçus des fenêtres de la cuisine,

car un petit vieillard, ratatiné et vêtu d'une antique livrée, se présenta à la porte pour les recevoir et s'offrit gracieusement à les accompagner. Il les conduisit dans la galerie des portraits. On passa ensuite dans une vaste salle d'armes, ornée de vitraux aux armes de Bellevue, et pavée de mosaïques. Les murs étaient tendus de vieilles tapisseries représentant la légende des quatre fils Aymon. — C'était dans cette salle que les quatre enfants du comte prenaient leurs récréations en hiver, dit le vieil Anselme, leurs noms étaient peints au plafond dans quatre écussons soutenus par des amours : Lancelot, Vivien, Bérengère et Alix ; — de beaux noms, pensa Ghislaine. La petite fille était vivement intéressée et trouvait que l'on passait bien vite devant toutes ces splendeurs. Elle fût volontiers restée toute la journée dans la galerie des portraits, la salle d'armes ou la chapelle, qui était peinte et décorée avec beaucoup de goût et remplie de fleurs fraîches, mais Flora bâillait, et M<sup>me</sup> Arnoux était pressée de voir les appartements. Elle se fit donc conduire aux étages supérieurs et examina si longuement les jolis meubles et les étoffes des salons et des chambres, que Ghislaine finit par s'ennuyer à son tour. Elle trouvait pourtant charnants ces plafonds peints comme un ciel d'été, ces meubles si élégants et ces bibelots aussi bien conservés que s'ils étaient neufs, au lieu de dater de plusieurs siècles ; mais cela l'intéressait moins que la partie historique du château. Cet intérêt la

reprit, par exemple, lorsqu'on passa à la bibliothèque, installée dans la tour qui faisait pendant à celle où se trouvait la chapelle. Quel endroit délicieux ! du sol au plafond ce n'étaient que des livres parfaitement reliés et rangés. Tout autour régnait un divan circulaire bas et commode, et, au milieu, une table ronde sculptée chargée de beaux albums.

— Oh ! que l'on doit être bien ici pour lire ! s'écria-t-elle, je voudrais y passer un mois et dévorer tous les livres qui sont là, sans faire autre chose. Que la petite fille qui habite ici est heureuse !

Le vieux domestique sourit, mais, en serviteur discret, ne dit pas un mot et suivit la famille Arnoux, qui était déjà lasse de ce séjour intellectuel. Ghislaine resta un peu en arrière pour lire au moins quelques titres de livres, dont les jolis dos blanc et or la séduisaient particulièrement.

Elle fut émue, comme lorsqu'on rencontre un ancien ami dans un pays inconnu, en découvrant que c'était les Œuvres de Walter Scott, et que *Ivanhoé* était le premier des douze volumes pareils.

— Comme ils sont beaux, pensa-t-elle ; quelle différence avec les miens ! Je suis sûre qu'ils sont illustrés, pleins de belles images. Oh ! que je voudrais voir seulement le portrait d'Ivanhoé !

Elle prit le volume, le tira du rayon avec respect, et le feuilleta du bout des doigts, sans froisser une page. Elle avait oublié le monde entier, y compris ses amis, et ne voyait plus que le volume ouvert

sous ses yeux. Ghislaine était si absorbée qu'elle n'entendit pas un léger bruit de pas se dirigeant de son côté, et fut à peine surprise, en relevant la tête, de se trouver face à face avec la petite châtelaine. Elle était si complètement plongée dans un monde imaginaire, qu'elle croyait presque que cette gentille apparition en faisait partie. Elle revint cependant peu à peu au sentiment de la situation, et rougit jusqu'à ses cheveux bouclés, en se rendant compte de l'indiscrétion qu'elle avait commise en restant seule dans cette pièce et en ouvrant ce livre.

— Oh ! pardon, mademoiselle, murmura Ghislaine à travers ses deux mains dont elle se couvrait la figure, comme font les enfants surpris en train de faire une sottise ; pardon, je voulais seulement voir *Ivanhoé*.

— Ne vous excusez pas, dit la jeune fille en souriant ; n'ayez pas peur de moi, je vous en prie. Vous êtes venue visiter le château ?

— Oui, mademoiselle, et quand nous sommes arrivés ici, j'ai eu si envie de voir les livres, que je suis restée en arrière pendant que mes amis continuaient ; ils ne s'en sont pas même aperçus, je crois. Je ne voulais pas les toucher, seulement lire les titres, mais quand j'ai vu *Ivanhoé*, j'ai eu trop envie de voir les images, car j'ai un *Ivanhoé* aussi, moi, mais pas beau comme celui-là. Voilà tout, mademoiselle, j'aime tant les livres.

La jeune châtelaine sourit de nouveau en montrant de belles petites dents blanches.

— Je vous assure, dit-elle, que je vous comprends parfaitement; moi aussi, j'aime les livres par-dessus tout. Mais il me semble que je vous ai déjà vue.

— Oui, mademoiselle, à Autun, chez le libraire.

— C'est cela, je me rappelle; c'est tout naturel, deux amateurs de livres comme nous ne pouvions se rencontrer que chez le libraire. Et qu'avez-vous acheté?

— *Maroussia*, comme vous; je ne savais que choisir, et en vous voyant acheter *Maroussia*, je l'ai pris aussi. C'est joli, n'est-ce pas?

— Oh! ravissant! Si mon frère m'avait laissée faire, je l'aurais lu en un jour.

— Moi, personne ne m'en a empêchée; aussi c'est ce que j'ai fait, et j'ai pleuré tout le temps.

Une voix si aiguë qu'elle semblait percer les murs coupa brusquement la conversation.

— Laine! Laine!

— Ah! mon Dieu, voilà qu'on me cherche, au revoir, mademoiselle, il faut que je me sauve bien vite.

Ghislaine fit sa révérence habituelle, un peu écourtée cette fois, et s'enfuit tout effarouchée. Elle eut bientôt rejoint Flora qui accourait à sa recherche.

— Nous vous croyions perdue, Laine, où étiez-vous donc?

— J'étais restée un peu dans la bibliothèque à



lire les titres des livres, répondit-elle simplement, et personne ne lui en demanda davantage.

Elle ne parla pas de sa rencontre avec la petite châtelaine, de peur d'être grondée par M<sup>me</sup> Arnoux, mais elle y pensa tout le reste du temps que dura la visite au château. Comme cette jeune fille paraissait gaie et gentille, et puis elle aimait tant les livres! quel dommage de ne pouvoir faire sa connaissance, on s'entendrait si bien ensemble; mais cela arriverait peut-être un jour.

Il était près de trois heures lorsqu'on sortit du château, la visite avait duré longtemps et tout le monde était content de se retrouver au grand air. La petite bande retourna dans le parc et M<sup>me</sup> Arnoux s'assit sur un banc avec Mabel, tandis que la jeune fille faisait une partie de cache-cache sous les beaux ombrages.

Edward s'était caché et les deux petites filles le cherchaient ensemble depuis longtemps déjà. Après avoir exploré les alentours, elles poussèrent un peu plus loin leurs recherches et entrèrent dans un massif où il leur sembla entendre du bruit. Comme elles s'enfonçaient sous les branches avec précaution, le son de deux voix devint tout à fait distinct et Ghislaine s'aperçut qu'elles étaient tout près d'une salle de verdure où les habitants du château, M. de Salmaise et sa sœur étaient installés auprès d'une table rustique et causaient tranquillement. La fillette fit signe à Flora de ne point faire de

bruit et s'avança le plus près qu'il lui fut possible sans être vue. C'était une seconde indiscretion, mais elle avait si envie de connaître l'heureux propriétaire du château!

Il était vraiment fort bien, le jeune châtelain, tout jeune encore, mais cependant beaucoup plus âgé que sa sœur; il paraissait avoir environ vingt-cinq ans. Il avait une charmante figure distinguée et sérieuse, à laquelle des cheveux bruns coupés courts et une moustache d'allure assez crâne, donnaient une physionomie militaire, malgré la douceur du regard et du sourire.

Ghislaine trouva à M. de Salmaise une certaine ressemblance avec le héros ukrainien de Maroussia, qui le lui rendit tout de suite sympathique. Seulement elle fut choquée de voir qu'il se prélassait dans un grand fauteuil pliant, tandis que sa sœur se contentait d'un escabeau de jardin où elle se tenait droite comme une petite reine, tout en travaillant à un ouvrage au crochet. Elle semblait du reste parfaitement satisfaite de son sort et causait très gaiement, tandis que le jeune homme feuilletait un livre, celui-là sans doute qu'elle venait chercher dans la bibliothèque lorsqu'elle avait fait la rencontre de Ghislaine. Tous deux riaient et prononcèrent quelques mots que la petite curieuse ne comprit pas, n'ayant pas entendu la phrase précédente, mais elle s'imagina que la jeune fille venait de raconter son aventure à son frère, et qu'il allait

prendre de sa petite personne une singulière opinion.

Quant à lui, il continuait à baisser dans son estime : ayant laissé tomber presque à ses pieds un crayon qu'il maniait distraitement, il ne se dérangea pas et laissa sa petite sœur se lever de son siège pour venir le lui ramasser, comme si c'était une chose toute naturelle et convenue depuis longtemps entre eux. Il est vrai que la jeune fille semblait penser de même, car elle ne montra ni hésitation ni mauvaise humeur et retourna en riant à son ouvrage.

A peine était-elle assise que le jeune châtelain s'écria :

— Je comprends pourquoi je ne retrouvais pas le passage que je cherchais, ma petite, tu m'as apporté le dernier volume au lieu du premier.

— Oh ! vraiment ? cela ne m'étonne pas, j'ai été distraite par ma rencontre, mais je vais avoir bientôt fait de courir te chercher le premier volume.

— Pour le coup, c'est trop fort, pensa Ghislaine, quand on habite un pareil château, on devrait avoir des manières plus chevaleresques et être plus galant avec les dames. Il n'est pas digne de succéder aux seigneurs de Bellevue. Et sa sœur a l'air trop heureuse de le servir ; faut-il qu'elle ait bon caractère !

— Ne te dérange pas, chérie, je m'en passerai bien, dit cependant le jeune tyran.

— Cela ne me dérangera pas du tout, tu sais que j'aime courir, dit la gentille enfant ; et, posant son

ouvrage, elle sortit si vite du berceau de verdure, que les deux petites filles n'eurent que le temps de se sauver d'un autre côté pour ne pas se trouver sur son passage. Elles retournèrent vers M<sup>me</sup> Arnoux et y trouvèrent Edward qu'elles avaient entièrement oublié.

— C'est comme cela que vous me cherchez? fit-il, j'ai eu le temps de faire un somme dans ma cachette et de me réveiller.

— Nous ne pensions plus à toi, mon pauvre Edward, nous étions en train de regarder le monsieur du château et sa sœur qui sont assis là-bas, sous les arbres.

— Ah! et comment est-il, ce puissant seigneur?

— Très bien, mais il est comme toi, il s'entend à se faire servir par sa sœur, seulement il lui parle poliment.

— C'est que probablement elle est plus obéissante que toi.

— Pour cela, oui, mais elle est bien sotte; à sa place je l'enverrais joliment promener. Moi, au moins, je suis petite, mais elle qui est une grande personne, elle pourrait bien se révolter. Allons, c'est à toi à chercher, nous allons nous cacher, Ghislaine et moi.

— Merci, j'en ai assez, je ne joue plus. On n'a pas un moment de repos avec toi.

— Tu t'es bien assez reposé puisque tu dis que tu as dormi dans ta cachette. Mais je n'ai pas

besoin de toi, va, je vais aller baigner ma poupée avec les cygnes.

Et Flora se dirigea vers la pièce d'eau avec son ondine qui avait un costume tout neuf confectionné en vue des bains de mer.

— Ghislaine, dit alors Edward, voulez-vous venir faire un petit tour avec moi sous les tilleuls?

— Je veux bien, mais je croyais que vous vouliez vous reposer.

— Je veux me reposer de jouer à cache-cache, mais nous promener ensemble comme deux personnes raisonnables, c'est différent.

Ghislaine le suivit volontiers et marcha posément à côté de lui, tenant aussi sa poupée dans ses bras.

Ils arpentèrent silencieusement l'allée de tilleuls, puis Edward s'engagea dans un sentier où il y avait juste place pour eux. Le jeune homme avait l'air préoccupé; tout d'un coup, il prit le bras de Ghislaine qui le laissa faire et le passa sous le sien avec un geste caressant.

— Vous comprenez, dit-il, que je ne vous compare pas à Flora : auprès d'elle, vous êtes une vraie petite femme. Quel âge avez-vous, au juste?

— J'ai eu quatorze ans au mois de mai, quatre ans seulement de plus que Flo, vous voyez.

— Oui, mais quelle différence ! vous êtes instruite, intelligente ; avec vous au moins on peut causer. Il me semble que nous nous entendrions bien ensemble.

Ce n'était pas tout à fait l'avis de Ghislaine ; il lui

semblait au contraire que le jeune Anglais n'avait aucun de ses goûts et ne comprenait rien à toutes ces choses qui faisaient le fond même de sa vie, mais elle n'en dit rien, par politesse, et ils continuèrent à avancer sans parler.

— Ghislaine, reprit-il au bout d'un instant, ne nous regretterez-vous pas, quand nous serons partis?

— Si, mais vous reviendrez au mois de septembre, ce sera bientôt venu.

— Oui, pour un mois peut-être, mais à la fin de l'automne nous repartirons, pour ne plus revenir que dans un an et peut-être même jamais. Cela ne vous semble-t-il pas triste, miss Laine?

Ghislaine leva ses grands yeux d'enfant, tout étonnés, et vit que le jeune homme était rouge et ému.

— Si, c'est triste, dit-elle simplement, mais pourquoi me demandez-vous cela?

— C'est que cela me fait de la peine de penser que nous ne nous reverrons peut-être plus. Je voudrais ne jamais vous quitter.

— Vraiment! dit la fillette de plus en plus surprise, mais ne se doutant pas où il en voulait venir; vous ne pouvez cependant pas rester toujours ici?

— Non, Ghislaine, mais vous, pourquoi ne viendriez-vous pas avec moi?

— Mais c'est impossible, comment voulez-vous que j'aille avec vous? Je ne vois pas comment cela

pourrait se faire; vous dites des choses extravagantes.

Edward regarda bien en face ce frais visage, qui n'avait pas rougi, ces beaux yeux bruns si limpides et si calmes, et se tut tout à coup.

Il avait un cœur délicat, et cette réserve qui est une des qualités de sa race. Au moment de toucher à cette âme d'enfant, il ressentit la même impression que l'on éprouve lorsque, sans y penser, on se surprend à marcher sur de la neige fraîchement tombée du ciel, et il se fit l'effet d'un brutal.

— Puisque vous ne voulez pas venir avec nous, reprit-il d'un ton léger, comme si tout cela n'avait été qu'une plaisanterie, nous tâcherons de revenir l'été prochain pour vous voir. Mais ne voulez-vous pas au moins me donner un petit souvenir de vous?

— Je veux bien, mais que pourrais-je vous donner? Tenez, voulez-vous cette jolie petite fougère, ce sera en même temps un souvenir de notre visite dans ce château.

Il prit délicatement la fougère dont les feuilles finement découpées semblaient montées sur un fil noir et la serra dans un portefeuille.

— Et Ivanhoëtte, il me faut aussi un souvenir d'elle. Veut-elle me donner une mèche de ses cheveux que je montrerai aux poupées anglaises pour leur faire honte de leur tête de filasse?

Ghislaine se mit à rire et coupa avec son couteau une des plus jolies boucles de sa fille, sans songer,

l'innocente, que si Edward la désirait, c'est qu'elle avait poussé sur sa propre tête, cette petite boucle mordorée qu'il mit si tendrement à côté de la fougère.

Cette opération terminée, ils se dirigèrent vers le banc où était restée M<sup>me</sup> Arnoux. Flora avait passé tout ce temps à jouer au bord de l'eau et ils la voyaient de loin lutter avec l'un des cygnes qui faisait mine de vouloir saisir l'ondine dans son bec.

— Flo va se faire mordre, dit Ghislaine, c'est quelquefois méchant, les cygnes.

Elle avait à peine dit ces mots qu'un cri déchirant retentit, suivi d'un autre cri poussé par M<sup>me</sup> Arnoux qui s'élança vers la pièce d'eau. La petite fille, en voulant rattraper sa poupée que le cygne emportait, venait de tomber dans le bassin et avait complètement disparu.

Edward se mit à courir si rapidement qu'il arriva avant sa mère au lieu de l'accident. Il ne sauta pas dans l'eau, mais se coucha sur le bord, et, avec beaucoup de sang-froid, saisit la robe de Flora qui se débattait furieusement. Il l'attira à lui et l'eut bientôt repêchée, saine et sauve, mais trempée et glacée jusqu'aux os.

— Donne-moi la main, lui dit-il, et cours aussi vite que tu pourras pour ne pas te refroidir. Nous allons demander l'hospitalité à la cuisine où il y a du feu.

La pauvre Flora obéit de son mieux, mais ses



jambes tremblantes de peur et de froid et ses vêtements mouillés, se collant à son corps, l'empêchaient d'aller bien vite. Pourtant on n'était pas loin du château lorsque M<sup>lle</sup> de Salmaise en sortit, tenant à la main le livre qu'elle avait mis quelque temps à trouver.

A la vue du cortège éploré, la jeune fille s'arrêta.

— Oh! qu'est-il arrivé? s'écria-t-elle; mademoiselle est tombée dans l'eau, entrez bien vite, ici, dans la cuisine, il y a justement un bon feu.

On fit une piteuse entrée au milieu des exclamations des domestiques, et l'infortunée Flora fut conduite devant une de ces immenses cheminées où l'on faisait jadis cuire un bœuf entier, et où rôtissait en ce moment un dindon que l'on dérangea pour mettre la petite fille à sa place.

— Nounou! appela la jeune fille, et la majestueuse personne enrubannée que Ghislaine connaissait déjà s'avança aussitôt et disparut après avoir reçu les ordres de sa maîtresse. Elle revint presque immédiatement, les bras chargés de draps, de couvertures et de serviettes dans lesquels on enveloppa Flora que sa bonne venait de déshabiller. La nourrice, qui n'avait pas oublié son ancien métier, la frotta jusqu'à ce qu'elle devint brûlante, l'emmaillota, comme un vrai poupon, et lui mit un grand peignoir de laine dont sa jeune maîtresse se servait pour sortir du bain.

Celle-ci causait gentiment pendant ce temps et avait l'œil à tout.

— Vous avez dû avoir bien peur, mademoiselle; comment êtes-vous tombée dans le bassin ?

— Je voulais rattraper ma poupée que le vilain cygne emportait, répondit Flora d'un air grognon.

— Ah! et vous n'avez pas pu la reprendre! on va aller voir tout de suite s'il y a moyen de la ravoir. Comme vous êtes pâle! vous avez été effrayée, n'est-ce pas? Cela vous ferait du bien de prendre quelque chose, un bol de bouillon, par exemple; je vous demande bien pardon de vous servir à la cuisine, mais il n'y a de feu nulle part ailleurs.

Tandis que Flora avalait une tasse de bouillon tout chaud, la petite ménagère sortit avec sa nourrice et rapporta un costume complet de rechange. On habilla la petite fille de la tête aux pieds et elle ne regretta pas sa mésaventure en se voyant revêtue d'une robe trop longue qui devait, pensait-elle, lui donner un aspect très imposant. Grâce aux petits pieds de M<sup>lle</sup> de Salmaise, les chaussures seules lui allaient à souhait.

Pendant ce temps, Edward avait attelé les poney et Flo monta pompeusement en voiture tenant sa poupée qu'un domestique venait de lui rapporter.

— Merci encore de votre charité pour cette petite étourdie, dit M<sup>me</sup> Arnoux en serrant la main de la jeune fille. — Je vous enverrai demain les vêtements que vous avez eu la bonté de lui prêter. Je voudrais

pouvoir vous les rapporter moi-même, mais nous partons après-demain, et d'ici là je serai très occupée. J'espère bien que nous retrouverons l'occasion de nous voir.

— Je l'espère bien aussi, madame, répondit la jeune fille en prononçant d'un air très sincère cette phrase banale. On eût dit qu'elle regrettait de voir partir si tôt ses nouvelles connaissances et le regard d'adieu qu'elle jeta sur Ghislaine fut particulièrement sympathique.

— Maman, dit Flora, lorsque la voiture eut dépassé la grille du parc, vous n'auriez pas dû partir si vite, j'aurais voulu voir le salon, le vrai salon que l'on habite, et puis le monsieur serait venu et nous l'aurions vu de près.

— Cela n'aurait pas été discret, mon enfant, de nous imposer plus longtemps à des étrangers qui n'ont peut-être pas la moindre envie de faire notre connaissance.

— Mais nous irons les voir quand nous reviendrons des bains de mer?

— Ce n'est pas probable; il n'y a point de femme dans la maison et je n'ai pas de raison pour faire des visites à un jeune homme et une jeune fille.

— Mais la jeune fille est grande, c'est presque une dame, maman; si elle venait nous voir, vous lui rendriez sa visite, n'est-ce pas?

— Sans doute, mais ce n'est pas à supposer, puisque je lui ai dit que nous allions partir et qu'elle

ne sait pas si nous reviendrons. Pourtant, je n'éviterai pas les occasions de la rencontrer si elles se présentent, car c'est une jeune fille charmante et qui semble fort bien élevée.

Ghislaine était un peu de l'avis de Flora; elle aurait bien voulu rester davantage au château et voir de plus près choses et gens.

— Je suis sûre que la petite châtelaine le désirait aussi, se dit-elle, elle avait l'air triste de nous voir partir. Peut-être qu'elle ne voit jamais personne et qu'elle s'ennuie; peut-être son frère la rend-il malheureuse. Il n'a pas l'air méchant, pourtant, mais on dirait qu'elle a peur de lui, elle en est toujours occupée. C'est un mystère, il y a toujours des mystères dans les vieux châteaux.

Ghislaine pensa à tout cela pendant le trajet du retour; elle pensa aussi aux tableaux de la galerie, à la chapelle, aux livres de la bibliothèque et à bien d'autres choses encore; il faisait si bon rêver dans l'air tiède de ce soir d'été! Mais sa promenade avec Edward dans l'allée de tilleuls ne lui revint même pas à l'esprit. Le cœur de la fillette était endormi d'un sommeil aussi profond que la Belle au bois dormant dans sa chambre virginale, défendue par les ronces, et le prince qui devait l'éveiller n'était pas venu encore.

Le lendemain, les habitants de la maisonnette passèrent une journée très affairée à préparer leurs malles, et le surlendemain, dans la matinée, ils par-

tirent pour Paris où ils devaient coucher et de là se rendre à Etretat. Ghislaine fit à son amie des adieux affectueux, mais au fond, elle n'était pas fâchée d'en être débarrassée pour un certain temps. La grosse Flora avait pour sa part un caractère si sociable, qu'il ne lui venait pas à l'idée qu'on pût se lasser de sa présence, et, dans les derniers temps surtout, elle était devenue un pesant fardeau pour sa voisine qui retrouva avec bonheur l'indépendance et la solitude.

## CHAPITRE XII

On connaît suffisamment notre héroïne pour savoir qu'elle avait toujours une idée fixe en tête, et qu'elle y renonçait rarement avant de l'avoir mise à exécution. Maintenant que son rêve de pénétrer dans le château était accompli, elle ne songeait plus qu'à y retourner, mais principalement, cette fois, pour revoir la jeune fille et tâcher de devenir son amie. Ce plan était difficile à réaliser.

Ghislaine commença par décider qu'elle n'en demanderait pas la permission à sa tante qui ferait une foule d'objections : qu'une petite fille ne faisait pas seule des visites à des étrangers, que c'était aux Salmaise, arrivés récemment dans le pays, à venir la voir, etc., et finalement refuserait tout net. Les vieilles personnes sont si cérémonieuses ! Il valait bien mieux s'arranger entre petites filles, sans que personne s'en mêlât. Ghislaine était bien sûre que

la jeune fille serait charmée de sa visite et trouverait la chose toute naturelle.

Seulement, comment ferait-elle seule une si longue course? D'abord elle ne se rappelait pas bien le chemin à suivre, puis, une fois arrivée, ce serait bien intimidant de se présenter au château et de se faire introduire devant la jeune maîtresse de maison. Peut-être même l'imposante nounou ne la reconnaîtrait pas, et, la voyant seule, la prendrait pour une personne peu recommandable et refuserait de la laisser entrer.

C'était bien embarrassant, mais une idée lui vint; Léger, le facteur, allait tous les jours au château, précisément en sortant du village. Elle ferait la route avec lui et entrerait facilement sous sa protection. Puis, ne lui avait-il pas dit que M<sup>lle</sup> de Salmaise venait toujours elle-même réclamer ses journaux et ses lettres? elle verrait donc Ghislaine et la reconnaîtrait certainement.

Ce plan était en vérité fort ingénieux, mais en y réfléchissant mûrement, la fillette y trouva des inconvénients. Léger était un brave homme, mais sa conscience même l'empêcherait peut-être de prêter les mains à cette escapade en cachette de M<sup>me</sup> Grandvallier et de Catherine. Qui sait même si, comme facteur rural, il ne lui était pas interdit de se charger d'une petite fille, dans l'exercice de ses fonctions? S'il allait refuser, tout serait manqué. Il était plus prudent de le suivre d'un peu loin; il ne s'en doute-

rait pas, et, en cas de danger ou de mauvaise rencontre, Ghislaine aurait un protecteur. Elle s'arrangerait de manière à le rejoindre au moment d'arriver au château, et une fois là, il ne pourrait pas refuser de la faire entrer avec lui. De cette façon, tout marcherait à merveille.

Dès le lendemain, donc, après avoir pris la précaution d'annoncer à Catherine qu'elle passerait toute la journée dehors, Ghislaine fit soigneusement sa toilette, peigna bien ses beaux cheveux qu'elle attacha avec un joli ruban bleu, comme M<sup>me</sup> Arnoux arrangeait ceux de Flora, mit sa robe enguirlandée de roses, et, sortant furtivement de la maison, traversa le village et alla attendre sur la route, bien cachée derrière une haie, le passage du facteur. Elle le laissa prendre un peu d'avance, et emboîta résolument le pas à quelques mètres derrière lui; mais la distance qui les séparait alla bientôt s'augmentant, car la chaleur était accablante, les jambes de Léger très longues, et Ghislaine, si bonne marcheuse qu'elle fût, ne tarda pas à se sentir hors d'haleine et toute en sueur.

— Jamais je ne pourrai arriver en même temps, se dit-elle avec découragement, c'était inutile d'essayer.

Par bonheur, on atteignit un village; le facteur, qui était aussi échauffé et altéré, se rafraîchit assez longuement dans les maisons où il portait des lettres, de sorte que Ghislaine eut le temps de le rat-



traper. Il en fut de même dans les deux ou trois autres villages qu'ils traversèrent encore avant d'arriver en vue du château. La petite fille alors, ne craignant plus de perdre son chemin, profita de l'avance qu'elle avait prise depuis le dernier hameau, et courut si bien qu'elle arriva sans avoir été aperçue de son guide sans le savoir. Le brave Léger fut bien près de se croire en proie à une hallucination causée par un coup de soleil, ou par les nombreux verres de vin qu'il venait d'absorber, en découvrant Ghislaine tranquillement assise sur l'un des bancs de pierre installés de chaque côté de la grille monumentale.

— Est-ce bien vous, mademoiselle Laine? Comment cela se fait-il? Y a-t-il longtemps que vous êtes là?

— Mais non, cinq minutes à peine, je suis venue avec vous, mais comme vous vous êtes arrêté dans le village là tout près, je suis arrivée un peu avant.

Léger écoutait d'un air si abasourdi que Ghislaine se mit à rire aux éclats. Ce fut bien autre chose quand elle lui eut dévoilé son projet.

— En voilà une malice, dit-il, je n'aurais jamais cru que vous aviez des inventions pareilles dans l'esprit. Vous voilà à deux lieues de chez vous sans que personne le sache, pas même madame votre tante, pas même cette bonne demoiselle Catherine?

— Bien sûr, Léger, si elles le savaient, je ne serais pas ici, on ne m'aurait pas laissé venir.

— Et comme ça, vous allez venir au château avec moi? Et après, pour vous en retourner?

— Oh! cela ne m'inquiète pas; me voici arrivée, c'est tout ce qu'il me faut, je trouverai bien le moyen de m'en aller. Je vous demande seulement de me faire entrer.

— Allons, venez, dit le facteur d'un air résigné, je n'y suis pour rien; c'est-il permis de faire des malices comme ça?

Ghislaine était ravie, quoique un peu émue; le cœur lui battait en montant l'allée en pente sur les talons de son compagnon et en s'arrêtant avec lui devant la porte; mais c'était de plaisir plutôt que de crainte, et elle n'eût pas changé son sort pour rien au monde.

On entra dans la belle cuisine, voûtée comme une église, où la première personne qui frappa les yeux de Ghislaine fut l'amie de ses rêves, M<sup>lle</sup> de Salmaise, qui était occupée à pétrir un gâteau sur le bout de la longue table. Qu'elle était gentille dans ce rôle de ménagère, avec ses manches relevées jusqu'au coude et son tablier coquet en madras à grands carreaux jaunes et bleus! Elle avait ôté de son doigt et posé sur une assiette une jolie bague de turquoises pour ne pas la perdre dans la pâte, mais, à part cette précaution, c'était Peau-d'Ane en personne, pensa Ghislaine, une vraie peinture de la royale dindonnière confectionnant une galette pour le prince malade. D'ailleurs elle lui rappelait toutes

les héroïnes des contes de fées; son petit pied fût certainement entré dans la pantoufle de Cendrillon; ses magnifiques cheveux épars sur ses épaules l'eussent transformée en une admirable Belle aux cheveux d'or, et Finette, l'adroite princesse, ne devait pas avoir une mine plus entendue en se livrant aux soins du ménage.

Ces réflexions passèrent très rapidement dans l'esprit de Ghislaine, car le gracieux tableau ne dura qu'un instant. Dès que la jeune fille eut aperçu le facteur elle abandonna sa galette et vint à sa rencontre en essuyant ses jolis bras rondelets dont la peau semblait douce et brillante comme du satin.

— Bonjour, Léger; avez-vous beaucoup de choses pour moi?

— Oui, mademoiselle, un tas de journaux et une lettre, je crois bien.

Tandis qu'il fouillait dans son sac, la petite châtelaine découvrit subitement Ghislaine qui, jusque-là, s'était dissimulée derrière lui, ne sachant trop comment se présenter.

— Comment, c'est vous, mademoiselle! je ne vous voyais pas. Êtes-vous venue avec Léger? Je sais déjà qu'il vous aime beaucoup.

— M<sup>lle</sup> Ghislaine s'est sauvée toute seule de chez elle pour venir voir, mademoiselle, dit le brave homme, espérant, par cette confidence, établir du coup des rapports intimes entre deux personnes qui

lui semblaient dignes de se comprendre. Elle m'a suivi tout le temps sans que je m'en doute pour ne pas se tromper de chemin et elle est entrée avec moi.

— Oh ! comme c'est gentil ! s'écria la jeune fille en jetant à l'enfant rougissante son plus gracieux sourire. Vous devez être bien fatiguée ; est-ce que vous venez de loin ?

— Des Étoules, mademoiselle.

— Les Étoules ! ce village dans la plaine où il y a une grande vieille maison, n'est-ce pas ?

— Justement, dit Léger avec orgueil, c'est là que demeure M<sup>lle</sup> Laine ; cette maison appartient à sa tante M<sup>me</sup> Grandvallier.

— Mais c'est très loin, presque deux lieues ; vous avez fait tout ce chemin pour venir me voir, par cette chaleur et en marchant aussi vite que Léger ! venez vite vous reposer, j'espère bien que vous allez passer toute la journée avec moi.

Et la jeune fille, toute animée du plaisir de revoir sa petite amie, l'emmenait joyeusement par la main sans plus songer à sa galette ni à ses journaux.

— Et vos lettres, mamzelle, vous les laissez là ! s'écria Léger en riant.

— Ah ! c'est vrai ; et vous, mon pauvre Léger, je vous oubliais aussi ; je vous dois pourtant de très bonnes choses, une amie que je suis bien contente de voir et une lettre de ma tante que j'attendais

depuis fort longtemps. Mais on va vous donner tout de suite une bouteille de bière.

— Et vous, mademoiselle Laine, vous n'allez pas vous en retourner avec moi ? Je vais repasser tout près des Étoiles.

— A quoi pensez-vous ? fit vivement la petite châtelaine ; vous croyez que mademoiselle a fait deux lieues juste pour le plaisir de me dire bonjour et d'en refaire deux autres sans se reposer. Ce serait joli ! Nous allons passer une bonne journée ensemble et je la reconduirai en voiture ce soir.

— Allons, c'est bon, dit Léger d'un air soulagé, et avec un sourire paternel, il ajouta : Au revoir, mesdemoiselles, amusez-vous bien pendant que vous êtes jeunes.

Les deux fillettes n'avaient pas besoin de cette recommandation. A peine étaient-elles sorties de la cuisine que la conversation commençait :

— Que je suis donc heureuse de vous voir, dit la jeune fille qui semblait fort expansive. Vous m'aviez tant plu quand je vous ai rencontrée dans la bibliothèque, vous ne vous figurez pas combien j'ai pensé à vous depuis ce jour-là. Mais je n'espérais pas vous revoir, madame votre mère m'avait dit l'autre jour que vous deviez partir prochainement.

— M<sup>me</sup> Arnoux, avec qui je suis venue ici l'autre jour, n'est pas ma mère. C'est une dame anglaise qui est venue s'installer pour l'été dans une petite

maison tout près de chez nous. Elle est partie en effet lundi dernier avec ses enfants.

— Alors cette petite fille blonde qui est tombée dans le bassin n'est pas votre sœur? Je comprends maintenant pourquoi elle vous ressemble aussi peu.

— Je n'ai point de sœur, dit Ghislaine, ni de mère, ni de père non plus. J'habite chez ma tante Grandvallier, qui est toute seule avec sa vieille bonne Catherine. Nous ne sommes que nous trois dans notre grande maison, ce qui n'est pas très gai, l'hiver surtout; l'été, c'est autre chose, je reste toute la journée dehors et je ne m'ennuie jamais.

— Nous aussi, nous sommes seuls, mon frère et moi, mais je ne trouve pas cela triste du tout.

— C'est que c'est bien différent; au lieu d'une grande maison noire, vous habitez un château magnifique, avec un parc délicieux; vous avez beaucoup de domestiques qui animent la maison. Puis, votre frère est jeune, n'est-ce pas, et sûrement plus agréable que ma tante qui est très âgée et ne cause jamais.

— Mon frère est encore jeune, mais pas assez cependant pour remplacer près de moi une société de mon âge, puis il est infirme, souvent malade, de sorte que nous vivons très renfermés.

— Mais vous avez autant de livres que vous voulez; moi il me semble que si j'avais des livres à lire je n'aurais pas besoin d'autre chose.

Tout en causant, les jeunes filles avaient monté le

large escalier, traversé un grand corridor et étaient arrivées devant une porte que Ghislaine avait déjà remarquée en visitant le château, mais devant laquelle le vieux domestique était passé sans l'ouvrir, ce qui l'avait beaucoup intriguée.

— Voici ma chambre, dit la jeune fille, entrez.

Quel frais paradis que la chambre de la petite châtelaine ! Ghislaine en resta muette de ravissement. Les meubles étaient blancs, à filets bleus, et semblaient en porcelaine. Le lit surtout était ravissant, tout petit, orné de guirlandes de fleurs sculptées et abrité par de nuageux rideaux blancs sous lesquels on entrevoyait d'autres rideaux de soie bleu de ciel. Les deux fenêtres étaient encadrées dans des rideaux semblables, et la petite cheminée de marbre blanc était ornée d'une pendule Louis XVI en porcelaine de Sèvres. Une foule de jolis objets animaient la chambre sans l'encombrer et lui communiquaient une sorte de vie intime ; mais ce qui charma surtout Ghislaine, ce furent une belle gravure suspendue à la tête du lit, la Vierge de la délivrance, d'après la peinture de Hébert, et plus encore, une petite bibliothèque toute remplie de livres reliés.

— Venez donc vous asseoir, dit la fillette à sa visiteuse, et causons. Vous vous appelez Ghislaine, n'est-ce pas ? c'est un nom très original.

— C'est maman qui l'a choisi, elle l'avait trouvé dans un roman anglais qu'elle aimait beaucoup. Tante Yseult prétend que maman était très roma-

nesque; je dois lui ressembler, car je crois que je le suis aussi.

— Moi, j'ai aussi un nom assez drôle, je m'appelle Odette; mon frère s'appelle Olivier, de sorte que nous avons les mêmes initiales, ce qui est quelquefois gênant.

— Cela ne m'étonne pas que vous vous trouviez heureuse, fit Ghislaine en regardant autour d'elle; quelle différence avec ma vilaine chambre sans feu, où il n'y a pas une seule jolie chose, excepté une petite statue de Mignon.

— Oui, certainement, je suis heureuse, surtout depuis que nous sommes ici; mon frère ne me refuse jamais rien; il me donne tout ce qui me fait envie en fait de livres, de bibelots, de gravures, etc. Mais il me semble quelquefois que je donnerais bien tout cela pour avoir un peu plus de distractions et quelques amies de mon âge.

Si je pouvais vous voir souvent, il me semble que je ne désirerais plus rien. Voyez-vous, nous sommes faites pour être amies; d'abord, il y a certainement sympathie entre nous, puisque, depuis que nous nous sommes vues pour la première fois, nous pensons l'une à l'autre et aux moyens de nous réunir. Puis, il y a beaucoup de points de ressemblance dans nos situations, vous n'avez plus vos parents, moi non plus. Avez-vous connu votre mère?

— Je me la rappelle à peine, je n'avais pas quatre ans quand elle est morte.



— La mienne est morte à ma naissance. Mon père est mort il y a huit ans. Mon enfance n'a pas été gaie.

Et la jeune fille raconta à sa nouvelle amie toute l'histoire de sa vie, si tristement commencée. Lorsqu'elle vint au monde, son frère avait déjà quatorze ans. L'arrivée tardive de cette petite sœur ne le consola guère de la perte de sa mère, qu'il adorait; il en fut de même de son père, qui, accablé de chagrin, ne trouva pas un sourire pour cette enfant, si désirée pourtant, mais trop chèrement payée. La pauvre petite s'aperçut peu de la tristesse qui l'entourait, mais son frère, lui, était réellement à plaindre; rien de plus morne que la vie du jeune garçon, jusqu'au moment où éclata la guerre avec la Prusse. Il avait alors dix-huit ans et cet événement fut pour lui comme le signal d'une nouvelle existence. Sa nature énergique, endormie par la tristesse, se réveilla subitement; une ardeur patriotique lui gonfla le cœur, et il s'engagea dans les dragons sans que son père fit rien pour le retenir ou pour l'encourager. On voyait que cet orphelin n'avait plus d'autre mère que sa patrie, tant il mit de courage à la défendre. Sa conduite fut au-dessus de son âge : fait prisonnier et emmené en Allemagne, il parvint à s'échapper, après des peines inouïes, et à revenir en France, presque mourant de faim, de froid et de fatigue, mais non abattu, reprendre sa place dans les rangs, hélas ! bien éclaircis de son régiment. Il continua à se battre comme un lion, mais pour peu de temps.

A la fin d'une bataille où il reçut la croix et le grade de lieutenant, il fut si grièvement blessé à la jambe par un éclat d'obus, que l'amputation dut être faite sans retard. Le pauvre petit soldat, très affaibli déjà, faillit succomber à l'opération. On parvint à le sauver, mais sa santé ne se remit jamais complètement.

Mon père, continua Odette, ne se consola jamais du malheur de mon frère; on aurait dit qu'il en avait oublié son autre chagrin. Je crois qu'il avait des remords de l'avoir laissé, si jeune, s'engager. Il ne s'occupait que de lui, alors qu'il le regardait à peine auparavant. Il était toujours aussi triste, mais très tendre et très affectueux. Il est mort quatre ans après la guerre; ah! comme nous avons pleuré, Olivier et moi.

— Et vous êtes restés tout seuls tous les deux? fit Ghislaine, les yeux pleins de larmes.

— Non, heureusement; notre tante, la sœur de mon père, qui n'était pas mariée, est venue demeurer avec nous plusieurs années et a été bien bonne, mais à présent elle dit que nous sommes assez grands pour nous passer d'elle et elle reste à Paris, avec grand'mère, qui est bien âgée.

— Alors ce n'est pas une vieille tante comme la mienne?

— Non, mais elle n'est pas jeune non plus, elle a des cheveux tout blancs. Au reste, vous la verrez, cette chère tante Hélène, car elle nous a bien promis de venir cet été et je suis sûre que la lettre qu'elle

m'écrit aujourd'hui nous annonce sa visite. Ah! cette lettre, je l'avais tout à fait oubliée en causant, je suis si contente de vous voir! voulez-vous me permettre de la porter à mon frère, je ne serai qu'une minute absente?

— Oh! je vous en prie, mademoiselle, ne vous gênez pas pour moi, fit Ghislaine aussi poliment qu'elle put.

— Non, vraiment, je vous aime déjà trop pour cela. La jeune fille sortit vivement; elle avait à peine fermé la porte que sa visiteuse, cédant à une irrésistible attraction, se dirigea vers la bibliothèque et se mit à examiner les titres des jolis volumes roses et bleus. Elle était si absorbée, que, comme lors de sa visite aux livres de la tour, elle ne s'aperçut pas de la rentrée de sa nouvelle amie, mais cette fois elle ne se sentit pas coupable et ne tressaillit pas en voyant les yeux bleus d'Odette la considérer avec affection.

— Vous voici déjà, mademoiselle?

— Mais oui, mon frère est plus cérémonieux que moi, et m'a beaucoup grondée de vous avoir ainsi abandonnée; il viendra nous faire une petite visite; en attendant, nous allons goûter, vous devez avoir une faim!

— Non, j'ai plutôt soif.

— Je crois bien, par cette chaleur et cette poussière; c'est Léger qui avait soif! et encore il s'était rafraîchi tout le long du chemin. J'oubliais de vous

dire que nous venons de lire la lettre de ma tante et qu'elle arrivera la semaine prochaine; quel bonheur!

Un domestique entra, apportant un plateau où étaient posés une théière japonaise, des fruits, et deux jolies petites tasses. Odette approcha un guéridon, et se mit à faire le thé à l'aide d'une bouilloire à esprit-de-vin.

— Voulez-vous, pendant ce temps, préparer les tartines de beurre? du beurre de ma façon, je vous en préviens; les prunes ont été aussi ramassées par moi et les tasses peintes de ma main. Voyez, c'est d'après nature; cela m'amuse beaucoup, dans mes promenades, de récolter des modèles. J'ai déjà peint sur des assiettes toutes les fleurs des champs imaginables, et maintenant, pour varier, je copie les petits fruits des haies.

Ghislaine fut bien près de prendre son amie pour une fée en admirant les branches de ronces chargées de fleurs blanches étoilées et de mûres rouges et noires, peintes avec tant de vérité. Le beurre frais reçut aussi ses compliments et ce fut avec un soin respectueux qu'elle l'étala sur les minces tranches de pain.

Ces préparatifs achevés, les deux fillettes se mirent à manger de bon appétit en causant comme des amies de vingt ans. Ghislaine commençait à se sentir tout à fait à son aise lorsqu'un bruit de pas, lourd et incertain, résonnant sur les dalles du couloir, vint lui serrer le cœur.

— Voici Olivier, dit la jeune fille.

La porte s'ouvrit; Ghislaine se leva en voyant entrer ce grand jeune homme pâle, décoré, et qui marchait appuyé sur une canne. Elle resta debout, rouge et les yeux baissés, toute émue de se trouver en présence d'un héros environné comme d'une auréole, du double prestige du courage et de la souffrance.

— Asseyez-vous donc, mademoiselle, dit-il sans se douter de l'impression qu'il produisait sur cette enthousiaste petite nature et s'asseyant lui-même dans un fauteuil que sa sœur lui avança. Puis il se versa une tasse de thé et se mit à causer en homme du monde agréable, mais comme le plus simple des mortels, ce qui étonna presque Ghislaine. Elle, peu timide d'ordinaire, osait à peine parler et se troublait chaque fois qu'elle rencontrait le regard de M. de Salmaise ou son sourire, un regard et un sourire étrangement séduisants, et qui illuminaient d'un éclat de jeunesse ses traits fatigués et creusés, en dépit desquels on ne lui eût jamais donné son âge.

Olivier, qui avait été mis par sa sœur au courant de la situation, ne manifesta aucune surprise de cette visite inattendue et fut charmé, comme Odette, par la gentillesse et la grâce de cette petite personne si bizarrement accoutrée, qui lui rappelait certaine statuette de porcelaine de Saxe dansant sur son bureau en tenant à deux mains sa jupe fleurie.

Il se mit en frais pour elle et sembla prendre plaisir à la faire causer ; mais, par exemple, il n'était pas du tout cérémonieux et ne la traitait pas en grande personne comme Edward. Elle pensa qu'il devait la trouver bien petite et bien sotte à côté de sa sœur si grande et si accomplie pour son âge. Puis, quelle différence entre lui et le jeune garçon blond et rose ; un homme de trente ans dont la jeunesse a été si austère et si grave a vraiment bien le droit de ne pas prendre très au sérieux une fillette ébouriffée qui n'a pas la moitié de son âge. Mais ses manières simples et affectueuses, lui plurent bien autant que la galanterie empressée de son adorateur absent ; d'abord on eût dit qu'il la connaissait depuis longtemps, car il parlait juste des choses qu'elle aimait et connaissait le mieux ; il fallait qu'il aimât beaucoup sa sœur pour s'entendre si bien aux goûts des petites filles. Ghislaine s'enhardit donc jusqu'à parler de ses lectures favorites, de sa Mignon et de la représentation qui avait été pour elle un si grand événement et même de sa poupée Ivanhoëtte.

Le temps passa très vite à causer ainsi, et notre petite amie crut mourir de frayeur en s'apercevant qu'il était déjà quatre heures. Olivier la rassura en faisant atteler immédiatement la victoria et Odette voulut la reconduire elle-même. Elle lui promit sa visite et la déposa, à sa prière, à l'entrée du village, afin que personne à la maison ne pût se douter de son escapade.

Ghislaine vécut désormais dans l'attente de la visite promise qui ne tarda heureusement pas longtemps. Trois jours s'étaient écoulés depuis son expédition au château, lorsque Catherine vint la chercher dans sa chambre où elle prenait sa leçon avec M<sup>me</sup> Sainfoin et lui dit de descendre tout de suite, si sa maîtresse le permettait, parce qu'il y avait au salon une belle dame et sa demoiselle, bien belle aussi.

## CHAPITRE XIII

Ghislaine s'élança hors de la chambre, sans perdre un seul instant à demander la permission en question. Elle descendit l'escalier en sautant quatre ou cinq marches à la fois et fit un grand effort pour entrer posément dans le salon, au lieu de s'y précipiter comme un coup de vent. Elle eut bien de la peine aussi à ne pas se trahir en se jetant dans les bras d'Odette, comme elle aurait voulu le faire, et à se contenter de lui adresser un beau salut ainsi qu'à sa tante.

Ghislaine fut d'avis, en regardant M<sup>lle</sup> de Salmaise, que son amie n'avait pas exagéré. C'était une charmante vieille dont les yeux noirs brillaient encore si vifs, et dont le doux visage était si jeune sous ses cheveux blancs, qu'elle semblait poudrée comme les portraits de famille du salon. Elle était vêtue selon son âge, mais à la mode et fort élégamment, et Ghislaine pensa qu'auprès d'elle la tante



Yseult, quoique belle aussi, et toujours soignée dans son invariable toilette, paraissait de cent ans plus âgée, comme ces vieilles fées qui vivent retirées dans leur château et ne s'occupent plus des humains. La tante Hélène, au contraire, était une fée active et bienfaisante qui n'a pas renoncé au monde et procure à sa filleule tous les plaisirs en son pouvoir, comme la marraine de Cendrillon, une fée plus puissante que l'autre apparemment, car elle avait réussi à rompre le charme qui la rendait si muette et si glacée. Oui, c'était à n'en pas croire ses yeux, la tante Yseult souriait et causait, se mettait en frais pour son aimable visiteuse, et cela sans que la bonne fée eût besoin d'employer le suprême sortilège, recommandé pourtant par sa nièce, de causer ménage et cuisine. On parlait des beautés du pays, de la vie à la campagne et de la vie de Paris, des avantages comparés de l'une et de l'autre, des voisins communs, de mille choses enfin, auxquelles Ghislaine croyait sa tante complètement étrangère.

Elle était si surprise de l'entendre causer et raisonner comme une personne naturelle, qu'elle écoutait fascinée, oubliant presque son amie. Elle ne revint au sentiment de la réalité, que lorsque Odette, qui semblait un peu surprise de son attitude, lui demanda de l'emmener voir le jardin.

Ghislaine n'aurait pas osé faire cette proposition, mais elle l'accueillit avec empressement et emmena son amie jusqu'au fond, sous la sombre allée de

marronniers; une fois là, bien en sûreté, elle se jeta à son cou et l'embrassa plusieurs fois, les larmes aux yeux. Elle avait tant désiré cette réunion, tant pensé à l'instant où elle verrait, chez elle, dans ce coin familier du vieux jardin, cette charmante petite châtelaine qu'elle n'avait vue encore que de loin. Elle avait peine à croire à son bonheur. Trop émue pour parler, elle tenait la jeune fille par la main et la regardait avec de grands yeux ardents, pleins de cette amitié passionnée qui ressemble à l'amour, et le précède dans les cœurs d'enfants; cette amitié enthousiaste, dévouée, aveugle d'une âme neuve qui a besoin de se donner et qui se donne sans compter, tout d'un élan. La belle jeune fille le comprit, et accepta dans un baiser cette petite amie dont elle avait bien besoin de son côté.

Ces caresses émues ne durèrent qu'un moment; les deux fillettes redevinrent soudain les enfants vives et joyeuses qu'elles étaient par nature, et se mirent à causer en glanant les dernières groseilles échappées à Ghislaine.

On parlait beaucoup, et de tout à la fois.

— Que m'aviez-vous donc dit de votre tante? fit Odette. A vous entendre, je m'attendais à voir une ogresse toute prête à me manger, et je trouve une vieille dame très belle encore et fort aimable.

— J'en suis encore plus étonnée que vous, répondit Ghislaine, c'est la première fois que je l'entends

causer autant; je crois que vous lui plaisez beaucoup, vous et votre tante, et j'en suis bien contente. Oh! si nous pouvions nous voir souvent!

— Nous en viendrons bien à bout, allez; j'arriverai vous chercher en voiture, et M<sup>me</sup> Grandvallier sera bien obligée de me laisser vous emmener, ou bien je resterai moi-même et elle sera bien trop polie pour me renvoyer. Ce sera charmant. Que de choses j'aurai à vous montrer la prochaine fois que vous viendrez, et à vous dire, donc! L'autre jour je m'attendais si peu à vous voir et j'étais si contente que j'en avais tout à fait perdu la tête. Pendant que je suis ici, montrez-moi donc votre chambre.

Ghislaine n'y consentit qu'à contre-cœur. Elle était si triste et si délabrée, cette pauvre chambre, un vrai taudis en comparaison de celle d'Odette.

Catherine, qui se faisait vieille, trouvait l'escalier bien raide pour ses jambes, et laissait souvent à Ghislaine le soin de nettoyer et ranger son réduit. Mais c'était le dernier souci de la fillette, qui habitait beaucoup plus le jardin que la maison, et il résultait de cet état de choses une poussière et un désordre qui faisaient ressortir le délabrement des meubles.

— Si j'avais pensé qu'Odette demanderait à voir ma chambre, se disait la petite fille toute honteuse, j'aurais pris le grand balai pour nettoyer les rideaux et j'aurais rangé mieux mes affaires. Que va-t-elle penser de moi?

Ce qu'elle en pensa, la jeune châtelaine ne le dit pas, elle eut le bon goût de ne pas sembler voir le lit mal fait, le papier de tenture déchiré et moisi et les vêtements jetés sur les chaises, mais d'admirer beaucoup la jolie Mignon qui, bien époussetée et entourée de fleurs fraîches, témoignait seule en faveur de sa maîtresse. Elle remarqua aussi la belle vue qui s'étendait si loin dans la campagne au delà des jardins, et Ghislaine, s'apercevant pour la première fois du peu de transparence des vitres, ouvrit précipitamment la fenêtre. Elle montra à son amie la petite maison voisine fermée pour le moment, le jardin où elle avait tant joué avec Flora, et raconta l'histoire de leur connaissance. Odette demanda si les Anglais reviendraient.

— Oui, dans un mois ou deux, mais je n'en serai pas bien charmée, dit Ghislaine. Maintenant que je vous connais, il me semble que je ne pourrai plus supporter cette grosse Flora.

— Vous dites pourtant que vous aviez bien envie de jouer avec elle quand elle est arrivée.

— Oui, mais je ne vous connaissais pas, dans ce temps-là, et puis elle est bien plus ennuyeuse que je ne croyais. Si vous saviez comme elle est volontaire et ignorante! elle sait à peine lire et ne comprend aucun jeu.

— Mais elle est plus jeune que vous, il me semble.

— Oh! je crois bien, elle n'a que dix ans, c'est un vrai bébé. Au reste, je ne devrais pas vous dire cela,

car je suis sûre que je vous fais le même effet ; je suis si petite et si ignorante aussi à côté de vous ! Je dois vous sembler ennuyeuse, n'est-ce pas ?

— Non, pas du tout, je vous trouve très amusante au contraire, et je ne vois pas que vous soyez ignorante, vous connaissez tous les livres dont je vous ai parlé.

— Cela tient à ce que nous avons les mêmes goûts, sans doute, car j'en connais très peu. Puis je suis très en retard pour mes études ; ma maîtresse me dit souvent que je suis plus bête que les petites gardeuses d'oies du village, et je vois bien qu'elle le pense.

— C'est l'institutrice du village qui vous donne vos leçons ; les donne-t-elle bien ?

— Je n'en sais rien ; tout ce que je peux vous dire, c'est qu'elles m'ennuient affreusement ; mais quant à savoir si c'est la faute de M<sup>me</sup> Sainfoin ou la mienne, c'est plus difficile. Peut-être est-ce la faute de la géographie, de l'histoire et toutes ces choses ennuyeuses que personne ne pourrait rendre amusantes.

— Je vous assure au contraire qu'on peut les rendre très amusantes ; à Paris je suivais des cours qui m'intéressaient beaucoup. Mais les romans de Walter Scott, que vous aimez tant vous-même, ne sont pas autre chose que de l'histoire racontée d'une manière intéressante.

— C'est vrai cela , c'est dommage qu'on n'y

raconte pas l'histoire de France, je crois que je parviendrais à la retenir.

— On la raconte dans d'autres livres bien jolis aussi. Depuis que je suis ici, c'est Olivier qui me fait travailler, et je lis avec lui une quantité de livres qui me font faire tout autant de progrès que de vraies leçons. Nous lisons à haute voix chacun à notre tour, Olivier m'explique et je prends des notes; quelquefois je fais des résumés.

— C'est bien plus amusant que de prendre des leçons avec une maîtresse. Vous êtes bien heureuse d'avoir un grand frère qui s'occupe de vous; moi, M<sup>me</sup> Sainfoin me fait seulement apprendre par cœur des petits livres assommants et me donne de mauvais points quand je ne retiens pas les mots difficiles que je ne comprends pas, mais elle ne m'explique rien du tout; aussi je ne comprendrai jamais et je resterai bête toute ma vie, et quand vous me connaîtrez mieux et que vous verrez que je ne sais rien, vous ne m'aimerez plus.

— Mais pourquoi resteriez-vous bête? Parce que M<sup>me</sup> Sainfoin donne mal ses leçons? faites comme moi, lisez des livres qui vous apprendront beaucoup de choses.

— Je n'ai pas de livres, soupira Ghislaine.

— Je vous en prêterai, moi. Je chercherai ceux qui m'ont le plus intéressée et je vous les enverrai.

— Comme vous serez gentille! je vous promets de ne pas les abîmer; mais il ne faut pas me donner

des choses trop difficiles que je ne comprendrais pas.

— Soyez tranquille, vous comprendrez très bien. Aimez-vous Jeanne d'Arc? Je viens de lire une très belle histoire de Jeanne d'Arc.

— Oh! oui, je l'aime beaucoup, mais je n'en sais presque rien; son histoire ne tient que deux pages sur mon livre.

— Eh bien, je vous enverrai le mien, un beau livre avec de très jolies gravures, et aussi une chose qui m'a enthousiasmée l'année dernière, la *Chanson de Roland*; connaissez-vous cela?

— Oh non, je ne connais rien.

— C'est une grande chanson de geste du xi<sup>e</sup> siècle, de ces chansons que les trouvères allaient chanter dans les vieux châteaux pour amuser les seigneurs en temps de paix ou distraire les châtelaines pendant que leurs maris étaient à la guerre. Pauvres femmes, qu'elles devaient s'ennuyer avec leurs tapisseries pour toute distraction! et qu'elles étaient à plaindre de ne pas savoir lire. Au reste, celles qui savaient n'en étaient guère plus avancées, car elles n'avaient point de livres, si ce n'est leur missel et deux ou trois romans de chevalerie. Je les plains de tout mon cœur, moi qui avale des cargaisons de livres et qui attends mes journaux avec impatience.

— Moi, je suis un peu comme ces pauvres dames, je n'ai guère qu'une douzaine de volumes que je lis depuis dix ans. Vous comprenez que je les sais par cœur.

— Pauvre petite châtelaine, que vous devez être affamée ! attendez-vous dès demain à recevoir de la pâture. Vous lirez la *Chanson de Roland* la première, n'est-ce pas ? c'est si beau ! j'en criais d'admiration. Il y a là un Olivier que j'aime à la folie, je l'ai choisi pour patron de mon frère, il me semble qu'il devait lui ressembler, en grand, par exemple, et en fort, les hommes de ce temps-là en auraient fait quatre comme ceux d'aujourd'hui, je suppose. Jugez un peu, Ghislaine, un guerrier qui, d'un seul coup d'épée, fend en deux moitiés un cavalier armé de toutes pièces, y compris le cheval !

— Oh ! ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ?

— Je pense que c'est un peu exagéré, mais vrai quand même ; je l'espère du moins. Je serais bien fière si Olivier en avait fait autant. Enfin, il a fait ce qu'il a pu, le pauvre petit soldat ; dire qu'il n'avait que dix-huit ans !

— Il me semble, Odette, que vous pouvez en être aussi fière que s'il avait fendu un homme en deux, car les soldats d'à présent ont plus de peines à la guerre que ceux d'autrefois, et si on ne remarque pas tous leurs exploits comme au temps où l'on se battait corps à corps, ils n'en ont pas moins de mérite et de vraie gloire.

C'était merveille comme Ghislaine s'animait en parlant, et comme sa brave petite âme se faisait jour à travers ses yeux bruns. On eût cru voir Maroussia parlant du grand ami.



Catherine vint très mal à propos interrompre la conversation en annonçant que M<sup>lle</sup> de Salmaise allait partir et demandait M<sup>lle</sup> Odette.

— Oh ! que c'est dommage, s'écria Ghislaine, que vous êtes restée peu de temps !

— C'est assez pour la première fois, il ne faut pas lasser votre tante dès aujourd'hui, dit Odette en riant, mais je reviendrai bientôt vous voir ou plutôt vous viendrez, ce sera votre tour. Vous ferez connaissance avec tante Hélène et Olivier qui s'entendra parfaitement avec vous ; il vous montrera ses dessins militaire et vous chanterez ensemble les louanges de la guerre, tandis que moi, en personne pacifique, je vous servirai un gâteau de ma façon ; ce sera charmant. C'est que vous avez beaucoup plu à Olivier, l'autre jour !

Ghislaine rougit de plaisir, quoiqu'elle ne fût pas bien sûre de la sincérité du compliment.

— Ce qui l'a le plus charmé, c'est de vous trouver si simple et si naturelle, continua Odette ; à Paris on n'est pas habitué à cela, les petites filles y sont maniérées comme des femmes. Aussi Olivier ne vous donnait que douze ans.

Ghislaine rougit de plus en plus, mais non de plaisir cette fois ; elle était un peu humiliée que M. de Salmaise l'eût trouvée si petite et si enfant, et se promit qu'à sa prochaine visite il serait obligé de changer d'opinion.

— Mais que je suis sotte ! pensa-t-elle ; s'il est vrai

que je lui plaise parce que je suis naturelle, ce serait singulier de cesser de l'être en voulant paraître plus âgée. Je me rendrais ridicule, et voilà tout ce que j'y gagnerais.

Les jeunes filles arrivèrent au salon comme Ghislaine terminait cette sage réflexion, et purent constater que les deux dames paraissaient enchantées l'une de l'autre. Elles interrompirent une conversation presque aussi animée que celle des enfants, et la tante Hélène embrassa affectueusement Ghislaine, tandis que la tante Yseult caressait en souriant la joue fraîche d'Odette et l'engageait à revenir souvent voir sa petite nièce. Tout allait pour le mieux, et Ghislaine dit adieu à son amie avec un cœur débordant d'espoir.

Quant à la tante Yseult, jamais la fillette ne l'avait vue ainsi; elle était gaie, souriante et semblait rajeunie.

— Cette dame est vraiment fort bien, dit-elle, elle a un esprit des plus agréables, comme on n'en voit plus guère maintenant; elle me rappelle beaucoup ma meilleure amie d'enfance, cette pauvre Elvire de Montcroix, oui, c'est tout à fait son langage et ses manières. La jeune fille aussi est une charmante personne, d'une tenue parfaite et qui paraît très bien élevée. Je te verrai avec plaisir la fréquenter, puisque ces dames ont eu la bonté de me demander de te laisser aller quelquefois au château.

Ici la vieille dame parut réfléchir, et ôta ses

lunettes qu'elle se mit à essuyer d'un air perplexe.

— Cependant, reprit-elle, comme il me sera naturellement impossible de t'y accompagner, je me demande s'il est bien décent de t'envoyer seule dans une maison où il se trouve un jeune homme.

— Oh ! tante ! fit Ghislaine effrayée, ce n'est pas un jeune homme, il a trente ans passés.

— Et tu ne trouves pas cela jeune, ma mie, fit la tante en souriant d'un air bienveillant ; il est vrai qu'un homme de cet âge peut sembler vieux à une enfant comme toi. Tu as onze ans, n'est-ce pas ?

— J'ai donc l'air bien jeune, pensa Ghislaine ; personne ne devine mon âge, excepté ce pauvre Edward qui prétendait que j'étais une petite femme.

Mais elle jugea prudent de laisser la tante Yseult dans cette salutaire erreur, et fit semblant de n'avoir pas entendu la question.

M<sup>me</sup> Grandvallier ne la répéta pas, plongée qu'elle était dans de nouvelles réflexions. Ayant bien frotté les verres de ses lunettes, elle les remit sur son nez et se mit à regarder sa nièce comme elle ne l'avait jamais regardée. On eût dit vraiment qu'elle remarquait pour la première fois la vieille robe à ramages qu'elle portait depuis deux ans, et les gros souliers rapiécés par le cordonnier du village, car elle fronça ses fins sourcils encore noirs. Mais il faut croire qu'elle remarquait aussi la beauté de l'enfant, et que cette seconde découverte la consola de la pre-

mière, car un sourire satisfait succéda à sa grimace de mécontentement et elle dit seulement :

— As-tu des vêtements convenables à mettre, si tu vas aux Airelles?

— J'ai ma robe à guirlandes que Catherine m'a faite au printemps avec votre ancienne robe de bal, mais vous savez, tante, ce n'est pas à la mode, cela ne ressemble pas du tout aux toilettes de M<sup>lle</sup> Odette.

— C'était charmant, pourtant, ces petites roses sur ce fond bleu, je me rappelle encore combien j'ai été admirée avec cette robe au bal du sous-préfet où M. Grandvallier m'a conduite un mois après notre mariage; mais enfin, si ce n'est plus la mode, soit! Catherine va prendre les mesures nécessaires et je vais écrire à la ville pour te commander une robe.

Là-dessus, à la grande surprise de Ghislaine, Catherine fut appelée au salon, et M<sup>me</sup> Grandvallier, d'après ses indications, écrivit, séance tenante, à la couturière en vogue, demandant simplement qu'on lui envoyât le plus tôt possible une robe de visite convenable pour une petite fille de onze ou douze ans.

— Jusqu'à présent, dit la tante Yseult, ta toilette avait peu d'importance, d'autant plus que nous ne voyions personne, mais il faut commencer à s'en occuper davantage.

Ghislaine n'ayant jamais vécu avec des enfants de son âge, n'avait pas encore songé à se tourmenter de l'étrangeté de sa toilette; elle ne pensa donc pas

à compléter les renseignements un peu vagues de la vieille dame et attendit sa robe sans impatience. Elle était bien plus occupée du paquet de livres promis par Odette et qu'elle reçut dès le lendemain ; il y avait, outre la *Chanson de Roland* et la *Vie de Jeanne d'Arc*, des ouvrages plus élémentaires ajoutés d'après les conseils d'Olivier, puis des volumes roses et d'autres livres amusants : quels trésors ! A partir de ce jour on ne rencontra plus Ghislaine qu'un livre à la main, étudiant avec ardeur.

— Je vais devenir savante, se disait-elle, plus savante que M<sup>me</sup> Sainfoin, et je n'aurai plus besoin de ses leçons.

Et pour devenir savante, elle n'épargnait pas sa peine, apprenant par cœur ou résumant les passages qui lui plaisaient et essayant même de copier les plus jolies gravures des livres. Au bout de quelques jours, elle fut distraite de ces graves occupations par l'arrivée de sa robe que la laitière complaisante s'était chargée de lui apporter de la ville. On la déballa solennellement devant la tante Yseult, qui la fit essayer sous ses yeux à Ghislaine.

L'ouvrière s'était tirée d'affaire avec goût ; cette robe de toile rose garnie de broderies écruées était simple et charmante et convenait parfaitement, en effet, à une petite fille de onze ans, mais la forme en était peut-être un peu enfantine pour les quatorze ans de Ghislaine. Celle-ci, qui eût préféré d'abord se voir habillée en jeune fille, comme son

amie Odette, se consola bientôt en voyant que cette robe allait fort bien à sa figure et à sa taille qui, en réalité, étaient encore celles d'une enfant, mais la tante Yseult fut moins satisfaite.

— Comme cette robe est courte ! fit-elle ; est-ce ainsi que l'on habille maintenant les jeunes filles ? de mon temps, on portait des robes longues après la première communion. M<sup>me</sup> Leclerc a cependant la clientèle de tous les environs et doit s'y connaître ; mais il me semble que lorsque M<sup>lle</sup> Odette est venue elle portait une toilette d'un tout autre genre et bien plus convenable.

— Oui, ma tante, mais Odette est bien plus âgée que moi, elle a près de dix-huit ans.

— Vraiment, tant que cela ! et tu n'en as que onze ?

— J'en ai quatorze, ma tante, avoua Ghislaine, mais cela fait tout de même une grande différence, et quand je suis allée à la ville avec M<sup>me</sup> Arnoux, j'ai vu que presque toutes les petites filles de mon âge portent encore des robes comme celle-ci.

— Les modes sont si singulières à présent ! mais tu dois te tromper, mon enfant, tu n'as pas quatorze ans, douze ans tout au plus.

Ghislaine n'insista pas et monta dans sa chambre pour ôter sa robe neuve.

— Maintenant, se dit-elle en la pliant soigneusement, il ne manque plus qu'une invitation, car tante Yseult ne me permettra pas sans cela d'aller aux Aircelles.

Par bonheur, Odette pensait à Ghislaine au moins autant que Ghislaine pensait à elle et lui envoya le jour même mieux encore qu'une invitation : une voiture d'où descendit la belle nourrice enrubannée chargée de l'amener immédiatement. Ghislaine folle de joie courut s'habiller et peu d'instant après, elle se jetait dans les bras de son amie qui s'était élancée sur le perron pour la recevoir, telle que la petite fille l'avait trouvée à sa première visite, avec son tablier et ses mains enfarinées.

— Bonjour, chérie, quel bonheur de vous avoir ; vous restez toute la journée, n'est-ce pas ? je vous demande pardon, mais il faut absolument que je retourne à la cuisine, finir ma galette et l'enfourner, le four est bien à point. Nounou va vous conduire au salon... mais non, venez plutôt avec moi, vous me donnerez un conseil. Je vais vous prêter un tablier pour que vous ne tachiez pas cette jolie robe rose qui vous va si bien.

Ghislaine, ne pouvant placer un mot à travers ce flux de paroles amicales, se laissa, tout en riant, entraîner à la cuisine et revêtir d'un tablier à grands carreaux de toutes les couleurs dont l'effet lui parut charmant.

— Écoutez un peu ce qui m'embarrasse, dit Odette en prenant le rouleau à pâte, j'ai beau veiller à ce que le four ne soit pas trop chaud, la croûte de mes galettes se gonfle et se soulève, ce qui n'est pas joli. Comment feriez-vous à ma place pour empêcher cela ?

— Je crois qu'il faudrait tracer des raies sur la galette avec le dos d'un couteau, sans couper la pâte, c'est comme cela que Catherine s'y prend et la croûte ne lève jamais.

— Je pensais bien que vous me donneriez une bonne idée; vous devez être une ménagère très entendue avec une bonne tante comme la vôtre. Mais cela ne va-t-il pas enlaidir ma galette de la rayer comme cela?

— Au contraire, cela l'embellira : on fait des raies dans un sens, puis dans l'autre, de façon à former des carreaux.

— Tenez, voulez-vous les faire pendant que je me laverai les mains, voici un couteau?

Ghislaine s'acquittait avec tant d'attention de cette tâche délicate, qu'elle ne vit pas entrer M<sup>lle</sup> de Salmaise qui venait savoir pourquoi les deux amies ne venaient pas au salon.

— Nous y allons tout de suite, tante chérie; voilà ma galette finie; seulement Ghislaine aimerait peut-être mieux aller jouer dehors.

— Oh! il fait encore trop chaud, mes enfants, vous avez bien le temps, il n'est pas deux heures; restez un peu à la maison, puis vous pourrez goûter dans le parc et courir ensuite à votre aise, quoique je ne comprenne pas bien comment on peut éprouver le besoin de se remuer par une chaleur pareille.

La pauvre femme s'était tant remuée toute sa vie au service des autres, qu'il lui était permis de ne



plus le faire pour son plaisir et de se reposer quand elle le pouvait. Lorsque les deux fillettes allèrent la rejoindre dans le petit salon où la famille se tenait d'ordinaire, elles la trouvèrent enfoncée dans son grand fauteuil et tricotant une paire de petits bas, car, même en se reposant, elle ne restait jamais inoccupée. Une grande corbeille remplie de morceaux d'étoffe taillés était posée sur un tabouret auprès d'elle.

— Voyez, s'écria Odette en se mettant à bouleverser la corbeille, nous avons entrepris un grand ouvrage, tante Hélène et moi, une layette pour le petit enfant des concierges. C'est moi qui serai la marraine, je couds et tante Hélène tricote; nous avons déjà fait toutes les brassières et les bonnets, et nous en sommes aux bas et aux chemises; voulez-vous m'aider, puisque nous n'avez pas apporté d'ouvrage?

— Je veux bien, mais je ne sais pas très bien travailler.

— Alors vous déferez et vous recommencerez jusqu'à ce que ce soit bien, dit Odette en riant; tenez voici une petite manche, appliquez-vous de toutes vos forces ou vous n'aurez pas de notre jolie galette à carreaux.

Ghislaine prit l'ouvrage et commença un ourlet, mais ses yeux regardaient partout excepté sur son aiguille; il y avait tant de choses intéressantes à examiner, tant à l'intérieur qu'au dehors de ce gai

petit salon, dont les portes-fenêtres, ouvertes sur un grand balcon ouvragé, laissaient voir la belle verdure du parc et le petit lac où nageaient les cygnes blancs. Les murs étaient presque entièrement couverts de tableaux et d'aquarelles représentant pour la plupart des sujets militaires qui plaisaient beaucoup à Ghislaine; l'une des aquarelles, surtout, où l'on voyait une jeune fille en noir détachant de ses cheveux un nœud tricolore pour le donner à un soldat l'absorba longtemps.

— Que regardez-vous là, au lieu de travailler? lui dit sévèrement Odette, qui, pour être juste, ne faisait pas grand'chose non plus?

— Ce joli tableau, fit Laine qui rougit, comme prise en faute; est-ce votre portrait cette belle jeune fille blonde? je trouve qu'elle vous ressemble tout à fait.

— Oui, c'est un peu mon portrait, car j'ai posé pour aider mon frère, mais il m'a un peu embellie.

— Oh! c'est M. Olivier qui a peint ce tableau?

— Oui, celui-là et presque tous les autres. Allons, je vous permets de quitter votre ouvrage et d'aller les regarder, car je vois bien que, tant que vous n'en aurez pas votre cœur net, vous ne ferez rien de bon. Tous les sujets de ces aquarelles sont tirés des *Chants du Soldat*, de Paul Déroulède, le poète favori de mon frère; voici à droite, *le Clairon*, et là *le Petit Turco*; ici, près de la porte, cette vieille femme qui verse à boire à un soldat, c'est *le Bon Gîte*. Je

suis sûre, Ghislaine, que ces pièces de vers vous plairaient, mais il faudrait Olivier pour nous lire cela... ah! le voici justement.

Le jeune homme entra en effet et se mit à rire de voir Ghislaine en extase devant ses œuvres, son ouvrage à la main.

— Je parierais que ma sœur vous a déjà mise à la tâche, s'écria-t-il; elle est terrible avec son ardeur au travail; si ce n'était que pour elle, encore, mais c'est surtout pour les autres. Elle me ferait volontiers coudre et tricoter, sous prétexte que je suis désœuvré.

— Certainement; d'abord, quand on a été soldat, on doit savoir coudre. Mais puisque tu ne veux pas, rends-toi utile au moins d'une autre manière.

— Que faut-il pour votre service? enfiler les aiguilles ou tenir les écheveaux de laine? voici mes deux bras que je présente à la torture.

— Non, nous n'avons pas besoin de tes deux bras. Lis-nous quelque chose pendant que nous travaillons, voici Ghislaine qui raffole des sujets militaires, en prose, en vers et en peinture, et qui serait bien aise d'entendre des vers de Paul Déroulède. Où est le livre? je vais aller te le chercher.

Olivier refusa dédaigneusement le livre; il savait depuis longtemps par cœur tous les vers du jeune poète et, sans se faire prier, se mit à réciter *le Sergent*.

C'est une touchante histoire que celle du vieux

sergent et du petit conscrit; racontée dans des vers tout vibrants d'enthousiasme, elle est aujourd'hui dans tous les cœurs français. Récitée par Olivier, elle devenait plus émouvante encore. Sa voix un peu faible, mais pénétrante et souple, savait donner à chaque sentiment, à chaque mot, la valeur et l'accent qu'ils devaient avoir, et vous forçait à les sentir comme lui-même les sentait. On voyait qu'il avait vécu ce qu'il racontait.

Ghislaine écoutait avec recueillement, la tête penchée sur son ouvrage; on ne pouvait voir sa physionomie, mais ses doigts tortillaient nerveusement son aiguille et de grosses larmes tombaient toujours plus pressées, comme une pluie d'avril, et roulaient le long de son corsage. A la fin, ne songeant plus à les cacher, elle releva la tête et laissa voir son visage trempé, où ses yeux s'ouvraient avidement, brillants comme des étoiles.

Odette ne paraissait pas émue du tout; peut-être avait-elle déjà lu et entendu *le Sergent* bien des fois.

— Avez-vous bien travaillé en écoutant? fit-elle d'un air malicieux en s'emparant de la petite manche de chemise qui était toute mouillée, mais où il n'y avait pas un point de fait.

— Je n'ai pas pu coudre, c'était trop beau, dit la fillette en poussant un gros soupir de son cœur encore gonflé.

— Je devrais vous punir et vous défendre de

bouger avant d'avoir fini votre tâche, mais j'aurais trop faim en vous attendant ; il est déjà trois heures, allons goûter.

Odette fit servir sur la terrasse la galette qui sortait du four, puis proposa à Ghislaine un petit tour de promenade.

— C'est cela ! allons tout au fond du parc dans les allées bien sombres, personne ne nous dérangera.

Les deux amies s'enfoncèrent bras dessus bras dessous au plus épais du bois, mais sans parler tout d'abord ; Ghislaine était songeuse et marchait les yeux baissés.

— A quoi pensez-vous, chérie ? on dirait que vous cherchez des fraises dans l'herbe.

— Oh ! non, je ne pensais pas aux fraises, fit Ghislaine en riant, vous me croyez donc bien gourmande ! Non, je pensais à ces beaux vers que M. de Salmaise vient de nous dire ; comme il les récitait bien, on dirait que c'est lui qui les a inventés. Il me semblait, en les écoutant, que j'aurais le courage de faire n'importe quoi.

— On le voyait bien ; si vous saviez comme vos yeux brillaient ; vous ne pensiez guère à votre aiguille.

— Les yeux de M. de Salmaise brillaient bien aussi ; je suis sûre qu'il sentait comme moi, et même plus que moi, puisqu'il a été soldat. Oh ! Odette, comme cela doit lui faire de la peine de penser qu'il

ne pourra plus se battre quand il y aura une autre guerre.

— Une autre guerre, Ghislaine ! oh ! j'espère bien qu'il n'y en aura plus.

— Il faudra pourtant bien que nous prenions notre revanche, dit la petite fille en se redressant ; oh ! que je voudrais être un garçon pour me battre avec ces horribles Prussiens ! d'ailleurs je n'ai pas besoin d'être un garçon, je me battrai bien tout de même, et vous, Odette, vous viendrez avec moi, et nous vengerons mon père, et votre frère et tous les soldats que les Prussiens nous ont tués.

— Et nous serons tuées aussi, comme cette pauvre Maroussia.

— Tant pis, c'est beau de mourir comme cela, et je ne demanderais pas mieux.

— Moi pas, je me contenterais de soigner les blessés dans les ambulances.

— C'est bien aussi utile que de se battre ; vous recollerez les Prussiens que j'aurai fendus en deux, comme ce fameux guerrier dont vous me parliez l'autre jour.

Les fillettes se mirent à rire, mais Ghislaine rede-vint tout de suite pensive.

— Vous avez raison de ne pas vouloir être tuée, ajouta-t-elle, vous êtes trop utile ; que deviendrait votre frère s'il vous perdait aussi ! il serait bien malheureux, pour le coup, mais moi je ne sers à rien et personne n'a besoin de moi.

— Que dites-vous, ma petite Laine? vous êtes très utile au contraire.

— Je vous assure que non, je ne sers à rien à personne, je pourrais disparaître sans laisser le moindre vide.

— Mais M<sup>me</sup> Grandvallier, elle serait bien triste sans vous!

— Ma tante! elle serait bien la dernière à s'apercevoir de ma disparition; songez donc, elle sait à peine si j'existe. La pauvre Catherine m'aime, elle, au moins, et pleurerait beaucoup, j'en suis sûre, quoique je ne lui donne guère d'autre agrément que des accrocs à raccommoder; mais ma tante n'en continuerait pas moins à tricoter son éternel bas et à mettre son éternelle robe à fleurs violettes.

— Je ne peux pas croire cela, Ghislaine, on peut être utile à quelqu'un sans lui rendre des services matériels. Je suis sûre que votre tante est heureuse de vous voir autour d'elle, de causer avec vous.

— Je vous répète qu'elle ne sait pas même si je suis là ou non. Jamais elle ne me regarde, jamais elle ne me dit un mot. Enfin, je ne lui sers à rien, absolument à rien, moins qu'un chat apprivoisé qu'elle aurait du plaisir à caresser.

— Mais n'est-ce pas un peu votre faute, Ghislaine? Vous n'avez peut-être jamais songé à ce que vous pourriez faire pour lui être utile?

— Non, c'est vrai, mais que voulez-vous que je fasse? elle n'a pas besoin de moi du tout.

— Il y a des attentions qui font toujours plaisir, surtout à une vieille dame. Je ne connais pas assez votre tante pour savoir ce qui pourrait lui être agréable, mais pour vous qui êtes au courant de ses goûts et de ses habitudes, il me semble que c'est bien facile. Si vous y pensiez seulement, je suis sûre que vous trouveriez.

— Je ne sais pas trop, mais je vous promets d'essayer, car vous ne savez pas comme c'est ennuyeux d'être une personne tout à fait inutile en ce monde. Je n'avais jamais pensé à cela jusqu'à présent; mais depuis que je vous connais, que je vois tout ce que vous faites, tout ce que vous savez, j'ai honte de moi-même.

— Ma pauvre Laine, ne vous faites pas une si haute idée de mon mérite, vous serez très déçagée quand vous me connaîtrez mieux. Je fais très peu de choses au contraire.

— Mais vous pensez constamment aux autres, vous êtes toujours prête à vous déranger pour votre frère, pour votre tante. Tout à l'heure, pendant que nous travaillions, je vous ai vue vous lever onze fois.

— Si vous trouvez que ce sont là de grands actes de dévouement, c'est que vous ne connaissez pas l'élasticité de mes jambes; je ne suis pas encore une vieille grand'mère pour regarder à me lever de ma chaise, cela me repose au contraire. Mais je n'ai aucun mérite à cela, je ne puis pas même faire



autrement ; n'est-ce pas mon rôle ? je serais d'ailleurs affreusement ingrate si je ne faisais pas tout ce que je peux pour Olivier et tante Hélène, car j'aurai beau faire, je ne pourrai jamais leur rendre tout ce qu'ils ont fait et ce qu'ils font encore pour moi. Comment voulez-vous que je ne m'efforce pas de penser aux autres ? on pense tant à moi, je suis la plus gâtée des jeunes filles.

— Oui, c'est vrai, vous êtes très heureuse ; mais ma tante m'a fait beaucoup de bien, aussi, après tout, quoiqu'elle ne s'occupe guère de moi, et elle est bonne à sa manière, je suis sûre qu'elle a l'intention de l'être. Quant à ma chère vieille Catherine, elle ne pense qu'à me gâter et à me faire plaisir. Je devrais donc leur rendre service aussi, mais cela ne m'est jamais venu à l'idée ; je vais m'y mettre tout en rentrant à la maison.

— C'est cela et vous me raconterez vos essais la prochaine fois que nous nous verrons.

Toute animée de cette bonne résolution, Ghislaine se sépara sans trop de peine de son amie quand vint l'heure du départ. Elle avait hâte de commencer la mission de petits dévouements dont Odette lui avait donnée l'idée, et se réjouissait déjà de lui raconter ses succès à sa prochaine visite.

## CHAPITRE XIV

Il faut croire que, de son côté, Odette était pressée de revoir sa petite amie et d'entendre le récit de ses progrès, car deux jours à peine s'étaient écoulés lorsque le panier la déposa avec sa fidèle nourrice au seuil de la vieille maison. Ayant appris de Catherine que Ghislaine était dans sa chambre, occupée à lire, elle y monta lestement, heureuse de la surprendre.

La petite fille était en effet très absorbée dans l'un des livres qu'elle avait rapportés des Aïrelles. En voyant entrer son amie, elle se leva avec un cri de joie et courut se jeter dans ses bras, mais il y avait sur son visage un petit air soucieux qui n'échappa pas au regard pénétrant d'Odette.

— Qu'avez-vous, ma chérie, vous paraissez toute triste ; qu'est-il arrivé ?

A cette simple question, Ghislaine fondit subitement en larmes. La jeune fille toute en émoi la prit

sur ses genoux comme un bébé, et s'efforça de calmer par ses caresses ce gros chagrin auquel elle ne comprenait rien, car aucun changement dans la physionomie de Catherine ne lui avait fait pressentir qu'un malheur fût arrivé dans la maison.

— Oh ! Odette ! je suis trop malheureuse, gémit enfin la fillette, je vous le disais bien, je suis inutile, tout à fait inutile et je le serai toujours !

Malgré le ton tragique de cet aveu, Odette ne put s'empêcher de pousser un soupir rassuré en voyant de quoi il s'agissait.

— Mais, chérie, il me semble que vous vous découragez bien vite ; est-ce que vous n'avez pas réussi dans vos expériences de dévouement ?

— Non, je n'ai fait que des sottises et je vois bien que je ne pourrai jamais faire que cela. Je suis trop sotte pour être utile, et si je ne me fais pas tuer, comme Maroussia, je ne servirai jamais à rien.

— Mais, ma pauvre Laine, ce n'est pas tout de mourir, il faut encore mourir utilement, et je ne crois pas que ce soit plus facile que de vivre. Avant d'être tuée, Maroussia avait eu de la peine pendant plus d'un an. Voyons, racontez-moi ce qui est arrivé, que je voie si la situation est tout à fait désespérée.

— Eh bien, pour commencer, le soir où je suis revenue des Airelles, j'étais très impatiente de me rendre utile à tante Yseult, et, après dîner, au lieu d'aller au jardin comme à l'ordinaire, je me suis assise en face d'elle, cherchant de toutes mes forces

ce dont elle pourrait bien avoir besoin, mais je ne trouvais rien. A la fin cependant, j'ai réfléchi qu'il faisait très frais dans le salon, pas assez pourtant pour allumer le feu, mais qu'une chaufferette ferait plaisir à ma tante qui a souvent froid aux pieds. Je suis donc allée en chercher une à la cuisine et comme Catherine était sortie, je l'ai arrangée moi-même, puis je la lui ai apportée. Tante Yseult a eu l'air étonnée, mais très contente. J'en riais en dedans et je me disais : ce n'est que le commencement, si elle savait comme je vais être gentille pour elle ! et en effet, c'était bien une bonne idée. ma chaufferette, n'est-ce pas ?

— Mais certainement ; quel accident a-t-elle pu causer, cette chaufferette ?

— Vous allez voir ; j'étais donc très fière de mon succès, il me semblait que la tante Yseult ne m'intimidait plus du tout, et je me suis remise à chercher ce que je pourrais faire de nouveau pour son bien-être. Comme elle paraissait fatiguée de tricoter, je lui ai demandé pourquoi elle travaillait toujours au lieu de lire de jolies histoires qui la distrairaient ; elle m'a répondu que ses yeux n'étaient plus assez bons pour lire autre chose que son livre de messe qu'elle savait presque par cœur. Je lui ai demandé alors si cela ne lui ferait pas plaisir que je lui fasse un peu la lecture dans un des beaux livres que vous me prêtez.

— C'était encore là une très bonne idée ; les per-

sonnes âgées aiment beaucoup entendre lire. Et que vous a-t-elle répondu ?

— Elle m'a répondu quelque chose qui n'était ni oui ni non, comme si elle se fût très peu souciee de mes histoires ; mais j'ai insisté, car il me semblait qu'une fois qu'elle connaîtrait seulement le commencement d'un de ces jolis livres, elle ne pourrait manquer de s'y intéresser beaucoup et d'être contente de mon idée. J'ai donc vite cherché ce qui serait le plus intéressant pour une vieille dame qui ne tient pas aux enfants ni aux bêtes, et il m'a semblé que *Michel Strogoff*, de Jules Verne, conviendrait très bien, car c'est à la fois sérieux et émouvant. Je me suis assise tout près de tante Yseult pour qu'elle entende bien et j'ai commencé à lire de mon mieux, bien clairement et un peu lentement. J'étais d'abord très intimidée, je n'osais pas lever les yeux pour voir sa figure et je m'appliquais tellement à bien lire que je ne pensais pas du tout à l'histoire ; puis petit à petit, le contraire est arrivé, le livre est devenu si intéressant que j'ai oublié tout à fait pour qui je lisais et que je me suis aperçue tout d'un coup que je lisais beaucoup trop vite. Je me suis décidée alors à regarder tante Yseult, croiriez-vous qu'elle dormait ?

Ghislaine paraissait si surprise et si indignée, qu'Odette ne put s'empêcher de rire.

— Que voulez-vous, c'est une chose qui arrive souvent aux personnes âgées. Ce matin encore,

tante Hélène s'est endormie en lisant son *Figaro*.

— Oh ! ce n'est pas la même chose, dormir en lisant le journal, c'est tout naturel, mais comprenez-vous qu'on s'endorme en lisant *Michel Strogoff* ? cela prouve que tante Yseult s'endormirait en écoutant n'importe quoi, et que ce n'est pas la peine de lui faire la lecture.

— Il est certain qu'à l'âge de M<sup>me</sup> Grandvallier on ne s'intéresse plus autant aux histoires, mais il n'y a pas là de quoi se désoler ; est-ce que votre tante vous en a voulu de l'avoir endormie ?

— Non, mais bien plutôt de l'avoir éveillée, vous allez voir. J'avais pris mon parti de son sommeil et je restais là, continuant à lire pour mon propre compte, lorsque je sens tout à coup une odeur de brûlé et au même moment tante Yseult s'éveille en sursaut avec un petit cri. C'était la chaufferette qui était trop ardente et qui lui grillait les pieds. Les semelles de ses jolies pantoufles étaient toutes brûlées, et même le bas de son jupon commençait à roussir. Vous pouvez juger si j'étais à mon aise, j'aurais voulu me cacher sous la table comme autrefois.

— Cette fois c'était plus grave, mais cela vous apprendra qu'il faut mettre moins de feu dans les chaufferettes. On ne réussit pas sans avoir essayé ; croyez-vous que je n'aie jamais fait de sottises, moi aussi ? Si vous pouviez voir que de gâteaux j'ai mangés, que d'ouvrages j'ai bousillés, que d'infusions

j'ai renversées, sans compter un jour où tante Hélène m'avait confié le soin de donner une potion calmante à Olivier qui était malade. Je lui en ai donné une cuillerée de trop et je l'ai si bien endormi qu'il a failli ne plus s'éveiller. C'était pis que d'endormir avec *Michel Strogoff*. Il ne faut pas se décourager, voyez-vous, seulement tâcher de faire mieux ; il est rare qu'on fasse deux fois la même faute.

— Alors, à ma place, vous feriez encore des chaufferettes à tante Yseult ?

— Certainement ; je tâcherais de les faire moins chaudes, voilà tout.

— Je veux bien essayer, seulement je crois qu'elle ne voudra plus s'en rapporter à moi. Mais ce n'est pas tout encore ; voici peut-être le plus terrible. Je m'étais couchée, très mécontente de mon peu de succès, me promettant bien de ne plus me mêler du service de tante Yseult, mais le matin, le courage m'était revenu et je suis descendue au salon plus tôt que d'habitude, me creusant de nouveau la tête pour trouver une bonne œuvre à faire et réparer ma sottise de la veille. Tante Yseult n'était pas encore au salon, mais elle y avait laissé sa corbeille à ouvrage. Je prends son bas gris, que je n'avais jamais osé toucher, et en l'examinant de près, pour voir s'il a réellement l'air ensorcelé, je m'aperçois que tante Yseult en est restée à l'endroit le plus difficile du talon, et qu'elle y a fait plusieurs fautes, sans doute à cause de ses mauvais yeux. Il me sembla

alors que c'était bien ma tâche toute indiquée de réparer le mal, car le tricot, c'est mon affaire; je n'avais pas sept ans quand Catherine m'a fait faire ma première paire de bas. J'ai donc hardiment défait l'ouvrage manqué, je l'ai refait et j'ai terminé le talon en me dépêchant de toutes mes forces. Dites-moi, Odette, vous auriez bien fait cela?

— Je ne sais pas trop si j'aurais osé; c'était une très gentille attention, assurément; mais, vous savez, il y a bien des personnes qui n'aiment pas que l'on touche à leur ouvrage.

— Eh bien, vous avez raison comme toujours, et moi j'aurais beaucoup mieux fait de n'y pas toucher, mais comme une étourdie, je n'y ai pas pensé. Écoutez la fin. Une fois ce bel ouvrage fini, j'ai remis le tricot dans la corbeille, et comme j'avais bien quelques doutes sur la manière dont tante Yseult prendrait mon attention, je n'ai osé paraître devant elle qu'au moment du déjeuner. Comme elle avait son air habituel et ne faisait aucune allusion à son tricot, je commençais à me flatter d'avoir réussi cette fois, lorsque, Catherine étant entrée, elle lui demanda si c'était elle qui avait travaillé dans son bas. Catherine répondit que non, naturellement, et moi j'étais tellement rouge que je ne vis pas d'autre moyen de m'en tirer que de faire semblant de m'être étranglée en buvant. Par bonheur, il ne vint pas à l'idée de ma tante de me soupçonner, elle a une trop mauvaise opinion de mes talents de



tricoteuse, car c'était bien fait, après tout, mais trop serré.

— J'aurai fait cela hier soir à moitié endormie, a-t-elle dit, mais il faudra que je défasse tout le talon qui serait beaucoup trop étroit.

— Vous voyez, Odette, ajouta Ghislaine, que je ferais aussi bien de renoncer à être utile, je fais des bêtises sans même le savoir.

— Vous apprendrez à mieux faire.

— Non, je crois que cela ne s'apprend pas. Ainsi vous, à ma place, vous auriez compris qu'il fallait mettre moins de feu dans la chaufferette, qu'il valait mieux ne pas toucher à l'ouvrage de ma tante, tandis que moi j'ai agi sans penser à rien, et je crois que j'aurais beau réfléchir, je ne réussirais pas mieux.

— Je vois que vous êtes tout à fait découragée, mais il n'y a néanmoins pas de quoi. Puisque vous n'êtes pas assez sûre de vous pour suivre vos inspirations, contentez-vous de faire ce que l'on vous demande.

— On ne me demande jamais rien.

— Parce qu'on n'en a pas l'habitude, mais si M<sup>me</sup> Grandvallier ou Cathérine voient que vous désirez les aider, elles finiront par trouver très agréable de s'adresser à vous pour bien des choses.

Ghislaine promet d'essayer, mais elle ne paraissait pas convaincue et son visage était toujours fort sombre, lorsque, une semaine plus tard, Odette lui demanda le résultat de ses derniers efforts.

— Non, décidément, il n'y a rien à faire pour moi, gémit la petite fille. Tante Yseult aime beaucoup mieux les services de Catherine que les miens et ne veut pas prendre l'habitude de s'adresser à moi. Voyant que je ne pouvais pas lui être utile, j'ai voulu lui être agréable, mais là encore j'ai complètement échoué; ainsi hier j'ai cueilli un joli bouquet de roses que j'ai mis sur sa petite table, mais elle l'a fait enlever tout de suite parce que le parfum lui faisait mal; j'ai tâché de ne pas me décourager, et ce matin j'ai fait un autre bouquet de bruyères, complètement sans odeur; eh bien, elle n'a pas même paru le voir.

— C'était décourageant, en effet.

— N'est-ce pas? mais cette fois j'étais décidée à continuer coûte que coûte et j'ai essayé d'autre chose. Je vous dirai que j'ai déjà fini les deux volumes des *Chants du Soldat* que vous m'avez prêtés samedi dernier, et que j'ai appris par cœur toute la pièce du *Sergent*. Quand j'ai vu que je pouvais la réciter sans faute, et même sans pleurer, j'ai eu l'idée de la réciter à ma tante, et il me semblait que même une personne froide comme elle ne pourrait pas faire autrement que d'en être un peu émue.

— Et elle s'est encore endormie!

— Vraiment, je crois que cela m'aurait moins désappointée, car j'aurais compris alors pourquoi elle n'appréciait pas ces beaux vers. Mais pas du tout, elle n'a pas dormi, elle a écouté tout le temps

avec attention, et, à la fin, quand je m'attendais au moins à une petite larme ou à quelques mots d'admiration, elle a dit tout simplement : « Quelle mémoire ! petite ; et M<sup>me</sup> Sainfoin qui prétend que tu ne retiens rien ; il faut vraiment qu'elle ne sache pas s'y prendre. » Vous pensez que je n'ai pas été satisfaite de ce compliment, j'étais indignée et j'ai juré cette fois de ne plus me mêler de distraire tante Yseult. Elle ne sent rien, voyez-vous, pas plus que si elle était de pierre. Je suis sûre que l'histoire de *Maroussia* elle-même ne la toucherait pas plus qu'une recette de cuisine.

Odette avoua cette fois qu'il fallait, en effet, que M<sup>me</sup> Grandvallier fût une personne très endurcie, et se déclara à bout de conseils sur ce sujet.

Ghislaine tenta alors de reporter son zèle sur Catherine, mais de ce côté encore ses efforts ne rencontrèrent pas le but qu'elle se proposait. La bonne femme se montrait fort touchée de la bonne volonté de la fillette ; elle aimait la voir entrer à tout moment dans la cuisine, grave et empressée, et tenait toujours à sa disposition quelque besogne facile et amusante, mais elle la traitait en enfant, et cette ardeur au travail ne lui semblait qu'une nouvelle fantaisie qu'elle satisfaisait complaisamment, mais sans la prendre au sérieux, ce qui mortifiait la pauvre Ghislaine plus encore peut-être que l'indifférence de sa tante.

— C'est désolant, cela ; j'ai quatorze ans et on me

traite comme si j'en avais sept ! personne n'a l'air de croire que je puisse être bonne à quelque chose. Ma tante m'envoie promener ; Catherine me laisse faire, mais je vois bien que c'est uniquement pour me faire plaisir et que je ne l'aide pas du tout ; absolument comme autrefois quand je voulais travailler et qu'elle me donnait une grosse aiguille avec un fil sans nœud que je passais et repassais indéfiniment dans un vieux bas. C'est trop fort ! j'ai cependant grandi depuis ce temps-là !

A force de creuser et d'approfondir ce sujet de perplexité qui la tourmentait si fort, faisant de son mieux pour envisager la question de sang-froid, sans partialité, comme s'il se fût agi d'une étrangère, Ghislaine finit par se dire qu'il devait y avoir de sa faute dans cette fâcheuse opinion que l'on semblait avoir de ses talents. Elle comprit enfin que, pour se mettre en état de faire du bien aux autres, elle devait songer d'abord à s'améliorer elle-même, travailler à son instruction si négligée jusqu'alors, puis acquérir toutes les connaissances, tous les petits talents indispensables à une femme. N'était-ce pas folie de sa part de vouloir aider les autres quand elle avait besoin de tout le monde ? Elle allait désormais demander des leçons à tous ceux qui voudraient bien lui en donner. Elle travaillerait de son mieux avec M<sup>me</sup> Sainfoin, demanderait des livres et des explications à Olivier ; apprendrait, avec Catherine, à faire la cuisine, à raccommoder et même à laver

et à repasser, et Odette lui donnerait volontiers des leçons de couture, de broderie, de tenue du ménage, de dessin, de tout ce qu'elle savait enfin. Avec toutes ces maîtresses et de la persistance, Ghislaine ne pourrait manquer de devenir un jour une personne accomplie et ne demanderait plus au ciel que de lui envoyer quelqu'un qui eût réellement besoin d'elle.

Odette approuva vivement ce nouveau plan et se mit entièrement à la disposition de Ghislaine, qui mena désormais la vie la plus occupée. Elle avait renoncé à ses longues flâneries dans les champs, et travaillait assidûment la moitié au moins de la journée, ne quittant ses livres et ses devoirs que pour aller demander à Catherine une leçon de reprises. Le soir seulement elle se permettait les lectures amusantes auxquelles elle consacrait autrefois tout son temps, et pour en avoir été privée la journée, les savourait avec plus de délices encore. Une fois par semaine, au moins, elle allait passer toute la journée aux Airelles et c'étaient là des journées bien remplies. Le temps ne se passait plus uniquement à jouer et à causer, mais on ne s'en amusait pas moins. Ghislaine rendait les livres qu'elle avait lus pendant la semaine et en recevait d'autres; puis les deux amies travaillaient ensemble à la petite layette maintenant presque terminée, et, tout en causant, écoutaient Olivier ou tante Hélène qui leur lisaient de beaux vers ou bien des comédies nouvelles choisies à leur intention.

Ghislaine menait depuis un mois environ cette vie laborieuse, lorsque, s'éveillant un beau matin, la voix perçante et bien connue de Flora vint la surprendre. Les Anglais étaient arrivés la veille au soir, fort tard, sans que personne s'en doutât dans le village, et se retrouvaient installés à la maisonnette comme s'ils ne l'avaient jamais quittée. Tandis que Ghislaine se dépêchait de s'habiller, un ballon bien lancé vint frapper les carreaux ; elle ouvrit bien vite la fenêtre et vit la grosse Flora assise sur le mur et attendant depuis longtemps l'apparition de son amie. Les bains de mer lui étaient sans doute favorables, car elle avait beaucoup grandi et grossi, mais non pas embelli, au contraire ; le soleil l'avait si vivement caressée, que sa figure, ses bras et ses jambes même étaient couverts de taches de rousseur, et que ses joues rebondies, en particulier, ressemblaient à deux abricots mûrs tout brunis et tachetés.

— Bonjour, Laine ! cria-t-elle gaiement, venez vite, j'ai tant de choses à vous dire et à vous montrer.

— Tout de suite, Flo, je n'ai plus qu'à me peigner.

— Ne vous peignez pas, descendez comme vous êtes, tout de suite, tout de suite.

Ghislaine donna un coup de brosse sommaire à ses cheveux, et descendit en riant, se disant que c'était bon pour le premier jour, mais qu'elle n'au-

rait plus le temps désormais d'être ainsi aux ordres de sa tyrannique amie.

M<sup>me</sup> Arnoux n'était pas encore levée, mais Edward était au jardin avec sa sœur et tous deux firent à Ghislaine l'accueil le plus chaleureux.

— Comme vous avez grandi, miss Laine; il me semble qu'il y a un an qu'on ne vous a vue, dit le jeune garçon.

— C'est Flo qui a grandi! et sans maigrir, encore.

— Ni pâlir, n'est-ce pas, regardez-moi ce teint : ses joues sont mûres à point; si elle les voyait, elle serait tentée de les manger elle-même.

— Et toi, donc, riposta la petite fille, tu as l'air d'un gâteau qui sort du four.

En effet, le visage du jeune homme avait tellement bruni que l'on ne devinait sa couleur primitive que lorsque le vent écartait les cheveux blonds de son front resté blanc comme du marbre. Mais c'était une teinte unie et dorée qui lui allait fort bien et augmentait l'éclat de ses yeux et de ses dents.

— Vous êtes-vous bien amusés? racontez-moi ce que vous avez fait, demanda Ghislaine qui brûlait de raconter à son tour, pensant que ses amis n'avaient certes pas employé leur temps aussi bien qu'elle, ni rencontré de pareilles aventures.

Ce plaisir lui fut bientôt permis, car les jeunes Anglais ne brillaient ni l'un ni l'autre par la conversation, et les objets que Flora avait rapportés n'étaient pas encore déballés. Tous deux, par bon-

heur, savaient mieux écouter que raconter et demeurèrent très attentifs pendant que Ghislaine faisait le merveilleux récit de son introduction au château à la suite du facteur, et de l'aimable réception de la petite châtelaine, dont elle était maintenant l'amie intime, sans oublier les visites que celle-ci lui faisait également. La bonne fortune de Ghislaine excita grandement l'envie de Flora, mais ce qu'elle ambitionnait surtout, c'étaient les bons goûters préparés par la cuisinière parisienne, et la jouissance du parc où l'on pouvait jouer à tous les jeux du monde.

— Oh ! Laine, vous m'emmènerez quand vous irez, n'est-ce pas ?

— Je veux bien, si M<sup>me</sup> Arnoux vous le permet, répondit Ghislaine un peu froidement, car l'idée de voir la grosse fille s'introduire dans son intimité avec Odette lui souriait médiocrement ; c'en serait fait alors de leurs travaux et de leurs bonnes causeries. Avec Flo, il faudrait jouer, toujours jouer, et Ghislaine n'aimait plus à jouer.

La première visite aux Airlles se fit dès le lendemain et se passa très agréablement. Flora surtout s'amusa tellement et revint si enchantée de tout ce qu'elle avait vu et mangé, que force fut à Ghislaine de l'emmener toutes les fois qu'elle y retourna durant son séjour. Mais la présence de la petite fille ne fut pas un aussi grand obstacle à l'intimité des deux amies que Ghislaine l'avait craint au commencement. Ce qui plaisait le plus à Flora dans ce lieu



de délices, ce n'était pas la société des habitants, qu'elle ne songeait nullement à disputer à Ghislaine, mais la jouissance du parc, du jeu de croquet et de la balançoire, et quand il pleuvait, la permission de jouer avec les belles poupées qu'Odette avait sorties en son honneur. Ainsi occupée, elle ne demandait rien à personne. Mais les jours où M<sup>me</sup> Arnoux et son fils se joignaient aux deux petites filles pour aller passer l'après-midi au château, les occupations sérieuses étaient forcément mises de côté. Edward aimait le jeu presque autant que sa sœur, et comme il ne se fût pas contenté de jouer tout seul, on faisait d'interminables parties de croquet, sous la direction d'Olivier, pendant que M<sup>me</sup> Arnoux causait avec tante Hélène. Odette jouissait singulièrement de cette nouvelle société; elle luttait d'adresse avec Edward, et son frère riait de la voir courir avec tant d'entrain après sa boule, mettant à son jeu la même attention et la même ardeur qu'elle apportait à la confection d'un gâteau compliqué. Ghislaine était la moins gaie à ces réunions, le croquet lui semblait peu intéressant, et elle éprouvait, en voyant son amie tant s'amuser, une tristesse vague mêlée d'un peu de jalousie. Elle ressentit donc un vrai plaisir le jour où la famille Arnoux quitta définitivement la maisonnette, et ne put, malgré ses efforts, mêler la moindre larme aux torrents que la grosse Flora versa sur son épaule au moment du départ. Le baiser sincèrement affectueux de sa mère, et la poignée de

main émue du jeune homme la laissèrent insensibles; elle se sentait honteuse de sa dureté de cœur, et ce fut avec de vrais scrupules de conscience qu'elle accepta le don des plus jolis livres anglais de Flora, que celle-ci voulut absolument lui laisser comme dernier souvenir de leur amitié.

Mais la première fois qu'elle put retourner seule aux Airelles, sa joie ne laissait point de place aux remords; elle eut cependant encore un petit désappointement en voyant qu'Odette regrettait les Anglais.

— Ils étaient très agréables à voir, dit-elle; le jeune homme était si gai et la grosse Flora si drôle; nous nous sommes vraiment beaucoup amusés.

— Vraiment, chérie, vous n'êtes pas contente de retrouver notre tête-à-tête et nos bonnes conversations? Vous n'aimez pas mieux cela que jouer?

— Si, j'aime bien cela, mais ce n'est pas la même chose; vous savez, j'ai toujours été seule, cela me faisait plaisir de voir des figures nouvelles; n'êtes-vous pas comme moi?

— J'étais comme cela avant de vous connaître, mais maintenant je n'ai plus besoin de personne, dit la fillette d'une voix émue.

Odette l'embrassa tendrement et l'assura qu'elle l'aimait aussi par-dessus tout, et que si elle s'était amusée avec les Anglais, elle n'avait jamais songé à les comparer à sa petite amie. Ghislaine essuya ses grands yeux mouillés et se remit à sourire, mais

il lui sembla néanmoins qu'Odette était distraite en lui donnant sa leçon d'anglais, et ne causait pas avec son entrain habituel. Elle s'en alla toute triste ce soir-là, en disant que décidément les Anglais lui avaient pris son amie, mais ce ne fut là qu'un petit nuage passager; Odette ne pensa pas longtemps à ses amis d'un jour et reprit bien vite goût à sa vie laborieuse et paisible. Rien ne troubla donc plus l'amitié des deux fillettes et l'automne se passa très agréablement pour toutes deux, attristé seulement par la perspective de la séparation, car le frère et la sœur devaient partir, à la fin de novembre, pour aller passer l'hiver à Paris auprès de leur grand'mère.

## CHAPITRE XV

Cette fois le chagrin fut égal de part et d'autre et si Odette ne pleura pas autant que Ghislaine, elle n'en était pas moins triste de quitter sa petite amie, à qui elle laissait, pour s'occuper pendant l'hiver, une foule de livres et d'ouvrages à faire, sans compter le soin de visiter quelquefois ses pauvres.

— Vous m'écrirez souvent, et vous me direz bien tout ce que vous faites, n'est-ce pas?

— Oui, je vous parlerai de nos pauvres et de moi, mais pas de mon travail, car je veux vous en faire la surprise. Oh! comme je vais m'appliquer pour que vous trouviez que j'ai bien employé mon temps!

Cette idée soutint le courage de la petite fille pendant son long hiver solitaire, et empêcha son ardeur au travail de se ralentir un seul jour.

Lorsque revint le printemps, M<sup>me</sup> Sainfoin n'avait plus grand'chose à lui apprendre en calcul, écriture et géographie; et pour certains points de l'his-

toire et de la littérature, grâce aux leçons d'Olivier, elle dépassait sa maîtresse qui n'eût voulu pour rien au monde en convenir et ne craignait rien tant que de perdre une élève qui lui faisait maintenant tant d'honneur.

Il ne faut pas croire pourtant que Ghislaine travaillât sans relâche du matin au soir : la pauvre petite, si peu habituée à l'application, en fût morte à la peine ; cinq ou six heures par jour, consciencieusement employées, suffisaient, les jours succédant aux jours, à opérer des merveilles dans cette petite tête toute neuve, et il lui restait encore bien du temps pour lire les livres amusants dont Odette l'avait pourvue, pour aider Catherine, et, quand il faisait beau, pour aller flâner dans le village ou faire visite à ses petits amis de la Chénaye.

Cette année-là, elle ne se contenta pas de fêter Noël en rêve ; elle veilla sans s'endormir ; elle avait trop à penser et à prier. Il lui semblait avoir grandi miraculeusement depuis un an, tant son esprit et son cœur s'étaient développés rapidement et elle ne pouvait se lasser de remercier Dieu qui lui avait permis de sortir de cet état d'ignorance et d'enfantillage dont elle n'avait pas conscience, et de devenir la petite femme utile aux autres et à elle-même qu'elle désirait tant être. Son cœur se gonflait de reconnaissance et d'un bonheur plus qu'humain, et il lui semblait avoir des ailes tant elle se sentait légère en retournant à la maison. Le lendemain

elle s'éveilla presque à son heure ordinaire, s'habilla vite pour la messe, et entra dans la cuisine juste à temps pour jouir de la surprise de Catherine, découvrant dans son sabot une belle coiffe couverte de broderies.

— Eh bien, c'est la première fois que le Noël m'apporte quelque chose, s'écria-t-elle ; comme vous gâtez votre vieille bonne, chère mignonne, quelles jolies broderies, et qu'il y en a ! on n'en voit quasi plus là mousseline. Où avez-vous pu trouver une coiffe pareille ? Elle a dû vous coûter joliment cher !

— Pas cher d'argent, toujours, je n'en avais point, ma pauvre Catherine, mais assez cher de temps ; j'ai passé bien des après-midi aux Airlles, à broder les fleurs les plus difficiles, et j'ai fait les choses faciles en cachette dans ma chambre ; puis je l'ai fait monter à la ville. Essayez-la vite que je voie comment elle va.

— Comment ! c'est-il possible que vous ayez brodé cela vous-même, ma petite Laine ! mais les anges n'auraient pas mieux fait, et vrai je crois que je l'aime encore plus que si elle venait du paradis. Et c'est qu'elle me va ! Non, je n'ai jamais eu une coiffe pareille ! C'est trop beau pour une vieille comme moi.

— Pas du tout, cela vous rajeunit beaucoup, et avec votre robe neuve vous êtes tout à fait belle, dit Ghislaine.

— Vous allez garder ma coiffe pour aller à la messe; toutes les femmes en seront jalouses, dit-elle gaiement, et toutes deux se mirent en route, aussi heureuses l'une que l'autre, Catherine rayonnante de fierté d'avoir pour maîtresse une telle petite fée, et Ghislaine si contente d'avoir pu faire plaisir par son travail qu'elle ne songea pas une fois, cette année-là, combien elle était une infortunée petite fille de n'avoir pas le moindre cadeau de Noël.

Les mois qui suivirent passèrent lentement. Il existe entre l'hiver et le printemps une période dont on s'aperçoit peu à la ville, mais qui semble longue et monotone à la campagne, lorsque la neige est fondue sans que rien ne pousse encore, et que les premiers soleils luisent sur la terre froide et noire et sur les arbres dépouillés qui paraissent plus tristes et plus nus que sous leur enveloppe blanche. En revanche, rien n'est plus charmant que la première apparition du printemps, et, dès la fin de mars, Ghislaine se mit à surveiller l'éclosion des petits bourgeons verts en pensant que si ce beau temps continuait, ses amis arriveraient bientôt. Elle alla visiter les Airelles, passa l'après-midi dans la société du jardinier et de la femme de charge, et à son retour, écrivit à Odette une description des plus tentantes du parc ensoleillé, à peine couvert de sa verdure nouvelle d'un vert transparent, du tapis de pervenches qui couvrait le sol sous les arbres, et de la pelouse remplie de touffes de vio-

lettres et de coucous que les vaches broutaient pour se faire un lait parfumé.

Mais Odette n'avait pas besoin des lettres de son amie pour penser aux Airelles ; le printemps pénètre à Paris comme ailleurs, et la jeune fille, en voyant verdir les allées du bois de Boulogne et les vieux marronniers du jardin de l'hôtel, se mit à soupirer après la campagne et tourmenta son frère jusqu'à ce qu'il eût fixé le jour du départ. On était alors au commencement de mai ; Olivier demanda encore quelques jours pour visiter le salon de peinture qui venait de s'ouvrir et promit d'être prêt à partir le 15 du mois. Ghislaine reçut aussitôt la bonne nouvelle et une impatience fiévreuse s'empara d'elle ; tout travail fut mis de côté ainsi que toute pensée étrangère à ses amis.

Aussi quel ne fut pas son désappointement en voyant la date fixée passer sans ramener le frère et la sœur aux Airelles. Quelques jours s'écoulèrent encore sans nouvelles, pleins de tristesse et d'inquiétude, puis une dépêche arriva au château, annonçant en même temps la mort de la grand'mère des jeunes châtelains et leur arrivée pour le soir même.

La fillette ne pouvait avoir un grand chagrin pour son propre compte, et elle était si heureuse de posséder enfin son amie, qu'elle craignait de ne pas pouvoir l'accueillir avec un air convenablement approprié aux circonstances. Le lendemain de son arrivée, Odette l'envoya chercher, et elle partit



beaucoup plus disposée à rire qu'à pleurer, si bien qu'elle jugea nécessaire de s'arrêter un instant à la porte du salon pour se composer un maintien; mais quand elle aperçut son Odette toute pâle et sérieuse dans sa longue robe de deuil qui la faisait paraître plus grande et plus mince, et plus jolie encore, son cœur se serra, et elle se jeta dans ses bras en pleurant pour tout de bon, si bien que la pauvre tante Hélène se mit à sangloter aussi. Odette ne pleura pas, mais c'était déjà un si grand changement de ne pas la voir rire, que Ghislaine en fut très frappée. Néanmoins elle s'égaya beaucoup en se retrouvant seule avec son amie et toutes deux eurent une bonne journée d'intimité. Elles causèrent à en être enrouées, puis, sur la demande de Ghislaine, Odette lui fit passer un examen qui fut un triomphe. La jeune maîtresse ne s'attendait pas à de tels progrès et les déclara extraordinaires, en anglais surtout: Laine traduisait maintenant couramment n'importe quel livre.

— Vraiment, ma chérie, vous en savez maintenant tout autant que moi et je ne peux plus vous donner de leçons, pas même en raccommodage, si cette magnifique reprise que je vois à votre coude est bien votre ouvrage.

— Elle n'est pas encore aussi bien réussie qu'il faudrait, dit la fillette en rougissant un peu, puisque vous l'avez trouvée tout de suite; je croyais qu'elle ne se voyait pas.

— N'en soyez pas honteuse, elle est admirable, et si je l'ai vue, c'est qu'elle est un peu plus foncée que l'étoffe de la robe. Mais pour en revenir à nos leçons, c'est Olivier qui va être obligé maintenant d'être votre professeur.

— Oh non ! Odette, je vous en prie, ne lui en parlez pas, ce serait assommant pour lui.

— Pas du tout, cela le distraira, au contraire ; une élève telle que vous ne peut donner que du plaisir, et il me semble que vous êtes assez forte pour prendre les mêmes leçons que moi. Nous lirons les mêmes livres et Olivier nous interrogera l'une après l'autre, ce sera charmant.

— Oh oui ! il faudra beaucoup travailler cette année, je veux devenir tout à fait savante.

Ghislaine, encouragée par son succès et par les éloges sincères de tante Hélène et d'Olivier, joints à ceux d'Odette, se sentait possédée d'un zèle extraordinaire et prête à tous les efforts. Cette année-là grâce au deuil de la famille de Salmaise et à la santé d'Olivier encore affaiblie depuis la mort de son aïeule, le château fut aussi paisible qu'un couvent, de sorte que les leçons ne subirent point d'interruption. On ne vit pas non plus apparaître les Anglais ; la maisonnette ne fut louée qu'au mois d'août par un jeune ménage de professeurs qui vint y passer les vacances. Ghislaine se réjouit tout bas de cette tranquillité et de cette solitude à deux avec sa chère Odette, qui ne lui avait jamais paru

aussi bonne et aussi charmante dans sa tendresse toujours croissante pour son frère et sa tante, et toujours plus attentive auprès d'eux. C'était chose touchante de voir la jeune fille si vive et si gaie au dehors et avec son amie, changer subitement d'allures, en entrant dans le petit salon, et se mouvoir avec un pas que l'on entendait à peine, et des mouvements doux et adroits qui allaient tranquillement à leur but sans jamais rien heurter. Tout dans sa personne et dans ses gestes donnait une impression d'ordre et d'harmonie qui reposait; elle était essentiellement femme, dans la meilleure acception du mot, l'âme et le parfum de la maison, et Ghislaine n'aurait pu mieux choisir son modèle.

## CHAPITRE XVI

En dépit de leur existence occupée et retirée, les fillettes ne manquèrent pas de distraction et de plaisirs. A la ville, les jours se ressemblent plus ou moins et le mouvement des rues finit par avoir sa monotonie, mais à la campagne on n'a qu'à se mettre à sa fenêtre, et jour après jour, regarder rouler l'année avec son infinie variété. Olivier, qui ne sortait guère du parc, vit avec intérêt le feuillage des châtaigniers changer de nuance, perdre peu à peu sa transparence, devenir d'un vert foncé, puis, à l'automne, se teinter de nuances cuivrées. En même temps, Odette et Ghislaine lui apportaient la saine odeur du dehors et le reflet de la vie extérieure, quand elles entraient fraîches et animées, des brins de foin embaumé mêlés à leurs cheveux, les mains chargées de bouquets de fraises ou de bluets cueillis dans les blés; ou bien encore les joues tachées de jus de groseilles ou d'airelles qu'elles apportaient

en riant aux baisers de tante Hélène. Elles firent, en s'amusant, beaucoup de besogne, confectionnèrent toutes les guirlandes de la Fête-Dieu, fabriquèrent des confitures de quoi remplir une armée de pots qui furent couverts, ficelés et cravatés de rose aussi coquettement que ceux de la tante Yseult, surveillèrent la récolte des fruits d'automne, et commencèrent à ramasser les châtaignes. Odette était ravie de découvrir elle-même ces fruits qui sont de vieilles connaissances pour les Parisiens, de les dénicher, tout luisants comme de l'acajou dans leurs coques entr'ouvertes, et d'en remplir son petit panier. Et quel plaisir de les faire griller le soir dans le feu du salon, tout en causant.

Ainsi passèrent l'un après l'autre les fruits et les fleurs, puis vinrent les jours clairs et froids, le ciel bleu où flottaient mollement les fils de la Vierge, et les jours brumeux où des brouillards blancs semblaient marcher dans la vallée comme des fantômes. L'hiver approchait, mais sans attrister les deux amies qu'il ne devait pas séparer cette fois, car personne ne rappelant plus à Paris M<sup>lle</sup> de Salmaise et ses neveux, ils préférèrent rester aux Airelles où ils se plaisaient de plus en plus. La santé d'Olivier se trouvait bien de ce long séjour dans l'atmosphère des bois, et Odette s'épanouissait à plaisir dans cette liberté délicieuse. Il n'y avait plus rien à faire dans les champs et dans le parc ; c'était maintenant le temps des longues promenades à pied, et, pour peu

que le temps fût passable, on pouvait voir de loin deux figures agiles arpenter les champs et les routes, coiffées de leur capuchon, et marchant d'un pas solide sur la terre gelée et craquante. On ne pouvait, par exemple, entendre leurs langues qui marchaient aussi vite que leurs pieds; que d'histoires elles se racontaient ! Ghislaine surtout, qui, en devenant plus pratique, n'avait rien perdu de sa brillante imagination, et trouvait partout des sujets de romans ou d'aventures dont elle régala abondamment Odette toujours prête à écouter et à admirer.

Avec novembre arriva une longue série de pluies qui firent bientôt place à la neige plus gaie à voir, mais non moins gênante. A plusieurs reprises, elle tomba si abondamment que la circulation devint impossible, et que Ghislaine fut bloquée huit jours à la maison sans pouvoir aller une fois aux Airelles, chose qui ne lui était pas encore arrivée depuis que ses amis y étaient.

Enfin, un matin de belle gelée, un joyeux tintement de grelots frappa l'oreille de la fillette qui lisait assez tristement devant le feu de la cuisine. Elle courut à la fenêtre et resta muette de joie et de surprise, en voyant s'arrêter devant la porte un joli petit traîneau d'où descendit Odette en personne, fraîche comme une rose sous sa toque de grèbe, et cachant son nez sous son manchon.

— Me voici, chérie, je viens vous chercher, mais

comme je ne veux plus m'exposer à rester aussi longtemps sans vous voir, je vous emmène pour tout à fait, cette fois.

— Je ne sais pas si tante Yseult permettra, balbutia Ghislaine, rouge de saisissement.

— Pourquoi donc? Elle peut bien se passer de vous pendant un mois, vous dites vous-même qu'elle n'a jamais besoin de vous, et moi je ne peux pas m'en passer. La maison n'est pas amusante en ce moment; tante Hélène a la grippe et vient de rester toute cette semaine au lit; Olivier tousse et ne sort pas de sa chambre, je mange toute seule dans cette immense salle à manger, ce qui me coupe entièrement l'appétit. Nous avons absolument besoin de votre société pour nous remonter le moral. Allons, courez vite dire à M<sup>me</sup> Grandvallier que je vous emmène et que je vous garde jusqu'à Noël, et que si elle s'y oppose, je vous emmène tout de même; non, plutôt j'y vais, je n'ai confiance qu'en ma propre éloquence pour ces choses-là; pendant ce temps, allez vite faire votre paquet.

Mais Ghislaine jugea prudent d'attendre la réponse et suivit sa téméraire amie dans le salon où tricotait comme toujours la tante Yseult. Odette n'avait pas tort de se croire irrésistible; la vieille dame s'éclaira rien qu'à la voir, et se laissa très vite convaincre. Elle accorda gracieusement à la gentille enfant la permission d'enlever son amie pour quelque temps, et Ghislaine, qui n'attendait que cela, monta dans

sa chambre en deux bonds et revint en moins de cinq minutes, encapuchonnée jusqu'aux yeux.

Elle saisit sa tante à pleins bras et l'embrassa comme elle ne l'avait jamais embrassée de sa vie; puis, tremblant de la voir se raviser, entraîna Odette vers le petit traîneau où elles s'enfoncèrent toutes deux en riant sous les moelleuses peaux d'ours. Quelle ivresse de glisser ainsi sur la neige brillante au son de ce gentil carillon; il semblait à Ghislaine que son cœur était rempli de grelots qui tintaient à la rendre folle.

— Oh! je suis si heureuse, si heureuse que je ne peux pas le croire, s'écria-t-elle; oh! ma chère bonne Odette, coucher aux Airelles, y demeurer avec vous, c'était mon rêve.

— Vraiment, ma pauvre chérie, pourquoi ne me l'avoir pas dit? c'était si facile!

— C'était trop beau, trop invraisemblable, je n'ai jamais pensé que cela pût réellement arriver. Songez donc, au commencement je n'aspirais qu'à vous voir de près, puis j'ai désiré vous connaître, et voici que maintenant vous êtes ma meilleure amie et que je vais vivre avec vous tout un mois dans ce splendide château où je ne croyais pas pouvoir jamais pénétrer. Oh! depuis un an tous mes désirs se sont réalisés, je suis la plus heureuse petite fille de la terre. J'en suis effrayée, j'ai peur que cela ne dure pas. Êtes-vous bien sûre que tante Yseult ne va pas se repentir, ou bien avoir besoin de moi pour la pre-



mière fois de sa vie et m'envoyer chercher dès ce soir? Je voudrais qu'aussitôt que nous serons arrivées aux Airelles il se mit à tomber tant de neige, tant de pluie, enfin à faire un temps si épouvantable qu'il n'y eût pas moyen d'en sortir, même en traîneau, pendant un mois!

Odette se mit à rire de l'animation de Ghislaine.

— Soyez donc tranquille; maintenant que je vous tiens je ne veux pas vous laisser reprendre. Savez-vous qu'en ce moment, vous ressemblez exactement à votre héroïne Mignon, au moment où elle quitte les bohémiens et vient rejoindre Wilhem Meister avec son petit paquet.

Ghislaine éclata de rire; elle était si heureuse qu'elle riait à tout propos.

— Je vous trouverais aussi une ressemblance : vous représentez exactement la reine des Neiges, telle que je me la figure, dans son traîneau garni de peaux d'ours; il vous manque seulement quelques flocons de neige dans les cheveux.

— Et j'ai le nez si froid que mes baisers doivent ressembler aux siens. Vous font-ils aussi perdre la mémoire?

— Vraiment oui, j'ai complètement oublié tante Yseult et tout au monde, excepté vous et les Airelles.

— Elle s'est bien promenée chez nous, la reine des Neiges; elle a tant soufflé sur les vitres qu'elles sont toutes couvertes de dentelle; et le parc, donc, c'est une merveille; toute la grande pelouse cou-

verte d'une neige si pure, si blanche, où personne ne marche, ressemble à un tapis d'hermine; les arbres ont l'air d'être en cristal, et la pièce d'eau est toute bordée de fleurs de glace. Ce matin, par ce beau soleil, c'était féerique. Je regrette seulement les pauvres roses, il en restait encore sur la terrasse et la reine des Neiges les a toutes fait mourir. Hier encore on apercevait un peu de rose fané sous leurs capuchons de neige; on aurait dit de petites figures toutes violettes de froid, mais ce matin il n'y a plus rien.

Les roses passent et se fanent, mais bientôt  
Nous reverrons la Noël et l'enfant Jésus.

— Je trouve, moi, que Noël est la plus belle fête de l'année et la plus poétique et je m'en réjouis toujours, quoique je n'aie jamais eu ni arbre de Noël, ni cadeaux du petit Jésus.

— Eh bien, cette année vous aurez tout cela, je veux célébrer notre premier Noël aux Airelles d'une façon remarquable. Je compte beaucoup sur vous pour m'aider, nous parlerons de cela à fond.

Le petit traîneau s'arrêtait devant le perron du château. Les voyageuses descendirent et montèrent tout de suite dans la chambre d'Odette où elles ôtèrent leurs manteaux et se chauffèrent jusqu'à ce qu'on vint les avertir que le déjeuner était servi. Leurs deux couverts étaient tout seuls sur la grande table de chêne, Olivier et tante Hélène ne quittant

pas encore leur chambre, mais ce fut néanmoins un repas fort gai. Odette avait commandé les plats préférés de Ghislaine et toutes deux mangèrent et causèrent si bien, qu'elles furent extrêmement surprises en s'apercevant tout à coup qu'elles étaient à table depuis une heure et demie.

— Que doit penser tante Hélène? s'écria Odette, elle qui m'a tant recommandé de venir la voir avec vous après le déjeuner.

Elles trouvèrent la bonne demoiselle dans le petit salon attendant à sa chambre, prenant solitairement un bouillon qui devait composer tout son repas, ce qui excita vivement la pitié de Ghislaine.

Olivier vint les rejoindre après avoir fait de son côté un déjeuner semblable; il était pâle et fatigué et s'étendit sur le canapé en priant ces demoiselles de parler pour quatre, puisque le silence lui était ordonné ainsi qu'à sa tante, et surtout d'être exceptionnellement amusantes, car on n'avait d'espoir qu'en elles pour entretenir la maison en belle humeur en dépit des rhumes et des gripes.

Ces demoiselles n'étaient jamais embarrassées pour trouver des sujets de conversation, et bien qu'en général rien ne coupe autant la parole que d'être priées de parler sur-le-champ, elles s'acquittèrent à merveille de la tâche qu'on leur assignait et furent gaies et amusantes. Odette raconta fort drôlement sa visite à la tante Yseult et le prompt succès de sa diplomatie, et fit une description si pittoresque du

paquet de Ghislaine que la tante Hélène prit une quinte de toux à force de rire.

— Oh! mes pauvres enfants, dit-elle enfin d'une voix entrecoupée, vous êtes trop amusantes pour mes forces; je n'en puis plus, Odette, passe-moi cette tasse, là, sur la cheminée; c'est affreux de me faire tant rire.

— Eh bien, pour vous remettre, chère vieille tante, nous allons parler de choses très ennuyeuses, mais qui nous intéressent beaucoup Laine et moi.

Et Odette reprit sa conversation avec Ghislaine au sujet de la fête de Noël et se mit à lui expliquer ses projets. Elle voulait réunir les plus jolis usages de tous les pays, mettre ses souliers dans la cheminée, faire un arbre de Noël pour les enfants des environs, manger un pouding et décorer de houx tout le château comme en Angleterre, et attacher une gerbe de blé sur le toit pour les petits oiseaux, comme cela se pratique en Suède et en Norvège. De plus elles iraient toutes deux aider les sœurs à orner l'église pour la messe de minuit, avec des feuillages verts et des fleurs de serre.

La courte journée de novembre se passa gaiement en conversations semblables et la nuit ne les interrompit point. Odette avait fait mettre un petit lit tout près du sien pour son amie, malgré les conseils de tante Hélène qui prétendait que les chambres à donner ne manquaient pourtant pas au château, et cet arrangement enthousiasma Ghislaine; elles se

couchèrent de très bonne heure mais ne dormirent que très tard; plus elles causaient, plus il leur semblait avoir de choses à se dire. Ghislaine en particulier s'endormit bien après minuit, tant la joie l'agitait, et s'éveilla bien avant le jour avec le vague et délicieux sentiment qu'elle était aux Airelles. Pour s'assurer que ce n'était pas un rêve, elle se mit à tâter son lit de fer, celui d'Odette, et finalement promena ses mains sur la figure de son amie qui s'éveilla en sursaut.

— J'avais si peur de rêver, dit la fillette; je voulais savoir si j'étais bien réellement ici, près de vous.

Les rires et les causeries recommencèrent comme s'ils n'avaient jamais cessé. Pendant ce temps le jour gris pénétra peu à peu dans la chambre et Ghislaine put distinguer, au lieu des murs moisis et des vieux rideaux rouges qui frappaient d'ordinaire ses premiers regards, le contour des meubles blancs et les paillettes d'or qui luisaient sur les cadres des gravures et les reliures des livres de la bibliothèque. Puis les frais bouquets semés sur les murs devinrent visibles à leur tour, la petite pendule sonna sept heures et une femme de chambre vint apporter du chocolat aux fillettes dans de délicieuses petites écuelles d'argent, et allumer le feu. Cette atmosphère de luxe et de confortable paraissait féerique à Ghislaine habituée à la plus sévère simplicité, et elle se comparait tout bas à ces héroïnes de contes de fées transportées dans des palais enchantés où

tous leurs désirs sont miraculeusement accomplis. Cette illusion ne fit que s'accroître lorsqu'elle fut levée et habillée, et que la femme de chambre, après avoir terminé les longues nattes blondes d'Odette, l'enveloppa à son tour d'un peignoir garni de dentelles et se mit à la coiffer avec goût et complaisance, comme une personne sachant apprécier les jolis cheveux qu'elle tenait dans sa main.

— Le jour de Noël, que mettrons-nous dans nos cheveux, Laine ? dit Odette : moi je serai encore en demi-deuil, en robe blanche ; je pourrais mettre des roses de Noël. Cela vous irait très bien aussi, mieux qu'à moi-même, car je suis un peu trop blonde pour supporter le blanc. Peut-être ferais-je mieux de mettre des violettes, de grosses violettes de Parme.

— Je ne sais si cela tient à ce que le violet est la couleur favorite de tante Yseult, mais il me semble que cela va mieux aux vieilles dames qu'aux jeunes filles ; pour vous, Odette, je préférerais le blanc, vous êtes si fraîche que cela ne vous pâlera pas ; puis les roses de Noël seront de circonstance et c'est l'important. Moi, je pourrais mettre du houx.

— C'est cela, de petites branches de houx avec leurs graines rouges dans les cheveux et au corsage ; au cou un collier de graines rouges enfilées : cela ira à merveille avec votre teint et vous aurez l'air d'un vrai petit esprit de Noël.

— Je serai assortie au pouding, dit Ghislaine en riant. Vous ne savez pas, Odette, que j'ai appris à

faire le vrai pouding anglais avec la cuisinière de M<sup>me</sup> Arnoux ; j'en ai fait un l'année dernière et il était très bien réussi.

— Bravo ! vous vous chargerez du nôtre ; alors il le faudra énorme pour en faire manger à tous les enfants de l'école qui viendront pour l'arbre de Noël, et surtout vous n'épargnerez pas les raisins, c'est le meilleur. Vous en mettrez autant que la cuisinière doit mettre de truffes dans sa dinde.

— Et l'arbre de Noël, comment l'arrangerons-nous ? ferez-vous venir les objets de Paris ?

— Nous en ferons venir quelques-uns, les petites bougies, par exemple, les oranges et les bonbons, mais je désire acheter le plus de choses possible au village ; cela fera plaisir aux marchands. Puis tante Hélène et moi nous sommes d'avis de donner des objets simples et utiles. Si vous voulez, nous irons cet après-midi faire nos emplettes, ce n'est pas trop tôt, car nous voici presque au mois de décembre et nous aurons beaucoup d'ouvrage pour tout préparer.

Ghislaine accepta avec empressement, et tout après le déjeuner, les fillettes partirent dans le traîneau, emmenant la nounou dont on aurait besoin pour choisir judicieusement les étoffes et la laine destinées à composer les cadeaux utiles. On passa devant le grand sapin qui avait joué un si grand rôle dans les événements de l'année précédente. Ghislaine, après l'avoir fait admirer à son amie, lui

raconta son rêve de la nuit de Noël, comment elle avait cru sortir de l'église pendant la messe de minuit pour venir voir l'arbre resplendissant de lumières; comment elle avait aperçu un château du haut de ses branches, ce qui lui avait donné l'idée d'y grimper réellement et fait découvrir les Airelles pour la première fois.

Odette s'intéressa beaucoup à ce singulier récit.

— Comment ne m'avez-vous pas raconté cela plus tôt? demanda-t-elle, c'est vraiment très drôle.

— Quand j'ai commencé à vous connaître, je n'osais pas vous en parler et ensuite je n'y ai plus pensé. Dites-moi, Odette, ne pourrait-on pas réellement en faire un arbre de Noël comme dans mon rêve?

— Ce ne serait pas très pratique, ma chérie; il ne ferait pas chaud passer la nuit du 24 décembre dans cette prairie couverte de neige, et je crois que le vent aurait bientôt éteint les bougies. Il faudra nous contenter de célébrer la fête autour d'un arbre plus modeste dans la salle des gardes, où un grand feu ne sera pas de trop, quoiqu'elle soit moins froide que le pré. Nous l'ornerons de notre mieux avec des massifs de plantes et de fleurs, pour que vous ne regrettiez pas les haies couvertes de neige qui semblent vous tenir au cœur.

— N'oubliez pas le houx, Odette, il en faudra partout.

— Partout, soyez tranquille, à commencer par votre tête et le plum-pudding; nous en mettrons



autour des cadres de tous les vieux portraits et jusqu'à la boutonnière des chevaliers bardés de fer.

— Ce sera très beau, mais je regrette toujours mon grand sapin. Oh ! si vous l'aviez vu comme moi, avec ces centaines de cierges roses et ce bébé au sommet, vous voudriez le revoir en réalité, tout chargé d'oranges et de joujoux, et des rondes d'enfants tournant tout autour.

— Eh bien, pour vous consoler un peu, nous pourrions en faire un arbre de mai au printemps ; on y mettra, non pas des cierges, ce qui serait un peu dangereux, mais des lanternes vénitiennes de toutes les couleurs et on dansera autour sur l'herbe au son du violon du père Lazare.

Cette perspective sourit à Ghislaine et elle y pensait encore lorsqu'on arriva au village. Les acheteuses furent reçues comme des reines par les trois marchands du village ; ils avaient sans doute senti cette bonne aubaine, car ils étaient approvisionnés avec un luxe inaccoutumé, et pendant que la nourrice s'occupait des emplettes sérieuses, d'après les instructions de tante Hélène, et se montrait fort difficile à servir, Odette et Ghislaine choisissaient les joujoux.

— Voici ce qu'il nous faut, dit Odette, des billes et des soldats pour les garçons, et des poupées pour les filles, de bonnes petites poupées de campagne, solides et faciles à habiller, je crois vraiment qu'on ne trouverait plus ce genre à Paris. Trois dou-

zaines?... nous allons toutes les prendre, c'est ce qui ornera le mieux l'arbre et fera le plus de plaisir aux petites filles.

Les jours suivants, la neige tomba sans relâche, mais au château personne ne s'aperçut du temps, tant on était occupé. Tandis que la tante Hélène tricotait force petits bas et chaussons, et que les femmes de chambre, aidées de quelques jeunes ouvrières du pays, taillaient et cousaient quantité de vêtements de bébés et de fillettes, les deux amies étaient fort absorbées par la toilette des trente-six petites poupées campagnardes dont elles s'étaient spécialement chargées. Le choix des costumes était chose importante et ce fut, durant plusieurs jours, de longues discussions autour de la grande table jonchée de chiffons de toutes couleurs.

Un soir, la tante Hélène vint annoncer aux fillettes que la caisse contenant l'enfant Jésus pour la crèche venait d'être apportée de la gare, et elles la suivirent aussitôt dans le vestibule pour assister au déballage.

Ghislaine suivit la cérémonie avec presque autant d'intérêt qu'en regardant déballer sa Mignon, et crut voir un vrai enfant sortir des enveloppes de papier de soie, tant il était rose et frais.

Les couturières elles-mêmes avaient quitté la lingerie pour venir admirer le divin poupon; tout le monde se pressait autour de M<sup>lle</sup> de Salmaise qui le tenait sur ses genoux et voulait voir de près ses

petits pieds, ses petites mains, toucher ses cheveux frisés. C'était une scène naïve qui rappelait l'adoration des bergers, et personne ne s'apercevait de la présence d'un petit adorateur étranger. Il était entré sans faire de bruit avec ses pieds chaussés seulement de ses chaussons de laine et restait sur le seuil, muet et immobile d'admiration, un vrai petit berger, celui-là, avec ses cheveux ébouriffés et ses bonnes joues rougies par le froid.

Ce fut Olivier, moins absorbé que les autres, qui l'aperçut le premier, et, le prenant pour un des enfants du fermier qui venaient souvent à la cuisine apporter quelque denrée, l'engagea amicalement à s'approcher du poupon et à le regarder à son aise. Le petit garçon sembla alors se rappeler brusquement le but de sa course qu'il avait un instant complètement oublié, et, au lieu de répondre, dit qu'il voulait voir M<sup>lle</sup> Laine.

En entendant prononcer son nom de cette façon familière, Ghislaine se retourna et reconnut aussitôt son ami Martin, le petit sculpteur.

— Tiens, Martin, c'est toi ! tu es venu à pied par cette neige ; entre donc te chauffer à la cuisine. Mais tu aimes mieux regarder le petit Jésus, c'est ton affaire, n'est-ce pas ? Quand pourras-tu en faire un pareil ? Tu viendras à la messe de minuit pour le voir, il sera si joli sur son petit lit de paille.

Martin paraissait distrait en écoutant Ghislaine et tortillait son vieux chapeau d'un air embarrassé.

— Demoiselle Laine, dit-il presque bas, c'est M<sup>me</sup> Catherine qui m'envoie vous chercher, elle dit que vous veniez tout de suite, parce que la dame est malade.

— Tante Yseult est malade! qu'est-ce qu'elle a, Martin?

— Je ne sais pas, demoiselle, le père est allé à la ville chercher le médecin, et moi je suis venu vous chercher avec la bourrique; il nous faut partir tout de suite pour arriver avant la nuit noire.

En un instant, l'enfant Jésus fut abandonné et tout le monde se groupa autour de Ghislaine et du petit messenger que l'on accabla de questions; mais il ne savait rien, sinon que la dame était malade et que Catherine l'envoyait chercher Ghislaine.

— Il faut vite que je parte, dit la fillette toute pâle et se sentant étourdie comme si quelque chose venait de crouler à côté d'elle; que peut-il être arrivé à tante Yseult?

— Vous ne pouvez pas partir dans cette charrette à âne, dit Olivier; fais vite atteler, Odette; tu vas reconduire Ghislaine avec la nourrice et tu verras ce qu'il en est, et si nous pouvons être utiles.

Les jeunes filles disparurent et revinrent presque aussitôt avec leurs manteaux. Ghislaine embrassa tout le monde, les larmes aux yeux.

— Au revoir, chère mignonne, dit la bonne tante Hélène; j'espère que ce n'est rien de grave, et que vous nous reviendrez dans quelques jours.

— Oh! je sens bien que je ne reviendrai pas, dit-elle tristement; j'étais trop heureuse, ici, avec vous, c'était trop beau, j'ai toujours pensé que cela ne durerait pas.

De gros sanglots lui serraient la gorge. Elle monta en voiture, la tête penchée, sans regarder derrière elle, et n'attendit que le départ pour fondre en larmes tout à fait.

— Ne pleurez pas, chérie, dit Odette, M<sup>me</sup> Grandvallier n'est peut-être pas très malade.

— Oh! ce n'est pas à cause d'elle que je pleure, dit naïvement Ghislaine; si, un peu, mais guère. Ce qui me fait du chagrin, c'est de vous quitter, je vous aime tant, je suis si heureuse avec vous, si heureuse que je ne le serais pas plus au ciel. Non, voyez-vous, je ne peux pas me persuader que je me trouverais mieux au ciel qu'aux Airelles.

Odette l'embrassa en riant malgré elle; et, durant le reste de la route, toutes deux demeurèrent silencieuses. La voiture roulait lentement et sans bruit sur la route ouatée de neige; de gros flocons tombaient lourdement. Ghislaine les suivait vaguement des yeux tandis que l'essaim confus des jolis rêves qui l'avaient absorbée si récemment, l'arbre de Noël, l'enfant Jésus, les branches de houx et le pouding semblaient tournoyer avec eux et s'abattre sur le sol pour ne plus se relever, comme tant d'autres rêves grands et petits qui ne se sont jamais réalisés.

## CHAPITRE XVII

Il faisait presque nuit quand on arriva. Ghislaine trouva que la maison avait un air étrange, mais elle ne savait pas pourquoi. Elle entra avec Odette dans la cuisine déserte et toutes deux restèrent silencieusement assises jusqu'à la venue de Catherine. Ghislaine se sentit réconfortée à la vue de cette figure familière, et embrassa la vieille servante qui lui raconta que le matin, en allant au salon pour servir le déjeuner de M<sup>me</sup> Grandvallier, elle l'avait trouvée sans connaissance et comme morte dans son fauteuil. Depuis, elle s'était un peu ranimée, mais ne parlait pas et ne semblait pas voir ce qui se passait autour d'elle.

— Faut-il que j'aille la voir? demanda Ghislaine prenant son courage à deux mains.

A son grand soulagement, Catherine lui répondit que sa tante ne la reconnaîtrait probablement pas, que le médecin avait recommandé qu'on ne fit aucun

bruit dans sa chambre, et qu'il valait mieux attendre pour la voir. Elle monta donc dans sa chambre ôter ses vêtements de voyage, et causer un peu avec Odette qui ne la quitta que le plus tard possible, en lui promettant de revenir le lendemain savoir des nouvelles de la nuit.

Une fois son amie partie, Ghislaine se sentit étrangement seule dans sa grande chambre qu'elle avait quittée si gaiement huit jours auparavant, son paquet sous le bras. Il n'y avait que huit jours! comme tout cela paraissait loir, le joyeux voyage en traîneau et le délicieux séjour aux Airelles! cela reviendrait peut-être un jour, mais qu'allait-il se passer auparavant? Une ombre semblait flotter dans la maison, les vieux meubles craquaient tristement, Ghislaine, si accoutumée à la solitude, éprouvait un besoin irrésistible d'avoir quelqu'un ou quelque chose auprès d'elle, n'importe qui ou n'importe quoi, pourvu que ce fût vivant, ou presque vivant. Elle descendit à la cuisine et en rapporta le gros chat tout endormi; puis, dans son désir de s'entourer d'objets familiers, vint s'asseoir tout près de la commode où était Mignon, entre les portraits d'Odette et d'Olivier, tenant dans ses bras Ivanhoëtte qu'elle avait fort négligée depuis longtemps. Le sommeil la gagna au milieu de cette société reconfortante; elle marcha machinalement à son lit et ne s'éveilla pas de la nuit.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, le lendemain, elle

avait dormi si profondément qu'elle ne se souvenait plus de rien et fut toute surprise de trouver Minet couché sur ses pieds, Ivanhoëtte sur son bras, et surtout de voir Catherine debout auprès de son lit. La bonne femme avait la figure pâle et les yeux rouges et Ghislaine n'eut qu'à lui jeter un coup d'œil pour voir que quelque chose était arrivé.

La vieille dame était morte vers le matin, si doucement, que Catherine, assise auprès de son lit, ne s'en était pas aperçue sur le moment. Il lui avait semblé tout à coup qu'elle était encore plus pâle et plus tranquille et, en la regardant de près elle avait vu que tout était fini.

— La pauvre bonne dame est morte sans s'en douter, et sûrement elle est bien où elle est, car elle avait fait venir M. le curé l'autre jour et je sais que son testament était fait depuis longtemps. Rien n'a dû la tourmenter en partant de ce monde. Mais nous, mon pauvre agneau, nous voilà toutes seules, ajouta la servante en pleurant et embrassant sa petite maîtresse, la seule qui lui restât.

Ghislaine pleurait aussi, et sentait qu'elle aimait la tante Yseult beaucoup plus qu'elle ne l'avait cru jusque-là. La vieille dame n'était pas tendre, mais assurément elle aimait aussi la petite fille à sa manière, et, depuis un an, elle était devenue aimable pour elle. Ghislaine éprouva un grand regret de l'avoir laissée partir sans la voir et sans lui donner une caresse de reconnaissance ; peut-être l'aurait-elle



sentie, après tout ; peut-être cette invincible réserve qui s'était toujours dressée entre elles deux se serait évanouie à ce moment suprême, et le sentiment intime qui existe toujours entre deux personnes liées par une si longue habitude se serait-il fait jour un instant. Mais c'était fini maintenant, la tante Yseult était morte, enveloppée de sa froideur habituelle, et l'enfant qu'elle avait élevée ne la verrait jamais dans ses souvenirs, qu'à travers ce voile de mystère qui l'avait toujours effrayée.

— Voulez-vous la voir maintenant ? dit Catherine, la pauvre dame est toujours la même, guère plus blanche que quand elle dormait, le soir, dans son fauteuil. Elle n'a pas changé, cela a été si vite fait.

Mais Ghislaine devint si pâle et se mit à trembler si fort, à l'idée de voir, dans l'effrayante solennité de la mort, celle qui, vivante, lui paraissait déjà entourée d'un prestige surnaturel, que Catherine n'insista pas et lui dit de rester dans sa chambre pendant qu'elle veillerait avec l'une des religieuses du village.

Le temps était encore plus triste que la veille ; de gros nuages noirs se traînaient dans le ciel et nul rayon de soleil ne venait luire sur la neige qui prenait sous le jour terne un air de linceul. L'imagination de Ghislaine avait la fièvre, et le vent lugubre qui tournait autour de la maison lui racontait des histoires effrayantes. Elle essaya de prier, de lire ses livres qui d'ordinaire la consolaient comme des

voix amies, mais rien ne pouvait la distraire ni chasser les pensées qui l'obsédaient. Celle qui la tourmentait le plus, c'était cette étrange impression, très affaiblie dans les derniers temps, mais qui lui revenait alors aussi vive que dans son enfance rêveuse, que la tante Yseult n'était pas une personne ordinaire, mais qu'il y avait dans sa vie quelque effrayant mystère qui allait se dévoiler tout à coup. Quoi donc, excepté un secret terrible, aurait pu la rendre si muette et si glacée, pendant ces longs soirs d'hiver que Ghislaine passait à regarder en tremblant sa figure impénétrable comme celle d'une statue?

— Je me rappelle certains soirs où je finissais par en avoir si peur que je n'étais tranquille qu'une fois enfermée dans ma chambre, et encore je m'imaginai quelquefois l'entendre monter l'escalier. Pourtant je savais bien qu'elle ne bougeait jamais de son fauteuil. Quand je pense qu'elle est morte maintenant, que son âme peut pénétrer partout et errer dans la maison, je suis morte de peur. Mon Dieu! si j'allais la voir entrer dans ma chambre, comme le fantôme de Marley, et m'apprendre son secret! je sais bien que ces choses-là n'arrivent jamais, mais de la tante Yseult, rien ne me surprendrait.

Ainsi songeait Ghislaine durant la triste journée, se demandant ce qu'elle deviendrait lorsque la nuit arriverait, la longue nuit de décembre.

— Si Odette venait seulement un instant, se

disait-elle, j'oublierais toutes ces sottes idées; elle m'avait bien promis de venir, mais il fait si mauvais.

De temps en temps elle descendait à la cuisine regarder par la fenêtre si la voiture n'arrivait pas, et frissonnait en se heurtant à quelques villageoises qui venaient de jeter de l'eau bénite sur la morte, et dont elle ne reconnaissait pas les visages familiers sous le capuchon noir des mantes de deuil.

— Je ne peux cependant pas croire qu'elle ne viendra pas, pensait la pauvre petite, elle me l'a promis; mais elle ne sait pas ce qui est arrivé et comme je suis seule et triste.

Ghislaine avait raison de croire aux promesses de son amie. Odette avait appris la nouvelle par le facteur et s'était aussitôt mise en route avec sa tante dont l'aide et les conseils seraient sans doute utiles, mais les chevaux avançaient avec peine dans la neige épaisse, et le crépuscule tombait déjà lorsqu'ils s'arrêtèrent devant la vieille maison.

Ghislaine retrouva du courage dans les bras de son amie; elle put recevoir M<sup>lle</sup> de Salmaise et répondre à ses questions comme une personne raisonnable; mais lorsque celle-ci parla du départ, elle poussa les hauts cris et s'accrocha à Odette en la suppliant de ne pas la quitter.

— Oh! si vous saviez comme j'ai peur de tante Yseult! s'écria-t-elle.

Odette ne demandait pas mieux que de tenir compagnie à sa petite amie, et la tante Hélène lui permit

de coucher avec elle et de rester jusqu'à l'enterrement; qui devait avoir lieu le surlendemain dans la matinée. Elle les quitta pour se rendre utile de son côté en écrivant à divers parents et amis que Catherine avait oublié de prévenir.

— C'est une bénédiction de vous avoir, ma chérie, dit la pauvre Ghislaine; sans vous je n'aurais pas seulement songé à tout ce monde qui va arriver demain.

Et en effet Odette, avec sa tête claire, ses mains actives et son expérience pratique, joua le rôle d'une vraie providence envers Catherine et sa jeune maîtresse, aussi abattues l'une que l'autre, préparant les chambres des parents, s'occupant des repas et mettant de l'ordre partout, tandis que Ghislaine, qui n'osait rester seule un instant, la suivait comme une ombre et l'admirait du plus profond de son âme.

— Il me semble que je rêve, disait-elle; tout cela est arrivé si vite que je ne sais plus où j'en suis. Que vais-je devenir, Odette? je n'ai plus personne.

— Vous avez votre oncle de Paris que vous aimez bien et qui va arriver ce soir, et puis votre tuteur qui est votre oncle aussi, n'est-ce pas?

— Oui, mais bien plus éloigné; il est mon tuteur parce que l'oncle Michel était trop jeune pour l'être quand mes parents sont morts. C'est justement lui qui me fait peur; que va-t-il faire de moi? Il n'est pas marié et ne voudra pas me prendre chez lui; s'il allait me mettre en pension?

— Oh! non, je ne pense pas, vous êtes trop grande; mais pourquoi ne vous prendrait-il pas chez lui?

— Je ne sais pas, chérie; oh! comme tout est trouble et confus devant moi! j'aime mieux ne pas penser du tout, arrivera ce qu'il voudra.

Ghislaine se faisait plus que jamais l'effet de vivre dans une histoire, ou plutôt d'être sortie d'elle-même et de s'absorber dans un livre, dont elle était en même temps la lectrice et l'héroïne et dont elle ignorait absolument le dénouement. Elle vécut ces jours-là comme dans un rêve pénible, regardant sans les voir les parents venus pour l'enterrement, se laissa machinalement habiller par Odette, d'une robe de deuil de celle-ci raccourcie à son usage, et suivit le cercueil de sa tante sans pleurer, bien qu'il lui semblât être assez triste pour cela; elle semblait se conformer exactement à sa résolution de ne plus penser du tout.

— Je crois que c'est votre oncle Michel qui va vous prendre, lui dit Odette, tâchant de la ranimer un peu, il paraît très bon et on dirait qu'il vous aime beaucoup.

— Je ne sais pas, murmura Ghislaine, je n'ai pas fait attention à lui.

— Comment, Laine, votre oncle Michel qui vous a donné votre Mignon, et que vous aviez si envie de connaître! vous n'aimeriez pas mieux habiter avec lui qu'avec votre vieux tuteur, qui a un air si rébarbatif?

— Cela m'est égal ; tout ce que je sais, c'est qu'il m'emmènera à Paris, bien loin d'ici, et je ne vous verrai plus, ni notre vieille maison, ni rien de ce que j'aime. Il ne me restera rien de ma bonne vie, ce sera comme si j'étais morte.

— Que dites-vous, ma chérie, vous ne partirez pas pour toujours, nous nous reverrons encore, et votre chère maison ne sera pas perdue ; vous savez qu'on va seulement la louer, vous la retrouverez plus tard et elle sera à vous ; et la ferme de la Chénaye sera à vous aussi, et votre beau grand sapin, et vous fêterez votre majorité en le transformant en arbre de Noël, comme c'est votre rêve.

Odette parlait gaîment, mais Ghislaine n'en pleura que de plus belle.

— Oh ! ne me parlez plus d'arbre de Noël, cela me fait penser combien j'étais heureuse ces jours derniers et le beau Noël que je devais passer avec vous. Comme c'est loin, tout cela, et cela ne reviendra plus.

— Mais si, cela reviendra ; nous aurons encore de bons moments ; je suis sûre que votre oncle Michel ne vous empêchera pas de venir aux Airelles et d'y rester longtemps.

— Oh ! si cela se pouvait ; mais, je ne sais pourquoi, j'ai l'idée que je ne reviendrai plus jamais, que je ne vous verrai plus, que tout est fini. Etes-vous bien sûre que ce n'est pas moi qui suis morte et qu'on a enterrée hier ? Je me sens aussi étourdie

et dépaycée que si j'étais sortie de mon corps pour entrer dans un autre. Croyez-vous que je sois toujours Ghislaine?

— Oui, toujours une petite folle de Ghislaine, avec une tête à l'envers. Vous allez entrer dans une vie nouvelle, mais qui sera peut-être très bonne aussi, chérie, et puis, vous ne perdez pas tout ce que vous aviez, vous emmenez votre bonne Catherine, qui n'a pas voulu vous quitter et que votre oncle a prise pour vous soigner et vous tenir compagnie. Je vous assure, Ghislaine, qu'il est bon et gentil, et que vous l'aimerez.

— Je l'aurais bien aimé s'il était venu ici il y a quelque temps; mais, maintenant, je n'aime plus personne, je ne sens plus rien.

— Cela passera bien vite : je suis sûre que le voyage et l'arrivée à Paris vont déjà vous changer les idées et vous distraire.

— Si je devais vous y trouver, au moins! Quelle mauvaise chance que vous quittiez Paris pour rester ici, juste au moment où je pars pour y aller moi-même.

— Oh! nous irons encore à Paris, nous ne resterons pas constamment aux Airelles. Comme ce sera amusant de nous y retrouver!

Odette se montra un trésor d'amie jusqu'au bout, et ne quitta presque plus Ghislaine jusqu'à son départ. Pendant que l'on chargeait les malles sur la voiture, la petite fille s'échappa et explora toute la

maison, disant un dernier adieu aux vieux appartements qui semblaient déjà étrangers, à travers la demi-obscurité des volets fermés et dont les meubles, recouverts de housses, avaient des airs de fantômes. Une partie du mobilier, seulement, restait dans la maison, à l'usage des locataires futurs; les objets de valeur ou de souvenirs avaient été enfermés dans une mansarde réservée, et Ghislaine ne put prendre congé de tous les compagnons familiers de son enfance, mais elle regarda avec attendrissement la vieille armoire du salon et souleva la gaze qui recouvrait la pendule, pour dire un adieu ému à l'imposante dame à la harpe, qu'elle n'avait jamais autant aimée. Elle fit aussi le tour du jardin et arriva au dernier moment, toute pâle et les mains chargées de petites branches d'arbres et de cailloux déterrés à grand'peine sous la neige, sans compter un lambeau du papier de sa chambre qui sortait à demi de sa poche.

— Allons, vite, ma fille, lui cria son oncle; d'où sors-tu donc? tu vas nous faire manquer le train.

Ghislaine se hâta d'embrasser ses amis, et monta en voiture, où Catherine était déjà assise au milieu d'une montagne de paquets, très pâle aussi sous le capuchon noir qui recouvrait sa coiffe, mais impassible, comme toujours.

La course fut longue et pénible; le pauvre cheval glissait sur la neige durcie, et traînait avec peine la lourde voiture; on arriva tard à la gare d'Autun.



Heureusement, l'oncle Michel savait se débrouiller, et en moins de cinq minutes, Ghislaine et Catherine se trouvèrent installées, sans savoir par quel miracle, dans un compartiment de seconde classe, rempli de voyageurs, qui regardaient avec quelque curiosité leurs figures ahuries.

Quelques jours plus tôt, ce voyage eût été un grand plaisir pour Ghislaine, et, même dans les circonstances présentes, la distraction agit peu à peu sur son esprit abattu, et elle oublia un instant ses chagrins dans l'intérêt de sa nouvelle situation. L'examen de ses compagnons de route l'occupa longtemps; les plus intéressants, à son gré, étaient une dame et ses deux filles, à peu près de son âge, toutes roses et blondes sous leurs petites toques de grèbe. Elles se tenaient fraternellement serrées l'une contre l'autre, les genoux enveloppés dans la même couverture et lisant chacune un livre à couverture rouge. L'aînée paraissait entièrement absorbée par sa lecture, mais l'autre levait souvent les yeux pour regarder sa petite voisine en deuil, avec un intérêt compatissant.

Les regards errants de Ghislaine continuèrent leur promenade et tombèrent par hasard sur la tête de son oncle, penchée sur son journal; elle fit alors la réflexion qu'il était singulier que ce visage, qui lui serait bientôt si familier, lui fût encore aussi étranger que ceux des autres voyageurs qu'elle ne devait plus jamais revoir. Jusque-là elle l'avait regardé

sans y songer, et il lui sembla le voir pour la première fois avec son front intelligent, ses cheveux bien plantés et sa barbe blonde.

— Je crois qu'il est plus jeune qu'Olivier, pensa-t-elle, il a cependant l'air bien plus vieux, mais il est bien tout de même.

L'oncle Michel interrompit soudain cet examen de sa personne, en envoyant un sourire encourageant à sa nièce par-dessus son journal, puis il reprit sa lecture et sa physionomie sérieuse, mais ce sourire avait suffi pour changer l'opinion de Ghislaine.

— Décidément, pensa-t-elle, il a l'air jeune aussi, ce sont ces grands cheveux et cette longue barbe qui le vieillissent, mais ses yeux sont jeunes et sa bouche aussi.

Le train s'arrêta quelques minutes ; plusieurs personnes descendirent, et Ghislaine, sur le conseil de son oncle, s'établit dans un coin resté vacant, où l'on pouvait plus facilement se reposer et regarder le paysage. La figure collée à la petite fenêtre, elle regarda sans se lasser, durant des heures entières, les grandes plaines blanches, les rivières noires, les bois dépouillés, une suite de tableaux aussitôt disparus et qui la faisaient rêver. Le jour commençait à baisser ; de temps en temps passaient des maisons isolées au toit couvert de neige, mais dont les cheminées laissaient échapper des flocons de fumée, tandis qu'à travers la porte entr'ouverte, on voyait briller un bon feu ; et Ghislaine pensait au souper qui

cuisait tandis que les enfants se chauffaient sur leurs petits bancs, comme elle se chauffait tous les jours à pareille heure dans la grande cuisine des Étoules. En songeant au vieux foyer éteint désormais, à la vieille maison fermée qui ne serait plus rouverte que par des mains étrangères, son cœur se serra douloureusement. Au même moment, devant ses yeux troublés, passa une grande prairie, et au milieu un grand arbre couvert de givre qui ressemblait étrangement à son cher sapin. Elle mit sa main sur ses yeux pour retenir deux larmes chaudes, toutes prêtes à jaillir.

Quand elle les rouvrit, il faisait presque nuit à l'intérieur du wagon. L'oncle Michel dormait, Catherine tricotait, les deux petites sœurs avaient fermé leurs livres, et causaient à demi-voix en puisant dans un sac de fondants. Ghislaine avait aussi des bonbons et des gâteaux dans son sac, mais elle n'y songeait guère.

La nuit tomba tout à fait, la lampe s'alluma au plafond, éclairant les figures plus ou moins endormies des voyageurs. Les petites sœurs fermaient à moitié les yeux, et leurs têtes blondes se heurtaient mollement l'une contre l'autre, comme deux boutons de roses sur une même tige; Catherine avait remis son tricot dans sa poche et semblait dormir, mais ses lèvres remuaient, et sous sa cape noire on apercevait les grains de son chapelet. Ghislaine essaya de l'imiter, de reposer comme elle dans la

rière son esprit fatigué où mille impressions se mêlaient confusément; au bout de cinq minutes elle fermait les yeux à son tour et sa petite tête tombait sur la large épaule de son oncle, que ce poids léger ne réveilla pas.

Au bruit du train entrant dans la gare, tout le monde commença à s'agiter, à rassembler ses paquets en bâillant. On était à Paris. L'oncle Michel, sa valise à la main, traînant de l'autre bras Ghislaine qui marchait comme en rêve, se fraya un chemin à travers la foule, tandis que Catherine effarée lui marchait sur les talons de crainte de le perdre de vue.

Il les déposa avec leurs paquets dans un coin de l'immense gare encombrée et bruyante, et les quitta pour s'occuper des bagages et chercher une voiture.

— Ne bougez pas, dit-il, je vais revenir. La recommandation était bien inutile; il les retrouva comme il les avait laissées, immobiles sur leurs jambes, tremblantes de froid, au milieu du va-et-vient incessant des voyageurs et des facteurs roulant leurs chariots. Elles se laissèrent mettre en voiture comme les paquets; sans offrir plus de résistance, mais sans s'aider davantage. Il était onze heures du soir. Ghislaine frissonnait de la tête aux pieds au contact glacial de cette nuit de décembre, ses dents claquaient malgré elle. Son oncle s'empessa de lever les glaces de la voiture qui roulait à grand bruit sur le pavé.

— Eh bien, dit-il d'un ton joyeux, nous voilà à Paris. N'est-ce pas joli toutes ces lumières?

Ghislaine regardait, mais parvenait à peine à se rendre compte de ce qu'elle voyait. Elle était épuisée de fatigue, de froid et aussi de besoin, car elle n'avait rien mangé depuis le départ. Son oncle s'en aperçut, heureusement, et la fit entrer dans un café voisin de son logement, où elle avala un bol de bouillon, ainsi que Catherine, mais il leur fut impossible de prendre autre chose.

— Vous n'allez pas avoir la force de monter mes trois étages, dit le jeune homme.

En effet, il fut obligé de les prendre chacune par un bras, pour leur faire gravir cet escalier raide et tournant dont elles n'avaient aucune idée.

— C'est plus haut que le clocher de l'église, murmurait Catherine essoufflée, tandis que Ghislaine se laissait tomber assise sur le paillason, devant la porte où l'on voyait le nom du docteur Albrier sur une plaque d'émail.

Rien ne repose le corps et l'esprit, après un pénible voyage, comme la vue d'une chambre hospitalière, chaude et claire, où brille un bon feu tandis qu'un bon lit vous attend. Le cœur manqua aux pauvres femmes en entrant dans ces petites pièces froides et désertes que le jeune médecin avait quittées, sans se douter qu'il y ramènerait deux nouvelles habitantes. Il fallut allumer du feu, s'occuper des préparatifs du coucher, et il était plus de minuit lorsque

tout le monde fut enfin installé pour le reste de la nuit.

Michel avait cédé sa chambre aux voyageuses et s'était contenté de s'étendre tout habillé sur le divan de son cabinet.

## CHAPITRE XVIII

Ghislaine dormit d'un sommeil de plomb malgré le bruit des voitures et les cris des marchands, et il était tard lorsqu'elle ouvrit les yeux. Quelle différence avec son délicieux réveil aux Airelles, dans la chambre bleue et blanche d'Odette ! Cette fois ses regards rencontrèrent un plafond bas qui lui semblait descendre pour l'étouffer, des vêtements d'homme jetés çà et là, une table couverte de papiers en désordre, et planant, sur le tout, une vague odeur de tabac que justifiait la présence d'une douzaine de pipes alignées au-dessus de la cheminée. Cet intérieur de garçon lui parut si peu réjouissant, qu'elle referma les yeux d'un air découragé.

— Eh bien, Laine, est-ce que vous allez vous rendormir ? fit Catherine qui était levée et aussi proprement habillée et coiffée que si elle n'eût pas bougé de la vieille maison. — Savez-vous qu'il est dix heures ?

— Qu'est-ce que je ferai quand je serai levée? fit Laine d'un ton lamentable. Oh! Catherine, comme c'est triste ici, comme c'est petit! qu'est-ce que nous allons devenir?

— Qu'est-ce que vous diriez donc si vous aviez vu la cuisine? vrai, je crois que c'est moins grand que l'armoire de madame. Enfin, il paraît que c'est l'habitude à Paris, nous tâcherons de nous arranger pour le mieux.

Mais la physionomie de Catherine démentait ses paroles résignées. Ghislaine la regarda, et ne trouvant plus sur le visage de sa fidèle servante ce sourire calme et paisible qui la rassurait toujours, éclata en sanglots.

A cette vue lamentable, Catherine retrouva son énergie accoutumée.

— Allons, mignonne, consolez-vous, nous serons bientôt habituées. Je connais déjà la rue, la femme de ménage m'a montré la boucherie, l'épicier, le boulanger; on a tout sous la main, et si ce n'était pas cet escalier, ce serait tout à fait commode. J'ai fait du café au lait, venez manger, cela ira mieux après; voyez donc, les petits pains ressemblent à des gâteaux.

Ghislaine entama du bout des dents son croissant doré et demanda où était son oncle.

— Oh! il y a longtemps qu'il est sorti; il va tous les matins à l'hôpital, à ce que m'a dit sa femme de ménage. Il paraît que c'est un jeune homme bien



travailleur et bien rangé : nous avons encore eu de la chance dans notre malheur. N'êtes-vous pas contente, ma petite Laine, vous qui aviez si envie de voir votre oncle ?

— Je n'en ai plus envie maintenant, Catherine, je n'ai envie de rien. Je crois que je vais mourir d'ennui ici.

— Allons donc, on ne meurt pas pour si peu, il ne faut pas parler comme ça, mon petit agneau. Écoutez donc, votre oncle a la bonté de nous donner sa chambre, on y mettra un lit de fer pour moi et nous allons bien nous installer. Cela va vous distraire de déballer toutes vos petites affaires et je parie que ce soir vous serez comme chez vous. Tenez, voici justement le concierge qui monte les caisses.

Cette première journée fut consacrée tout entière à l'arrangement de la chambre que le jeune docteur cédait généreusement à sa nièce, se contentant désormais, pour lui, d'une alcôve ouvrant dans son cabinet. Lorsque Catherine eut tout bien balayé et essuyé, besogne assez difficile, car le ménage d'un garçon est généralement mal entretenu, Ghislaine se mit à l'œuvre à son tour, sans beaucoup d'entrain. Pourtant, lorsque ce fut terminé et que la fillette vit ses livres rangés sur l'étagère, à la place des vieux dictionnaires, les portraits d'Odette et de Flora suspendus au-dessus de la cheminée, à l'endroit occupé la veille par les pipes, ses cahiers et tous ses ustensiles de travail disposés sur la petite

table, dont elle avait retourné le tapis fané, elle se sentit le cœur un peu plus léger.

— C'est très bien, maintenant, dit Catherine, la chambre est plus claire depuis que les vitres sont bien lavées, nous allons rallumer le feu et elle sera tout à fait gaie, bien plus gaie que celle que vous aviez là-bas.

— Oui, mais là-bas je voyais le jardin par la fenêtre, et puis j'étais presque toujours à la cuisine. Ici, ce sera le contraire, c'est vous qui viendrez dans ma chambre. Voici une chaise basse où vous serez bien pour travailler, et une place sur la table pour votre boîte à ouvrage.

Catherine apporta son tricot et ses pelotons, et, sans plus de bruit ni de façons, la vieille servante se trouva installée dans sa vie nouvelle, tranquille et occupée, au milieu de l'agitation de Paris, comme dans sa maison rustique et songeant à peine à mettre la tête à la fenêtre pour apercevoir les splendeurs inconnues qui l'entouraient. Pour cette nature simple et austère, le but de la vie se résumait en ces trois mots : « faire son ouvrage » ; depuis son enfance elle n'avait vécu que pour cela, faisant toujours son devoir sans regarder à sa peine, et ne songeant pas à demander autre chose à l'existence.

En arrivant à Paris, elle avait cherché tout de suite en quoi consistait désormais son ouvrage, et s'était mise à faire la cuisine de Michel Albrier et à réparer ses vêtements mal entretenus, comme si elle eût été toute sa vie à son service.

Ghislaine en faisait à peu près autant, et durant tout l'après-midi que Catherine passait à raccommoder des chaussettes horriblement trouées, elle demeurait assise à sa table, cherchant des mots anglais dans son dictionnaire et relisant les livres qu'elle avait apportés. Mais ce n'était pas le sentiment inné du devoir, qui la tenait ainsi dans cette immobilité si peu en rapport avec sa nature et ses habitudes et la rendait ainsi insensible à tous les attrait du milieu où elle se trouvait transplantée. Au fond, elle était indifférente à tout, un ennui accablant engourdissait ses facultés, il semblait que son âme était restée là-bas.

— Vous ne vous ennuyez pas, Catherine? dit-elle un soir en venant poser sur les genoux de la vieille bonne sa pauvre petite tête pâlie.

— Bien sûr, j'aimerais mieux être encore là-bas dans ma belle cuisine, et voir passer devant ma fenêtre tous les gens de chez nous, mais puisqu'il faut rester ici, il n'y a rien à faire à cela, et quand on a son ouvrage le temps ne dure pas. Voyez donc comme la nuit vient vite, moi qui voulais finir cette reprise avant d'allumer la lampe.

Ghislaine jeta un coup d'œil distrait sur la grande chaussette de son oncle.

— Vous êtes bien heureuse, Catherine, de vous consoler avec votre ouvrage et de faire des choses utiles, moi je n'ai rien à faire!

— Comment, mon petit chou! et vos leçons, et

tous vos jolis ouvrages! Depuis un an, c'était un plaisir de vous voir travailler.

— Oui, parce que je voulais apprendre à devenir utile, mais à quoi bon, après tout, personne n'a besoin de moi, personne ne m'aime.

— M<sup>lle</sup> Odette vous aime bien.

— Oui, mais elle a son frère, sa tante, elle n'a pas besoin de moi.

— Et votre oncle, qui est si bon.

— Il est bon parce que je suis sa nièce, mais je ne sais pas s'il m'aime, il ne rentre jamais à temps pour dîner avec moi, et il lit son journal pendant le déjeuner au lieu de causer. Il n'a pas l'air de croire que je sais parler ou penser et il me traite tout à fait en bébé. Avouez que c'est bien triste pour moi.

Et Ghislaine replongea son visage désolé dans le tablier de la vieille servante, refuge habituel de tous ses chagrins. Que de larmes secrètes elle était venue verser, depuis sa petite enfance, dans cette cotonnade hospitalière.

A force de pleurer et de regretter sa chère vie d'autrefois sans jamais sortir de sa chambre étroite et sans air, l'enfant habituée à la liberté des champs devint maigre et pâle. Son oncle qui pensait à elle, à sa manière, sans en avoir l'air s'en inquiéta bientôt. Il lui ordonna de se promener beaucoup, chaque fois que le temps le permettrait, et comme elle avait grand'peur, ainsi que Catherine, de se perdre dans les rues pleines de monde et de voitures, il les

emmena toutes les deux au jardin du Luxembourg.

Cette fois, l'ennui et les regrets s'envolèrent pour un moment. En regardant l'aspect grandiose du palais et des terrasses, en se promenant dans les tranquilles allées bordées de statues, l'enfant ressentit un émerveillement semblable à celui qu'elle avait éprouvé en découvrant pour la première fois le château des Airelles. Ce fut une joie de s'asseoir pour goûter au bord de la fontaine de Médicis, ornée de fleurs de glaces, et de manger un petit pain dont elle émietta une bonne moitié aux petits moineaux affamés. Depuis longtemps elle n'avait passé une si bonne journée, mais au retour de la promenade, sa petite chambre lui parut plus basse et plus étouffante encore.

On approchait de Noël, c'était le temps des courtes journées et des longs crépuscules; il fallait dès quatre heures abandonner son ouvrage et comme Catherine, en femme économe, n'allumait pas la lampe avant la nuit noire, la pauvrete avait de longs instants de loisir pour rêver. Son esprit s'envolait alors si loin et si longtemps, qu'il était vraiment surprenant qu'il n'oubliât pas son domicile et qu'il rentrât tout droit sans se tromper dans cette petite figure inanimée, assise par terre, à moitié dans le feu, presque semblable à la Ghislaine d'autrefois.

Catherine hochait la tête et soupirait en voyant sa petite maîtresse reprendre ce regard vague qui

la tourmentait autrefois et qu'elle espérait ne plus jamais revoir dans ses yeux animés.

— Vous voilà donc remontée dans la lune, ma pauvre Laine, disait-elle quelquefois, lorsque, après avoir longtemps contemplé la fillette sans que celle-ci s'en aperçût, elle voulait rompre cette rêverie persistante qui lui faisait peur.

— Non, répondait tristement Ghislaine, je ne suis pas si haut.

Son imagination, comme un fantôme familier, ne quittait pas la vieille maison où s'était écoulée son enfance, et l'endroit où elle avait senti comme une vie nouvelle animer le meilleur de son être, ce château qu'elle avait déclaré un jour préférer au paradis lui-même.

— Que fait-on là-bas, pensait-elle? Odette m'avait bien promis de m'écrire et voilà déjà trois semaines que je suis ici. Il est vrai qu'elle doit être bien occupée avec l'arbre de Noël et tant de choses à préparer; peut-être ne m'écrira-t-elle qu'après la fête pour me raconter comment cela s'est passé. Je me demande si elle se rappellera bien la recette du pouding. Comme les petites poupées seront jolies perchées dans leur arbre! pourvu qu'elle me raconte tout bien en détail.

Ces pensées l'occupèrent beaucoup durant la veillée de Noël qu'elle passa tranquillement au coin du feu avec Catherine. Cette fois il ne fut pas question de messe de minuit, ni l'une ni l'autre n'eût

osé se risquer à pareille heure dans les rues de Paris. Elles se contentèrent d'aller le lendemain matin à la messe de Saint-Sulpice, et, en rentrant à la maison, Ghislaine eut la joie de trouver la lettre attendue.

C'était bien une lettre d'Odette, mais elle ne contenait pas les récits sur lesquels comptait la petite exilée pour égayer son isolement.

« Depuis votre départ, écrivait la jeune fille, je suis toute désorientée. Je m'étais si vite habituée à vous avoir auprès de moi, que cela me semblait tout naturel, et que maintenant je ne comprends pas comment je me suis passée de vous si longtemps. Ce grand château me paraît bien triste, et j'erre comme une âme en peine dans les galeries et les corridors avec mon capuchon et mon manchon, tant il fait froid. Ce sont là mes seules promenades, car il neige sans interruption et il n'y a plus moyen de mettre le pied dehors. Il y a déjà une couche de neige d'une épaisseur incroyable et qui augmente à vue d'œil. Je vois le moment où les statues du jardin en auront jusqu'au cou et seront changées en bustes. Songez un peu comme ce serait drôle de voir la grande allée bordée de têtes sortant de terre et coiffées de toques de cygne ! Je plaisante, ma chérie, parce que cela me fait du bien de causer avec vous, même en lettre ; mais au fond je n'ai pas envie de rire ; je m'ennuie, et, ce qui est plus pénible encore, je suis triste et inquiète. Olivier vient d'être bien

souffrant d'une bronchite comme il n'en avait pas eu depuis longtemps, et il est au lit depuis près de quinze jours, ce qui ne l'amuse pas. Je le trouve moins patient et plus découragé qu'à l'ordinaire; je crois qu'il avait un peu perdu l'habitude d'être malade. Tante Hélène a écrit à notre médecin de Paris et il nous engage à partir pour le Midi aussitôt que le temps s'adoucirait. Vous comprenez qu'au milieu de ces soucis, nous ne pensons plus guère à notre fête de Noël, qui, d'ailleurs, ne m'aurait pas semblé bien gaie sans vous. Nous avons envoyé aux sœurs l'enfant Jésus ainsi que les jouets et les vêtements qui devaient décorer l'arbre, elles se chargent de les distribuer aux enfants, mais il n'y aura point de réjouissance à la maison. Je vous écris au coin d'une cheminée dépourvue de souliers, mais très encombrée de cafetières destinées aux violettes que je comptais mettre dans mes cheveux; j'en ferai une belle infusion que nous boirons ce soir à votre santé, Olivier et moi. Au revoir, ma chérie, pensez à nous quand vous verrez la neige fondre et le soleil briller, nous serons en route pour Cannes, où nous resterons jusqu'au vrai printemps, qui est fort tardif dans nos montagnes. »

Odette ajoutait encore : « Votre Mignon a un air plus triste aussi depuis que vous êtes partie : c'est singulier comme elle vous ressemble, aussi je la regarde souvent et nous parlons de vous. »

Ghislaine relut plusieurs fois cette petite feuille



de papier bleu pâle, qui, en dépit des mauvaises nouvelles qu'elle contenait, lui fit cependant du bien au cœur; Odette l'aimait toujours et pensait à elle; Odette avait besoin de sa petite amie. Ce fut, après tout, un jour de Noël assez heureux, malgré le froid piquant et le brouillard, qui sont, d'ailleurs, de tradition ce jour-là. Dès le lendemain, le temps s'adoucit beaucoup, et juste une semaine plus tard, le matin du nouvel an, Ghislaine reçut de nouveau un petit billet d'Odette, lui annonçant que la famille venait d'arriver à Cannes, après un bon voyage, dont Olivier se trouvait pourtant assez fatigué. Une petite caisse accompagnait ce billet et Laine y trouva un ravissant bouquet de violettes et de roses thé qui embauma toute sa chambre, et acheva d'enlever toute trace du séjour des pipes de son oncle.

Le temps passait assez rapidement, ainsi qu'il arrive toujours quand toutes les journées se ressemblent, et, somme toute, l'hiver parut court à notre héroïne. Sans avoir repris ni son entrain ni sa vivacité, elle n'éprouvait plus cependant ce morne abattement des premiers jours. Elle avait fait son nid et pris ses habitudes dans ce tout petit coin de Paris qui lui suffisait; à la maison, elle ne quittait guère sa chambre, et quand elle sortait, n'allait jamais plus loin que le Luxembourg. La fillette rêveuse s'était prise de passion pour ce jardin riant et paisible, dont certaines allées majestueuses, certains coins frais et recueillis lui rappelaient les plus jolis

endroits du parc des Airelles, et elle y faisait avec Catherine de fréquentes promenades, qui, au retour du beau temps, se changèrent en longues stations. Le printemps est délicieux au Luxembourg, et tous les jours vers deux heures, elles venaient s'asseoir toutes deux au pied de quelque vieille statue, sous l'ombre légère des lilas en fleurs, Catherine tricotant, Ghislaine tenant un livre qu'elle abandonnait souvent pour observer d'un œil bienveillant, comme une vieille grand'mère, les jeux des bébés tout affairés avec leurs seaux et leurs pelles, pour regarder timidement les grandes fillettes qui passaient devant elle en se donnant le bras et causant avec des airs de petites femmes. Il y en avait parfois, parmi les plus âgées, qui lui paraissaient ressembler à Odette, avec leurs toilettes élégantes, leurs beaux cheveux, et cette tournure dégagée, particulière aux jeunes Parisiennes; elle eût aimé les voir de près et les connaître, mais n'avait jamais osé accepter l'offre qu'elles lui faisaient de venir se joindre à elles, séduites de leur côté par le charme étrange de cette petite solitaire, si jolie, malgré sa pauvre robe noire.

Avec les tout petits, Ghislaine se montrait moins sauvage, et elle acquit bientôt une grande popularité par son talent à faire les pâtés de sable, et sa patience à raconter *le Petit Poucet* un nombre de fois illimité. Puis, elle reconnut plusieurs compatriotes parmi les nounous, et pendant que Catherine

écoutait les nouvelles des Étoules, Ghislaine avait la permission de tenir et de bercer les jolies poupées vivantes. Un jour, une jeune nourrice, plus élégante que les autres et que l'on voyait au Luxembourg pour la première fois, vint s'asseoir sur son banc. Tandis qu'elle jetait un regard à la nouvelle venue, se demandant où elle avait déjà vu ce visage fin et brun, ces yeux noirs, encore avivés par la couronne de rubans blancs et les épingles d'argent de sa coiffe, la nourrice rougit tout d'un coup, et se levant vivement, vint l'embrasser sur les deux joues, avec un sourire épanoui qui montrait toutes ses petites dents blanches. Ghislaine reconnut alors une jeune femme qui habitait une cabane perdue dans la montagne, et qu'elle avait rencontrée souvent dans les bois, pieds nus et mal peignée, mais montrant toujours ce même sourire étincelant, sous ses lèvres toutes noires de jus d'airelles. Francine venait d'arriver à Paris où elle avait trouvé une bonne place dans une grande maison, comme l'attestaient ses rubans qui balayaient le sable et son tablier garni de dentelles; mais sa voix tremblait en racontant sa bonne fortune, et deux grosses larmes tombèrent sur le portefeuille aux armoiries brodées, qui renfermait son nourrisson, un petit marquis de huit jours. Peut-être pensait-elle à son enfant à elle, au gros poupon resté là-bas, ficelé dans son étroit berceau de bois, ouvrant la bouche comme un oiseau, tandis que sa grand'mère le gorgeait de bouillie de sar-

rasin. Peut-être, comme Ghislaine, revoyait-elle le grand bois tapissé de mousse où elles s'étaient rencontrées, un coin du pays où leurs cœurs à toutes deux étaient restés, et dont l'image sembla se dresser entre elles. A partir de ce jour, on se rencontra souvent. Dans le Morvan, on ne s'était jamais parlé, mais à Paris, en exil, on était amies intimes. Francine apportait les lettres de son mari pour se les faire lire par Ghislaine, et en récompense, lui prêtait son petit marquis, mignonne poupée dont la petite figure, enfoncée dans les ruches de dentelle, ne semblait guère plus grosse qu'une rose un peu pâle.

Ainsi se passaient les belles journées, les tièdes après-midi de printemps.

A la maison, où le mauvais temps la retenait encore souvent, Ghislaine s'occupait de son mieux et faisait de grands efforts pour secouer son désœuvrement, elle essayait même parfois de reprendre ses lectures sérieuses et de travailler comme aux Étoules, mais son entrain studieux s'éteignait aussitôt; elle ne pouvait retrouver ni l'esprit de suite ni l'ardeur soutenue qui l'animaient jadis. Cette persévérance, qui avait fait merveille en elle, semblait l'avoir complètement abandonnée. Il lui était désormais impossible de s'appliquer à quoi que ce fût, et elle avait tant de peine à fixer son esprit qu'elle se bornait le plus souvent à relire les vieux livres qui avaient bercé son enfance rêveuse. Ce n'était pas qu'elle se sou-

ciât désormais des palais enchantés, mais ses anciennes amies les fées, toujours bonnes et compatissantes, la transportaient parfois dans le coin de la grande cheminée où elle avait passé de si bonnes heures dans leur société.

## CHAPITRE XIX

Le mois de mai arriva sans apporter autre chose que les seize ans de Ghislaine. Depuis le jour de l'an, Odette n'avait pas donné signe de vie et son amie commençait à s'inquiéter pour tout de bon, lorsqu'au milieu de juin, elle reçut enfin une petite lettre un peu embrouillée.

« Ma chère petite Laine, je vous demande bien pardon de ma paresse, mais réellement je n'ai pas eu un moment de loisir depuis cinq mois. Si vous saviez quel délicieux hiver j'ai passé, un rêve! moi qui ai toujours mené une vie si tranquille et si monotone, je me croyais transportée dans un monde enchanté, je suis allée au bal pour la première fois de ma vie, et vraiment si j'avais su que la valse fût une chose aussi délicieuse, je n'aurais jamais pu m'en passer. Songez donc que j'ai près de vingt ans et que je n'avais jamais dansé, personne ne voulait le croire, j'en étais honteuse, mais je vous réponds

que je me suis bien rattrapée. Nous avons fait une foule de connaissances fort agréables, et ce qui vaut mieux, nous avons retrouvé vos anciens amis les Arnoux, qui sont toujours bien gais et bien aimables; nous avons bien parlé de vous ensemble et ils se réjouissent de vous voir cet été, car ils comptent revenir aux Étoiles. Je crois même qu'ils auraient envie de louer votre maison, puisqu'elle est disponible, car ils ont avec eux les sœurs de M<sup>me</sup> Arnoux, et la maisonnette ne leur suffirait plus. Nous avons déjà fait une quantité de projets pour passer notre été aussi gaiement que l'hiver, plus gaiement même, à mon avis, car cette fois vous serez avec nous, ma chérie; nous sommes aux Airlles depuis quinze jours, et décidément je ne puis pas y vivre sans vous. En dépit des fleurs et de la verdure, j'y retrouve le même vide que vous y aviez laissé en partant. J'espère que Paris ne vous aura pas fait oublier ce vieux château et ses habitants que vous aimiez aussi et qui vous le rendaient bien, et que vous allez faire vos malles sans retard. A bientôt donc; je ne vous en dis pas plus long, car j'espère vous voir dans deux jours au plus tard, mais j'ai tant de choses à vous raconter que je serais capable de parler jour et nuit sans m'arrêter. »

Ghislaine demeura un instant pensive; elle ne reconnaissait pas bien, dans cette jeune fille avide de valse et de plaisir, son Odette si sérieuse malgré sa gaieté. Elle fut surprise aussi de ne pas trouver

une seule ligne qui eût rapport à Olivier ou à la tante Hélène, mais c'était une preuve qu'ils se portaient bien, et après tout cette lettre était aussi tendre et affectueuse que Ghislaine pouvait le souhaiter.

— Cette bonne chère Odette, pensa l'enfant, elle est contente de s'amuser, c'est bien naturel, elle est si vive, si pleine d'entrain. Toutes les personnes qu'elle a rencontrées à Cannes ont dû l'aimer du premier coup, mais je suis bien sûre qu'elle ne m'en aime pas moins; je serai toujours sa première petite amie. Comme c'est bon à elle d'avoir pensé à sa promesse de m'inviter aux Airelles! Pourvu que mon oncle me permette de partir bien vite.

L'oncle en question ne fit aucune difficulté, le départ fut fixé au surlendemain, et Ghislaine ravie, le cœur bondissant, courut à sa chambre cacher son bonheur dans le tablier de Catherine, qui se montra, comme toujours, pleine de sympathie, bien que pour son compte elle ne partageât pas la joie de sa jeune maîtresse.

— Comment, Catherine, fit Laine un peu déçue, vous ne serez pas contente de revoir les Étoules et toutes vos connaissances?

— Non, ma mie, je n'y retournerai pas de ma propre volonté, je ne pourrais pas endurer de voir notre vieille maison pleine d'étrangers qui ne parlent pas même un langage de chrétien. Mon Dieu! penser à tous les vilains ragoûts qu'ils font dans mes belles casseroles!



Ghislaine se mit à rire.

— Si cela vous fait de la peine, ma chère vieille, vous ne serez jamais obligée d'y aller; je crois d'ailleurs que je n'aimerais pas non plus voir d'autres personnes installées chez nous, mais nous resterons tranquillement au château; pour moi, je m'y trouve si bien que je n'ai jamais envie d'en sortir.

— Oui, ma biche, vous allez bien vous amuser avec vos amis, cela se comprend, mais moi, qu'est-ce que je vais devenir au milieu de tous ces gens-là qui vont me regarder du haut en bas?

— N'ayez pas peur, vous les valez bien; avec votre robe noire et la coiffe que je vous ai brodée, vous avez meilleur air cent fois, que la grosse nounou elle-même.

— Ah! si les domestiques n'étaient pas plus fiers que les maîtres! fit Catherine.

Les malles n'étaient pas longues à faire et Ghislaine eut encore le loisir d'aller passer au Luxembourg ses deux derniers après-midi : la maison était trop étroite pour sa joie exubérante. Elle promit à Francine d'aller voir son enfant et la serra si vivement dans ses bras, qu'elle faillit étouffer le petit marquis.

La dernière nuit elle ne dormit guère, il lui semblait qu'une petite voix chantait dans sa tête; la chanson continua tout le long du chemin, et quelle jolie chanson! Ce second voyage ne ressemblait

guère au premier. On aurait eu autant de peine à reconnaître la petite voyageuse qu'elle en avait elle-même à retrouver, dans la campagne radieuse qui filait sous ses yeux, quelque ressemblance avec les paysages d'hiver qu'elle avait contemplés au mois de décembre.

Comme son cœur battait en approchant d'Autun ! Elle pencha sa tête à la portière, et, avant même que le train fût arrêté, elle aperçut la svelte silhouette de son amie qui l'attendait sur le quai. Odette était plus fraîche et plus jolie que jamais ; ses beaux yeux riant à travers son voile de gaze, ses cheveux blonds coquettement troussés sous un petit feutre d'homme, souple et dégagée dans son élégant costume de campagne ; mais était-ce tout à fait la même Odette ? Il y avait dans ses gestes et sa tournure quelque chose de gentiment crâne, un petit air d'aplomb rapporté peut-être de son voyage et qui lui allait fort bien, mais qui intimida un peu Ghislaine. Pourtant, dès le premier baiser, elle sentit que rien n'était changé entre elles deux ; toute gêne s'évanouit aussitôt, et ce fut riant et causant déjà de tout leur cœur, qu'elles montèrent dans le petit break où les attendait la fidèle nourrice, digne et parée comme d'habitude. On se mit en route à travers la campagne embaumée de l'odeur du foin coupé ; Ghislaine respirait et regardait avec délices, tout en écoutant Odette qui lui racontait vingt choses à la fois.

— Comment vont votre tante et votre frère? demanda Laine dès qu'elle put placer un mot.

— Mais, tante Hélène est un peu fatiguée, j'ai peur de l'avoir fait trop circuler ces jours-ci, la pauvre tante. Olivier va très bien; pour lui, Cannes lui a fait beaucoup de bien. Quel délicieux hiver nous avons passé! Je vous raconterai tout cela en détail. Ah! j'oubliais de vous dire, les Arnoux sont aux Étoules, ils sont arrivés avant-hier, juste le soir du jour où vous avez reçu ma lettre.

— Ah! vraiment! déjà? fit Laine sans grand enthousiasme.

— Mais oui; ne serez-vous pas contente de les voir?

— Mais si, assez; comment sont-ils? Qu'est devenue la grosse Flora?

— Flora a beaucoup grandi et grossi, ce serait presque une jeune fille, si elle avait des robes plus longues, mais elle montre toujours ses jambes qui sont aussi écorchées que par le passé; elle n'a pas embelli. Edward, lui, a beaucoup gagné, il est vraiment très bien, et toujours drôle et amusant. Mais vous les verrez demain, je pense; Flo est dans une impatience de vous revoir!

On vous présentera aussi les quatre sœurs de M<sup>me</sup> Arnoux, ses sœurs de père seulement, car elles sont beaucoup plus jeunes qu'elle; l'aînée a vingt-cinq ans et la dernière dix-huit. Ce sont les meilleures filles du monde. L'autre jour, nous avons

joué des charades et elles ont imaginé des scènes si drôles, que tante Hélène était malade de rire. Vous verrez quelle joyeuse société nous allons faire, ma chérie!

Ghislaine ne répondit rien, elle pensait à son dernier séjour aux Airelles, à cette bonne intimité que rien ne venait troubler, et elle se demandait si ce bon temps était réellement perdu pour toujours.

— Et nos pauvres, fit-elle, que sont-ils devenus? La vieille Simonne qui aimait tant le café? Et la jolie petite fille de l'hospice qui était vachère à la ferme, est-ce qu'elle y est toujours? elle voulait se placer à la ville.

— Je ne sais pas, je ne suis pas encore allée les voir; il n'y a que trois semaines que nous sommes revenus, et j'ai été très occupée. Nous avons fait quelques visites et comme nos plus proches voisins sont à une lieue au moins des Airelles, cela prend du temps. Mais nous avons tout l'été devant nous.

— Et votre petit filleul de la loge?

— Je l'ai aperçu hier sur la porte et il m'a paru très grandi; nous pourrions aller le voir ensemble. Vous avez des droits sur lui, vous savez, vous avez travaillé à sa layette, puis vous vous entendez bien mieux que moi à amuser les poupons.

Il y eut un silence très court, puis Odette revint gaiement au récit de ses visites de voisinage et à ses projets de fêtes et de parties qui semblaient l'absorber entièrement; elle était tout au présent, tandis

que Ghislaine songeait au passé et ne pouvait s'empêcher de se demander si tous ces jeux seraient aussi amusants que leurs travaux d'autrefois.

Elle était toute surprise qu'Odette ne lui fit pas une seule question sur sa vie à Paris, sur ses occupations de l'hiver, sur les études et sur les lectures commencées sous sa direction, et qui étaient ordinairement leur principal sujet de conversation, mais si elle éprouva quelque désappointement à ce qui semblait de l'indifférence de la part d'Odette, elle se consola en réfléchissant qu'elle n'aurait pas grand'chose de bon à répondre à un examen sur l'emploi de son temps et l'état de son esprit.

— Nous sommes devenus tout à fait mondains cette année, continua Odette; figurez-vous que nous méditons de donner une grande soirée à la maison, un vrai bal, où l'on dansera jusqu'au jour qui arrivera trop vite, malheureusement, les nuits sont si courtes en ce moment. Olivier et tante Hélène ont bien fait quelques façons pour se décider; ils disaient qu'il faisait trop chaud pour danser, mais qu'est-ce que cela peut leur faire, puisqu'ils ne dansent pas, et moi je valserais dans une fournaise. Olivier prétendait aussi qu'il valait mieux remettre aux vacances, qu'il y aurait plus de monde, mais c'est trop long à attendre, j'ai passé en revue tous les danseurs sur lesquels nous pouvons compter et il y aura déjà de quoi s'amuser. D'ailleurs chacun

dansera pour trois. Ainsi, Laine, préparez-vous à faire votre devoir.

— Je ne ferai rien du tout, ma pauvre Odette, je ne sais pas danser.

— Comment pouvez-vous le savoir? je suis sûre que vous n'avez jamais essayé. Moi aussi, je croyais que je ne savais pas valser, mais dès ma première soirée, je tournais comme si j'en n'avais fait que cela toute ma vie. Edward prétend que les filles savent danser en venant au monde.

Pendant que les deux amies causaient ainsi, les chevaux allaient bon train, et Ghislaine fut toute surprise de voir le château se dresser devant ses yeux. Elle ne se blaisait pas sur l'effet de cette apparition et tandis que la voiture montait l'avenue, elle admirait silencieusement la majestueuse silhouette qui se détachait nettement sur le ciel pur.

— Je vois M. Olivier sur la terrasse, fit-elle joyeusement; il y a du monde avec lui, un monsieur, plusieurs dames, qui est-ce donc?

— Les Arnoux et les miss Sullivan! s'écria Odette, cela ne m'étonne pas, ils étaient si pressés de vous voir, ils n'ont pu attendre jusqu'à demain.

En effet, comme la voiture approchait du perron, Ghislaine reconnut ses anciens amis, Edward et Flora, et, à côté d'eux, alignées par rang de taille, quatre jeunes filles, uniformément vêtues de robes trop courtes qui laissaient voir de très grands pieds, coiffées de chapeaux de feutre rouge ficelés solide-

ment sur leurs têtes avec des foulards attachés sous le menton, et leurs bouches s'ouvrant dans un large sourire de bienvenue. Tout ce monde dégringola les marches, entoura la voiture, et avant d'avoir pu se reconnaître, Ghislaine se trouva debout sous les arcades, enlacée dans une foule de bras et dévorée de baisers; il lui semblait même sentir sur sa joue la récente impression d'une paire de moustaches, et, levant les yeux, elle aperçut la figure joyeuse d'Edward qui se cachait derrière ses jeunes tantes. M<sup>lle</sup> de Salmaise arriva sur ces entrefaites et l'embrassa à son tour; son baiser affectueux lui fit plaisir, comme la poignée de main et le sourire d'Olivier, mais qu'avaient donc ces singulières créatures à l'étouffer ainsi de leurs caresses, elle qui ne les avait jamais vues! Puis comme elles riaient et parlaient fort, criant toutes à la fois, avec des intonations bizarres, qui ressemblaient à des cris de perruches. La fillette les regardait sans rire avec un petit air froid, un peu hautain. Ce genre l'étonnait prodigieusement, et ce qui la choquait le plus, c'était de voir Odette se mettre immédiatement à l'unisson et faire presque autant de bruit que ses amies.

— Vous allez dîner avec nous, dit-elle, j'ai besoin de vous ce soir pour donner une leçon de danse à cette petite sauvage.

Les jeunes Anglais acceptèrent sans cérémonie; ils semblaient installés comme chez eux dans le salon des Airelles, et les miss Sullivan se mirent

tout de suite à fourrager dans le casier à musique pour chercher des airs de quadrilles.

— On va dîner dans dix minutes, dit Odette, ma chérie; venez ôter votre chapeau dans ma chambre.

Ghislaine eût été fort heureuse de cette occasion de se retrouver seule un instant avec Odette, mais Flo les suivit obstinément.

La petite chambre bleue était toujours la même, un petit paradis de grâce et de fraîcheur, et le lit de Ghislaine était préparé comme la dernière fois, à côté de celui d'Odette.

— Je ne l'ai pas fait enlever depuis votre départ, dit la jeune fille, cela me tenait compagnie, et il me semblait que vous n'étiez pas partie pour longtemps en voyant votre petit lit tout prêt.

Ghislaine embrassa son amie. Non, elle n'était pas changée, sa chère bonne Odette. Flo apporta ses grosses joues rouges pour être embrassée aussi. Ghislaine trouva qu'elle était bien ennuyeuse, mais éprouvait une sorte de pitié pour la bonne fille qui certainement l'aimait sincèrement et qu'elle ne pouvait parvenir à aimer.

— C'est bien triste, pensa-t-elle avec un peu d'amertume, sur deux amies il y en a toujours une qui aime plus qu'elle n'est aimée, et que faire à cela? on n'aime pas comme on veut.

— Vraiment, ma chérie, s'écria Odette, on ne dirait pas que vous arrivez de Paris! quelle robe avez-vous-là?



— Vous ne la reconnaissez pas? C'est toujours la robe noire que vous avez fait arranger pour moi, je n'ai pas mis autre chose à Paris.

— Quelle horreur! mais vous étouffez là dedans.

— Oui, j'ai un peu chaud, seulement mes robes d'été ne sont pas deuil.

— Mais il y a plus de six mois que M<sup>me</sup> Grandvalier est morte, il est bien temps de quitter le noir. Qu'allez-vous mettre à mon bal? J'aurai tout bonnement une robe de voile blanc; vous savez, chez soi il faut être simple, ma petite Toinette travaille très bien, elle aura bientôt fait de vous en faire une sur le modèle de la mienne, nous serons comme deux sœurs.

— Comme vous voudrez, fit docilement Ghislaine qui se soumettait toujours à Odette, surtout en matière de toilette.

— Voici la cloche du dîner, descendons; avez-vous faim, Laine, qu'est-ce que vous cherchez?

— Ma Mignon; où donc l'avez-vous mise?

— Oh! elle est dans la chambre d'Olivier, il a voulu l'avoir; vous irez lui dire bonjour plus tard; venez dîner.

— Oui, dit Flo, venez vite, il y a des écrevisses grosses comme des petits homards, je viens de les voir à la cuisine.

Laine se mit à rire, et pensa que Flo était encore moins changée que les autres; elles descendirent toutes trois et arrivèrent dans la salle à manger, où le reste de la société était déjà à table.

On causa peu pendant le diner, les jeunes convives mangèrent consciencieusement et s'absorbèrent profondément à éplucher leurs écrevisses. Ghislaine était placée entre Edward et Janet Sullivan, la plus jeune des quatre sœurs, mais Olivier était en face d'elle, entre les deux aînées, et lui jetait de temps en temps un regard amical. Il lui sembla que son hiver ne lui avait pas fait tout le bien que prétendait Odette, il avait la figure fatiguée, on apercevait quelques cheveux blancs dans sa jolie chevelure brune, et il y avait dans sa physionomie quelque chose de triste qui n'existait pas l'année précédente.

Odette ne permit à personne de s'attarder sur le dessert, et entraîna tout le monde dans le grand salon du rez-de-chaussée où l'on se tenait l'été. Flo grogna un peu, et ne se décida à suivre les autres qu'à la condition d'emporter son assiette pleine de cerises, qu'elle alla manger dans une embrasure de fenêtre, malgré les signes de son frère.

— Il fait trop chaud pour danser, répondit-elle sans se troubler, et Ghislaine, au fond, était de son avis. Elle était fatiguée de son voyage par cette chaude journée de juin, et elle aurait aimé aller flâner doucement dans le parc, renouveler connaissance avec les vieux arbres, et respirer à son aise l'air embaumé du soir, dont quelques bouffées lui arrivaient par les fenêtres ouvertes, mais déjà miss Sullivan était au piano, tapant à tour de bras une valse entraînante; Edward la saisit par la taille

et force lui fut de tourner de son mieux. A la valse, succéda un quadrille des lanciers qui lui parut très compliqué; elle embrouilla toutes les figures, et, voyant Odette prête à s'impatienter, se sentit sur le point de pleurer de fatigue et de désappointement. Ce fut avec un vrai plaisir qu'elle vit les jeunes Anglais s'entasser dans leur voiture et reprendre le chemin des Étoiles, et qu'elle monta avec Odette dans leur petite chambre.

Cette première soirée ne fut qu'un échantillon de la vie que l'on menait désormais aux Airelles. Odette n'avait rien exagéré en disant que l'on y était devenu très mondain. Tous les voisins vinrent rendre les visites à la jeune châtelaine, qui se tirait de son rôle avec une grâce et une aisance que Ghislaine admirait sincèrement. Puis les jeunes Anglais venaient souvent, parfois accompagnés de M<sup>me</sup> Arnoux, mais plus fréquemment tout seuls. Rien n'arrêtait leur intrépidité, ni le soleil, ni le mauvais temps. Lorsque, par une pluie battante ou une chaleur lourde et orageuse, Ghislaine s'installait avec Odette dans le grand salon frais et tranquille, se réjouissant de retrouver enfin une de ces bonnes journées d'autrefois, passée tout entière à causer intimement, en faisant quelque travail intéressant, on entendait soudain un bruit de roues sur le sable de l'avenue, immédiatement suivi de l'invasion bruyante de six chapeaux de feutre rouge sous lesquels les figures des hardis visiteurs s'épanouissaient

avec une confiante gaité. Ils semblaient si persuadés du plaisir que l'on devait éprouver à les voir, qu'il n'y avait pas moyen de leur faire froide mine. A peine entrés, ils faisaient retentir tout le château de leurs éclats de rire. Les livres et les ouvrages étaient jetés bien loin, et l'on se mettait sur-le-champ à danser ou à planter le jeu de croquet sur la terrasse si le temps était beau. Odette se prêtait à tout, montrant la même activité au plaisir qu'au travail, mais Ghislaine trouvait cette agitation fatigante. Loin de se laisser entraîner ou exciter par l'exemple des autres, elle devenait silencieuse et se tenait le plus possible à l'écart. Souvent, elle reprenait son livre et son ouvrage et venait s'asseoir près de tante Hélène, causant avec elle et regardant le jeu, mais n'y prenant part que lorsqu'on avait besoin d'elle pour compléter une partie ou un quadrille.

Elle avait appris cependant à apprécier les miss Sullivan et convenait qu'elles étaient bonnes, toujours prêtes à obliger ou à amuser les autres, et réellement bien élevées malgré leurs bizarreries; elle s'apprivoisa au point d'essayer son anglais avec miss Janet qui l'avait prise en grande affection, et qui, partageant son goût pour la lecture, lui racontait et lui indiquait tous les jolis romans qu'elle dévorait entre deux gambades. Ghislaine aurait aimé à causer souvent avec elle, mais elle ne pouvait pas tenir en place et son chapeau rouge sem-

blait un feu follet qu'on ne voyait pas deux minutes au même endroit.

Parfois, d'autres familles du voisinage, surtout celles où il y avait des jeunes filles aimant à s'amuser, arrivaient en voiture et passaient leur après-midi aux Airelles. Les parties étaient alors plus animées et plus bruyantes que jamais. Mais Ghislaine éprouvait souvent alors un singulier besoin de solitude et de recueillement, et, lorsqu'elle voyait tout le monde bien occupé, s'éclipsait sans bruit et s'en allait errer toute rêveuse dans les allées solitaires du parc, ou bien s'enfonçait avec son livre sous les ombrages épais du bois. Quelquefois, elle sortait du parc par derrière, et s'engageait dans un étroit sentier qui grimpait à travers un épais fouillis de bruyères et de genêts chargés de cosses noires, qui éclataient au soleil, et tintaient comme des grelots sur son passage. Elle allait voir les pauvres vieilles femmes, les mères chargées d'une bande de petits enfants, tous les humbles amis, un peu négligés par Odette. On l'accueillait partout avec un sourire ; son doux visage d'enfant intimidait moins que la figure de la belle jeune fille, puis elle était du pays, où la famille Grandvallier avait toujours été aimée.

Ghislaine avait un cœur très fidèle qui n'oubliait personne, et, se souvenant un jour qu'elle n'avait pas encore renouvelé connaissance avec sa plus ancienne amie, sa Mignon, entra dans le petit salon d'Olivier pour aller la voir. Elle fut un peu surprise

en y trouvant le jeune homme qui était assis devant la table, et semblait occupé à dessiner.

— Pardon, fit-elle, je croyais que vous étiez toujours en bas à jouer du piano ; je venais seulement voir Mignon.

— Eh bien, ne vous gênez pas ; venez causer avec Mignon, je n'écouterai pas ce que vous direz ensemble.

— Oh ! nous n'avons pas de secrets, je vais la regarder et puis je m'en irai. Pauvre chérie, elle n'a pas changé.

— Et à moi, vous ne me faites pas une visite aussi, je vous ai à peine vue depuis que vous êtes ici.

— C'est vrai cela ; c'est comme Odette, je ne peux presque plus causer avec elle. Montrez-moi donc ce que vous faites, cela paraît bien joli.

— C'est un ouvrage qui m'a été commandé par Odette, des proverbes en images destinés à figurer dans son bal. Voyez, j'écris chaque moitié d'un proverbe connu, sur un petit triangle de carton accompagné d'un dessin ; on distribuera aux jeunes filles les cartons portant les premières moitiés de proverbes, et aux danseurs ceux qui portent la dernière moitié ; chacun devra alors chercher la moitié qui manque à son proverbe et danser avec elle. C'est tout simplement une manière de tirer les danseuses au sort.

— Une très amusante ; pour quoi faire ces petits bouts de rubans ?

— Pour suspendre les cartons à la boutonnière et au corsage des danseurs; voulez-vous les attacher, les bleus aux premières moitiés et les roses aux secondes? ne vous trompez pas. Voici déjà huit proverbes complets, je dois en faire douze, donnez-moi donc des idées.

— Il me semble que vous avez déjà choisi tous les plus drôles; les jolis petits dessins, ce sera dommage de les laisser abîmer. Lequel faites-vous, maintenant?

— Tel père, tel fils; regardez, je crois que j'ai une idée neuve, qu'en dites-vous?

En quelques coups de crayon, Olivier esquissa ses deux petits dessins; tel père était représenté par un beau Guillaume Tell armé de son arc, et tel fils par l'enfant, à genoux, une pomme sur la tête.

— Que c'est drôle! s'écria Laine en extase, quelle bonne idée!

Olivier se mit à peindre ses dessins pendant que la fillette tournait autour de lui, heureuse de se retrouver dans ce petit salon où elle avait passé de si bons moments, et dont le souvenir lui était revenu si souvent à l'esprit pendant son hiver à Paris. Il lui semblait pourtant moins gai que l'année précédente, quelque chose y manquait. Le petit salon, délaissé par la jeune fille, n'avait plus cet aspect vivant et confortable des pièces où l'on aime à rester, et qui gardent quelque chose de votre âme; on ne voyait plus de corbeille à ouvrage sur la petite table, plus

de livres ouverts, de journaux dépliés; les revues, les publications illustrées qu'Odette attendait jadis avec tant d'impatience, étaient empilées sur un guéridon, pas coupées, et la plupart encore sous bande. Les bibelots des étagères étaient couverts de poussière, et les grands vases de cristal qui ornaient la cheminée, habituellement remplis de fleurs, étaient vides et ternes.

Ghislaine remarqua en soupirant tous ces petits changements qui en disaient long, à son avis; l'abandon de ces petites choses lui semblait l'emblème d'abandons plus graves et plus irréparables; elle allait se mettre en devoir d'épousseter Mignon avec son mouchoir, lorsque la porte s'ouvrit et Maud Sullivan, l'ainée des sœurs, entra comme un coup de vent.

— Enfin vous voilà, Laine, je vous ai cherchée partout; venez vite, on vous attend pour jouer à la poste-court. Venez aussi, monsieur Olivier, vous appellerez les noms.

Tous deux obéirent de bonne grâce et suivirent la joyeuse miss, dont les yeux brillaient de plaisir comme ceux d'une écolière en vacances. Tout simplement, avec ses manières de bon garçon sans façon, elle prit le bras d'Olivier pour l'aider à descendre l'escalier, et se mit à bavarder jusqu'à la porte du salon.

Ghislaine, qui aimait mieux jouer que danser, tint une place brillante dans le jeu, et ne se laissa



pas attraper une seule fois, mais elle ne perdit pas pour cela le fil de ses idées. Le lendemain, pendant que toute la famille était réunie sur la terrasse, recevant une visite, elle monta furtivement au petit salon, les bras chargés de deux gros bouquets de fleurs des champs qu'elle commença par arranger dans les vases, de chaque côté de Mignon. Cette première opération achevée, elle se mit en besogne, grimpant sur une chaise pour épousseter les étagères, changeant les meubles de place, secouant les plis des rideaux, touchant à tout, légèrement et sans bruit, comme un des farfadets des légendes qui viennent en secret faire le ménage. A partir de ce jour, elle prit à sa charge le soin du petit salon, qu'Odette se réservait autrefois ; chaque fois qu'Olivier y entra, il trouvait toujours des fleurs fraîches dans les vases, et sur la table le livre de Ghislaine ou son ouvrage commencé, mais jamais la fillette elle-même, qui s'arrangeait pour disparaître avant son arrivée, de peur d'être indiscrete en s'installant ainsi dans le refuge du jeune châtelain. D'ailleurs, elle n'avait plus guère de loisirs, le jour du bal approchait et il lui fallait aider Odette, qui était fort affairée, car un bal est chose compliquée à la campagne.

On fit plusieurs voyages à Autun pour commander les rafraichissements, acheter divers objets de toilette ainsi que les accessoires du cotillon, puis il fallut écrire les invitations, préparer les chambres

des invités éloignés qui devaient coucher au château, s'occuper de mille détails qui eussent fait perdre la tête à toute autre qu'à Odette. Ghislaine se demandait comment elle aurait encore la force de danser, en la voyant le jour du bal, sur ses jambes depuis le grand matin, courant de la cuisine où l'on fabriquait le punch, au salon où les miss Sullivan disposaient des jardinières remplies de fleurs, et enfin à la salle à manger surveiller l'arrangement de la table du souper. A huit heures du soir, la pauvre tante Hélène qui, malgré l'activité de sa nièce, était accablée de fatigue, se demandait comment elle irait jusqu'au bout, et Ghislaine, en montant dans sa chambre pour s'habiller, fut sur le point de se coucher, par pure habitude.

— J'ai déjà sommeil, dit-elle en bâillant, ce qui fit beaucoup rire Odette; comment ferons-nous pour rester éveillées si tard?

— Vous verrez, on n'a pas sommeil en valsant, je resterais bien trois nuits sans me coucher. Dépêchons-nous, chérie, j'entends les voitures qui entrent et tante Hélène est toute seule en bas; Olivier n'est pas descendu.

En effet, le salon commençait déjà à se remplir lorsqu'elles entrèrent, vêtues comme deux sœurs de robes blanches semblables, mais bien différentes de tournure et de type. Odette était belle, d'une pure et radieuse beauté, avec son teint nacré plus frais encore sous la lumière, et ses beaux cheveux sans

fleurs, nattés simplement comme à l'ordinaire. Ghislaine était délicieusement, naïvement jolie, et n'en savait rien, la pauvrete ; dans sa précipitation à suivre son amie, elle n'avait pas pris le temps de se regarder à la glace et ses grands yeux s'ouvraient éperdument cherchant quelque visage familier au milieu de cette foule élégante. Le grand salon ne lui semblait plus le même avec son animation inaccoutumée. Elle marcha comme en rêve à travers ces femmes en robes de bal, ces officiers en uniforme qui la regardaient passer, et arriva un peu émue aux côtés de tante Hélène, qui était belle comme une marraine fée, dans sa robe de velours pensée et ses vieilles dentelles. En prenant une chaise, ses yeux rencontrèrent une gracieuse figure, svelte et grande comme un jeune bouleau, avec un visage sérieux sous un nuage de cheveux frisottés, ornés de mugets des bois. En se reconnaissant tout à coup, elle rougit vivement et s'assit le plus près possible de la vieille dame, sans répondre aux signes d'appel que lui adressaient de loin les miss Sullivan, fort égayées par la perspective de six heures de danse, mais peu à leur avantage avec leurs teints rouges et brouillés, qui ne gagnaient rien au voisinage de leurs robes d'un rose faux et trop vif.

Olivier entra peu après les jeunes filles, et les chercha des yeux, aussitôt qu'il eut échangé avec ses invités les premières politesses de rigueur. Il ne reconnut pas non plus tout d'abord Ghislaine, assise

près de sa tante; il ne l'avait jamais vue que négligemment, presque pauvrement habillée de vieilles robes mal agrandies dont la forme ne convenait plus à son âge, et son nouvel aspect le frappa d'une révélation subite. Il sentit que l'enfant se faisait rapidement femme.

Lorsque M<sup>me</sup> Arnoux fut assise au piano, se préparant à faire danser, avec sa complaisance habituelle, et que chaque danseur eut fait son invitation, le jeune homme, voyant que Ghislaine ne dansait pas, vint lui offrir son bras et la conduisit dans un coin retiré entre deux massifs de fleurs, où il la fit asseoir.

— Je regrette bien de ne pouvoir vous faire danser votre premier quadrille, dit-il, est-ce que personne ne vous a invitée?

— Si, ce grand monsieur qui danse avec Janet, mais je n'ai pas osé accepter, je suis sûre que je brouillerais toutes les figures.

— Non, c'est plus facile que vous ne pensez, avec un bon cavalier on n'a qu'à se laisser conduire.

— Je pourrai essayer une autre fois, mais je crois que j'aime autant regarder.

Au quadrille succéda une valse.

— Il ne faut pas rester dans votre petit coin, dit Olivier, personne ne vous y trouverait.

— Cela ne fait rien, j'aime mieux regarder encore et surtout écouter, c'est si joli.

M<sup>me</sup> Arnoux jouait la ravissante valse de *Faust*;

Ghislaine écoutait, les larmes aux yeux ; cette musique l'impressionnait étrangement, et si elle avait été seule, elle aurait fondu en larmes.

— Regardez comme Odette est jolie, murmura-t-elle, tandis que la jeune fille l'effleurait en passant, légèrement emportée au bras d'Edward.

— Une vraie Marguerite, répondit Olivier, en suivant complaisamment la robe blanche et les nattes blondes qui tourbillonnaient si légèrement ; ils vont bien ensemble, je crois que ce sont les meilleurs valseurs du salon.

— Vous savez, dit Laine en manière d'explication, ils ont tellement l'habitude de danser l'un avec l'autre.

Olivier ne dit plus rien et prit l'air pensif qu'il avait souvent depuis quelque temps. Après la valse, il reconduisit Ghislaine vers sa tante et alla se mêler à un groupe de jeunes officiers.

La fillette fut bientôt entourée par les quatre miss Sullivan, rouges comme des pivoines et tenant chacune un verre de punch et une sandwich.

— Eh bien, Laine, que faites-vous donc ? vous ne dansez ni ne mangez ; vous êtes là pâle et tranquille comme à l'ordinaire, on dirait une vraie poupée de biscuit.

— Je suis bien assez occupée à regarder, vous savez, c'est mon premier bal.

— Et comment trouvez-vous cela ? Délicieux, n'est-ce pas ? Quels bons danseurs et quelles jolies toilettes !

La bonne Maud n'osa pas ajouter, et quels rafraîchissements, mais l'appétit qu'elle mettait à avaler sa sandwich valait bien un éloge.

Ghislaine n'eut pas le temps de lui répondre; on entendit les premières notes d'une polka, et le flot des danseurs arriva vers les jeunes filles groupées ensemble. Maud partit au bras d'un petit jeune homme timide qui n'osait se risquer qu'auprès des femmes laides, et notre héroïne elle-même n'osa refuser l'invitation d'un grand officier blond, qui lui semblait fort imposant. Elle dansa gravement, sans dire un mot, tremblant de manquer la mesure, et revint s'asseoir à sa place avec le sentiment du devoir accompli. Elle n'en bougea plus jusqu'à minuit, heure à laquelle on passa dans la salle à manger pour souper avant d'attaquer le cotillon.

La table était couverte de bonnes choses, bien servies, parmi lesquelles couraient, sur la nappe brodée, des cordons de fleurs maintenues fraîches dans des godets de cristal, et présentait un charmant coup d'œil surtout lorsque les convives eurent pris place tout autour en formant une seconde guirlande de figures joyeuses et animées. Les invités, jeunes pour la plupart, s'amusaient de tout leur cœur et le laissaient franchement voir; on causait, on riait, on mangeait aussi, et de bon appétit; il fallait prendre des forces pour le cotillon. La réunion commençait à être fort gaie, d'une gaieté de bonne compagnie, agréable à contempler, mais

Ghislaine, qui avait à peine dansé et qui n'avait point bu de champagne, ne se sentait pas à l'unisson ; elle regardait curieusement, un peu étonnée, immobile au milieu du mouvement qui l'entourait. Malgré les sollicitations de l'officier qui lui avait fait danser la polka, elle ne put se décider à faire partie du cotillon et alla s'asseoir près d'Olivier, sérieuse et attentive, comme si elle se fût préparée à voir un spectacle extraordinaire.

Le cotillon était conduit par Odette et un officier grisonnant, connu par sa longue expérience. On débuta par les proverbes, puis Odette s'assit au milieu du salon, un miroir à la main, tandis que tous les jeunes gens défilaient derrière. A chaque nouvelle figure qui se reflétait dans le miroir, elle l'essuyait d'un coup de son mouchoir comme pour l'effacer. Tous les malheureux dédaignés venaient alors s'agenouiller à la file devant la jeune fille, jusqu'à ce qu'elle se décidât à faire un tour de valse avec le douzième, dont la figure se montra dans la glace.

Après Odette, toutes les danseuses prirent place sur la chaise et renouvelèrent la même cérémonie, que Ghislaine finit par trouver bien monotone.

— Il me semble qu'à leur place je prendrais le premier venu, pensa-t-elle ; ce serait moins long, puis je suis bien sûre qu'elles choisissent celui qui leur plaît le moins.

Au miroir succéda une bougie allumée qu'Odette,

montée sur un tabouret, tenait aussi élevée que possible, tandis que tous les jeunes gens sautaient à qui mieux mieux pour l'éteindre en soufflant dessus; quelques minutes de valse furent encore le prix du vainqueur, tandis que les autres se retiraient, constellés de taches de bougie.

Pour la figure suivante, on apporta un balai et un bonnet de coton; Odette se fit amener deux danseurs, qu'elle tira au sort et se mit à valser avec le gagnant, pendant que le perdant, coiffé du bonnet de coton, balayait énergiquement le parquet devant eux.

Les figures variées se succédèrent ainsi bien avant dans la nuit, quelques-unes assez amusantes, mais pour la plupart grotesques. Ghislaine commençait à se sentir très fatiguée d'être assise, et très étourdie de tous ces exercices répétés vingt fois devant ses yeux. Elle pensait que le cotillon était vraiment une sottise invention, et s'étonnait que les femmes pussent y prendre plaisir et que les hommes consentissent à se rendre si ridicules. Passe encore pour les jeunes gens, mais comment les femmes souffraient-elles de voir leurs maris ainsi affublés? Elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'il était bien heureux qu'Olivier ne dansât pas; elle n'aurait pu prendre son parti de le voir coiffé d'un bonnet de coton, balayant le parquet sous les pas d'un couple tournoyant, ou bien faisant mille contorsions pour arriver à saisir un chapeau avec ses dents en se tenant



en équilibre sur un genou. Après une valse finale, tout le monde se mit en branle pour partir; pendant que chacun cherchait ses manteaux et ses capuchons, Ghislaine monta à sa chambre; il faisait grand jour; elle ouvrit la fenêtre et s'accouda au balcon ouvragé, respirant avec délices l'air embaumé du matin, reposant ses yeux fatigués sur la fraîche verdure, brillante de rosée. Odette la trouva ainsi en entrant à son tour.

— Que faites-vous là, chérie? Je croyais vous trouver dans votre lit; voulez-vous bien fermer cette fenêtre, il est bien temps de se coucher, il me semble.

— Il n'est même plus temps, fit Ghislaine, mais, en effet, vous devez être bien fatiguée, ajouta-t-elle, en regardant Odette avec une sorte de tristesse, comme si elle eût cherché à retrouver la radieuse reine du bal dans cette jeune fille pâle et échevelée, montrant au grand jour sa robe tachée, et ses gants noircis par le contact d'une multitude d'habits noirs.

— Il est vrai que je me suis donné de la peine, dit-elle en les ôtant, tandis que Ghislaine lui délaçait sa robe; je ne suis pas comme vous, petite paresseuse; vous devriez avoir honte d'être si propre et si fraîche; quelle idée, à votre âge, de faire déjà tapisserie, un amour de danseuse comme vous! savez-vous que vous étiez la plus jolie? Mais sérieusement, que pensez-vous du bal et de la danse, autant qu'une personne qui ne danse pas peut en juger?

— Je ne sais pas trop, il me semble que c'était un très joli bal.

— Oui, tout a vraiment bien marché; je crois que l'on s'est amusé; mais je voudrais savoir votre impression à vous.

— Oh moi, c'était la première fois que je voyais cela, vous savez, cela m'a fait un drôle d'effet.

— Quel effet? dites-moi cela; agréable ou désagréable?

— Pas désagréable, assurément, mais un peu triste.

— Comment, triste! Que voulez-vous dire? Trouvez-vous le cotillon triste?

— Je ne trouve pas cela bien drôle, cela rend les hommes si ridicules; je n'aime pas à les voir comme cela.

— Et la valse, qu'en dites-vous de la valse?

— Cela, c'est très joli, fit Laine pensant à la valse de *Faust*, il me semble que j'aurais du plaisir à valser avec quelqu'un que j'aimerais beaucoup, mais pas avec tout le monde.

— Alors il n'y avait personne dans le salon que vous aimiez assez pour cela, car vous n'avez pas valsé une fois.

— Non, mais je vous regardais, et il me semblait que vous deviez être bien malheureuse de danser cette ravissante valse de la fin avec ce vilain monsieur roux.

— Mais il dansait très bien, et moi, pourvu qu'un

danseur ait de bonnes jambes, je ne regarde guère ses cheveux. Je ne suis pas si difficile que vous, ma chérie, et encore je le suis devenue dernièrement ; mais quand j'en étais comme vous, à ma première soirée, j'aurais dansé avec ma chaise plutôt que de rester assise dessus.

Ghislaine ouvrit de grands yeux et Odette se mit à rire.

— Vous êtes la plus singulière fille du monde, dit-elle en riant. Bonsoir, chérie, laissez-moi dormir, car je tombe de sommeil.

— Vous allez pouvoir dormir comme cela, à cette heure-ci ?

— Je vous en réponds, comme une marmotte, et vous ferez bien d'en faire autant.

— Non, j'aime mieux aller dehors, il fait si bon et si frais à cette heure-ci, l'air me fera du bien ; j'ai la tête lourde, je crois qu'elle est trop pleine de musique.

Ghislaine se déshabilla, mit sa robe ordinaire, changea ses souliers blancs contre de grosses bottines, et sortit doucement, laissant Odette profondément endormie.

## CHAPITRE XX

L'époque des vacances arriva, remplissant le pays d'une animation joyeuse. Pas une maison, pas un château qui ne possédât quelque collégien, quelque fillette revenant du couvent, ou quelque jeune ménage établi au loin, qui revenait chaque année présenter ses enfants aux grands-parents. Tout ce monde ne demandait qu'à s'amuser, et l'on organisait partout des excursions, des parties de pêche ou des repas sur l'herbe, auxquels l'intrépide bande des Étoiles trouvait presque toujours moyen de se joindre. Odette y était aussi souvent invitée et s'y rendait chaque fois que sa tante ou son frère pouvaient l'accompagner. Au reste, on s'amusait sans sortir des Airelles, le château ayant aussi ses hôtes des vacances; plusieurs jeunes cousins et quelques anciennes amies d'Odette avec leurs maris, vinrent successivement y passer quelques jours. Puis Olivier invita trois ou quatre de ses amis à venir

célébrer l'ouverture de la chasse. Parmi ces derniers, se trouvaient deux frères à peu près de son âge, Marc et Gérard de Sivry, qui prolongèrent leur séjour un peu après les autres. L'aîné peignait et dessinait très gentiment, le second était quelque peu musicien et littérateur; tous deux avaient de l'esprit et de l'entrain, et faisaient de fort agréables compagnons, dont les ressources devenaient inappréciables les jours de pluie et durant les soirées d'automne. Installés autour de la lampe avec des crayons, des livres et des ouvrages, on passait de bonnes heures à causer et à rire, et la sauvage Ghislaine elle-même trouvait grand charme à ces petites réunions.

Depuis quelque temps, toute la jeunesse du pays était fort excitée par l'annonce d'un grand bal qui devait avoir lieu, à la fin de septembre, dans un château situé entre les Airelles et Autun, et dont les propriétaires habitaient ordinairement Paris. Ce bal devait offrir cela de particulier que l'on serait obligé de s'y rendre non entièrement costumé, mais avec une tête de fantaisie. Les parents seuls échappaient à cette loi sévère; toute jeune fille, tout jeune homme ayant l'audace de se présenter avec sa tête de tous les jours, serait forcé de la déposer au vestiaire avant d'entrer, et de se passer de cet accessoire important. En conséquence les jeunes imaginations se mettaient à la torture et le choix d'une tête était devenu un sujet de conversation inépuisable.

Ghislain ne devait pas aller au bal : d'abord elle n'était pas invitée, et quoiqu'il eût été facile d'obtenir une invitation pour elle, la prudente tante Hélène la trouvait trop jeune pour la conduire dans le monde, surtout considérant la situation de la fillette. D'ailleurs, elle-même ne tenait pas à y aller et se trouvait très satisfaite d'inventer mille traves-tissements pour le compte des autres. La tête d'Odette la préoccupait naturellement beaucoup.

— Vous n'avez que l'embarras du choix, lui disait-elle, votre figure se prête à une quantité de jolies coiffures.

— Je suis cependant très embarrassée; Janet me conseillait de me faire une tête Louis XV toute poudrée.

— Non, vous n'êtes pas assez chiffonnée; vous ressemblez bien plus à une châtelaine du moyen âge qu'à une marquise. Je me figure Alde la blonde tout à fait comme vous, ou bien encore Edith au col de cygne, mais tout cela ne serait pas assez original.

— Il me semble, dit Olivier, que rien ne pourrait t'aller mieux que le grand nœud d'Alsacienne que tu mettais quand tu posais pour mon dessin de la Cocarde.

— Bah! une coiffure d'Alsacienne, c'est bien usé; toutes les bonnes d'enfants et les filles de brasserie en portent, dit Gérard de Sivry, et puis cela n'irait pas avec une robe de bal, ajouta Odette, il ne faut pourtant pas que la tête jure trop avec le corps.

— Moi, je ne suis pas de l'avis de M<sup>lle</sup> Ghislaine, dit à son tour Marc, en regardant la jeune fille avec attention, je trouve que vous avez une figure du seizième siècle, vous me rappelez beaucoup les portraits de Clouet, et si vous vouliez me le permettre, je me chargerais de vous coiffer à ma façon.

Odette y consentit après avoir cherché dans la bibliothèque les gravures des portraits en question et choisi celui qu'elle préférait. Il ne lui restait plus qu'à s'occuper de sa toilette qu'elle commanda à sa couturière de Paris, après un grand va-et-vient d'échantillons et de gravures de modes.

Les jeunes gens choisissaient généralement ce qu'il y avait de plus grotesque. La plupart devaient se masquer ou mettre tout simplement une tête de carton représentant un nègre ou un polichinelle. Marc ne se souciait pas de cacher sa jolie figure et sa soyeuse barbe blonde, et décida qu'il se confectionnerait une tête Henri II. Son frère, moins soucieux de sa beauté, voulait avant tout quelque chose d'original et d'inédit, et Olivier le satisfait pleinement en lui conseillant de mettre un appareil de plongeur.

Les miss Sullivan devaient représenter les quatre saisons, parées suivant leur rôle. Quant à Edward, il ne voulait dévoiler à personne sous quel aspect il devait se présenter au bal, mais sa physionomie triomphante montrait qu'il était certain du succès.

Le grand jour arriva. Chacun commença de bon

heure à se préparer, car il ne s'agissait plus cette fois d'une toilette ordinaire. Dès les trois heures de l'après-midi, le jeune peintre sortit de sa chambre avec une tête de la plus pure Renaissance, barbe en pointe, et toque de velours bleu.

— Parfait! s'écria Olivier en le voyant entrer, très réussi! seulement, mon cher, tu as l'air d'avoir volé ta tête, on ne peut pas se figurer qu'elle appartienne à ce monsieur en habit noir qui la porte sur ses épaules.

Marc avait fait sagement de finir de bonne heure avec sa propre tête, car il mit deux heures et demie à coiffer Odette. Mais ce ne fut pas du temps perdu, tous les assistants s'extasièrent lorsque la jeune fille sortit de ses mains coiffée en Elisabeth d'Autriche, ses beaux cheveux tout entremêlés de perles. Des cordons de perles ornaient aussi son cou, ses bras et le corsage de sa robe de satin vieux bleu. Elle était ainsi merveilleusement belle et le jeune homme la contemplait avec ravissement, comme un nouveau Pygmalion tout près de devenir amoureux de son œuvre.

Gérard, plus heureux, conserva sa figure habituelle jusqu'au dernier moment et monta en voiture portant son scaphandre sous son bras.

Ghislaine et Olivier assistèrent au départ du haut du perron, souhaitèrent un heureux succès au couple Renaissance et au plongeur, et à la tante Hélène toute la patience nécessaire, puis ils remon-



tèrent philosophiquement dans le petit salon où ils devaient passer la soirée en tête à tête, comme deux sages revenus des plaisirs mondains. Il faisait déjà froid et tous deux s'installèrent devant la cheminée où flambait un bon feu; Ghislaine, assise sur le tapis, suivant sa coutume, puisait des pommes de pin dans une corbeille et les lançait dans le brasier.

— Comme cela va être drôle! toutes ces têtes, dit-elle. Je voudrais bien savoir comment Edward va être, je crois qu'il ne l'a dit à personne, pas même à ses tantes.

C'est singulier, mais cela m'amuse plus d'entendre les descriptions d'Odette que de voir les choses moi-même, elle a une manière de raconter si animée et si vivante. Comme elle était belle, n'est-ce pas?

— Oui, répondit simplement Olivier. A son orgueil de frère aîné presque paternel, se mêlait un peu de tristesse; il sentait bien que sa sœur, cette unique joie de sa vie sacrifiée, lui échappait rapidement, et qu'il était de son devoir de s'en réjouir au lieu de le regretter.

— Pauvre petite, pensa-t-il, je lui ai fait une existence assez triste et sérieuse, il est bien temps qu'elle connaisse enfin les plaisirs de son âge; ce serait un crime de clouer près de mon fauteuil cette enfant si pleine de vie et de gaieté.

— Elle ressemblait à une princesse des contes de fées! continua Ghislaine avec enthousiasme, je suis

sûre qu'elle sera la plus belle au bal. Comme sa robe lui allait bien !

Olivier soupira, songeant qu'il aimait mieux encore la voir avec sa jolie robe de tous les jours et ses simples nattes, et qu'elle restât là près de lui, comme autrefois, paisible et satisfaite, chantant sur son ouvrage, mais c'était là un regret égoïste qu'il chassa aussitôt. Passant sa main caressante sur la tête de Ghislaine, il reprit moitié riant, moitié attendri :

— Et vous, vous êtes la pauvre petite Cendrillon, avec son tablier à bavette et ses cheveux ébouriffés. Voulez-vous que je vous change aussi en princesse d'un coup de ma canne, et que je vous envoie au bal rejoindre Odette ?

— Non, j'aime mieux rester là.

— Ce n'est pourtant pas gai pour vous, ma pauvre enfant. Que pourrions-nous bien faire pour nous amuser un peu ? Que diriez-vous d'un petit thé ?

Le thé fut approuvé ; on sonna pour demander les ustensiles nécessaires, et la fillette se mit à tripoter joyeusement entre la bouilloire et la théière.

— C'est singulier, fit le jeune homme qui la regardait sans perdre un de ses mouvements, vous ne ressemblez certainement pas du tout à Odette, et pourtant, maintenant qu'elle n'est plus là, vous me la rappelez, vous avez quelque chose de ses gestes, de ses manières ; tenez, vous venez de verser de l'eau dans la théière absolument comme elle.

Ghislaine aurait rougi de plaisir si elle n'avait été déjà aussi rouge que possible.

— Tant mieux, dit-elle, si je pouvais lui ressembler en tout, je serais bien heureuse. Il n'y a personne au monde que j'aime autant qu'Odette. Voulez-vous du lait, dans votre thé?

— Non, un peu de rhum, s'il vous plaît; est-ce qu'on offre du lait à un vieux soldat? A votre santé, Laine!

Lorsque le petit repas fut terminé, Ghislaine enleva les tasses et vint se rasseoir près de la table avec sa corbeille à ouvrage.

— Vous allez travailler comme cela, tout après votre thé? c'est donc un ouvrage bien pressé?

— Mais oui, c'est une petite robe de laine que je tricote pour l'enfant de Francine, vous savez, cette jeune femme qui demeure dans la montagne et qui est nourrice à Paris, chez un petit marquis. Ce pauvre petit Antoine n'a que de vieilles robes de mousseline blanche que sa maman lui envoie, vous comprenez qu'il gèle.

Ghislaine se mit à l'ouvrage et Olivier fit de nouveau la réflexion qu'elle se tenait comme Odette, et qu'elle avait la même façon de manier ses aiguilles.

— C'est que c'est Odette qui m'a appris à travailler, voyez-vous, et à me tenir droite comme elle en tricotant; autrefois je me courbais tant, que mon nez touchait mes aiguilles.

Pendant que la jeune fille travaillait, Olivier se

mit à feuilleter une collection de photographies que Marc de Sivry avait apportées.

— Oh ! les jolies choses ! s'écria Ghislaine en jetant des regards curieux par-dessus ses aiguilles, montrez, je vous en prie, quelle belle tête ! qui est-ce ?

— C'est intitulé *Fabiola*, il paraît qu'en peinture elle est d'un effet saisissant, une figure pâle sous un voile rouge ; voyez quelle expression dans les yeux ! mais vous avez dû la voir, vous êtes allée au Salon, je pense ?

— Oh ! non, je ne suis allée nulle part ?

— Au Louvre non plus ?

— Non, je ne sais pas même où c'est.

— Votre oncle aurait pu vous y conduire.

— Oh ! je crois que mon oncle ne se soucie guère de la peinture ; et puis il n'avait pas le temps de sortir avec moi. Il m'a seulement menée au Luxembourg et je suis allée ensuite m'y promener tous les jours avec Catherine. C'est bien beau, le Luxembourg, n'est-ce pas ?

— Très beau, mais est-ce là tout ce que vous avez vu de Paris ?

— Oh ! je connais Saint-Sulpice, où j'allais à la messe ; j'ai vu aussi la Seine, je suis allée une fois jusqu'aux quais.

— Jamais plus loin ?

— Non, je n'osais pas aller dans les rues pleines de monde et de voitures, et Catherine non plus.

— Comment ! vous que je croyais si aventureuse !

— Je le suis ici, mais à Paris je n'osais plus bouger, j'avais peur de tout. C'est si grand, pensez donc, si je m'étais perdue ! et puis tous ces passants qu'on ne connaît pas.

Olivier se mit à rire.

— Alors vous ne connaissez ni le bois de Boulogne, ni les Tuileries, ni le Jardin des Plantes, ni les boulevards ?

— Mais non, je vous dis que je ne connais que le Luxembourg.

— Etes-vous allée souvent au musée ?

— Quel musée ?

— Mais le musée du Luxembourg ; ne le connaissez-vous pas, par hasard ?

— Mais non, où est-il, ce musée ?

— Eh ! dame, il est dans le palais ; vous connaissez bien le palais qui est dans le jardin.

— Oh ! oui, mais je ne savais pas ce qu'il y avait dedans.

— Eh bien, ma petite, vous êtes la plus drôle personne qu'on puisse voir, dit Olivier riant de plus en plus fort, comme Ghislaine l'avait vu rarement rire.

— Tout le monde trouve que je suis une drôle de personne, fit-elle un peu interloquée, mon oncle Michel me l'a dit, Odette aussi, et voilà que vous le dites à votre tour. Je suppose que c'est vrai.

Devant cette petite mine tourmentée, Olivier cessa de rire.

— Et quand vous n'étiez pas au Luxembourg, reprit-il sérieusement, à quoi passiez-vous votre temps?

— Je lisais un peu, je travaillais un peu; je n'ai pas fait grand'chose de bon, j'ai été vraiment paresseuse.

— Paresseuse! vous, Ghislaine? vous m'étonnez beaucoup. Je ne vous vois jamais inoccupée.

— Ici, non; mais à Paris cela m'arrivait souvent.

— Et pourquoi donc cette différence?

— Je crois que c'est parce que je m'ennuyais.

— Mais le travail vous aurait distraite.

— Non, j'ai essayé souvent et je m'ennuyais toujours autant, je ne m'intéressais plus à rien. Puis, je me disais : à quoi bon travailler! pour qui? là-bas personne ne se souciait de ce que je faisais. Voyez-vous, je crois que ce n'était pas mon esprit qui s'ennuyait, c'était mon cœur; quand personne ne s'intéresse à moi, je ne peux rien faire de bon, c'est plus fort que moi.

Il y eut un instant de silence; Ghislaine regardait fixement le feu, et les larmes semblaient bien près de ses yeux.

— Mais, dites-moi, fit Olivier presque à demi-voix, votre oncle est-il bon pour vous?

— Oh! oui, très bon, très dévoué, il m'a donné sa chambre et couche dans une petite alcôve, il tâche de me faire plaisir chaque fois qu'il peut; il est bon, excellent, mon oncle Michel.

— Alors, Laine, pourquoi dites-vous que personne ne s'intéresse à vous, et que votre cœur s'ennuie?

— Je ne sais trop comment expliquer cela, mon oncle est bon pour moi par devoir, parce qu'il est mon tuteur et que je n'ai que lui au monde, mais je crois qu'au fond il ne tient pas à moi; il ne cherche jamais à savoir ce que je fais ou ce que je pense, il ne cause jamais avec moi; il est vrai qu'il est très occupé, toujours sorti, mais dans les moments qu'il passe à la maison, il ne cherche jamais à m'avoir auprès de lui. Si je m'en allais pour toujours, je crois que cela lui serait bien égal, il n'a pas besoin de moi.

La voix de Ghislaine trembla tout à coup et elle ajouta presque bas :

— C'est toujours mon vieux chagrin, vous vous rappelez; personne n'a besoin de moi, ni la pauvre tante Yseult, ni Odette, ni mon oncle, et moi j'ai tant besoin de quelqu'un, tant besoin surtout de quelqu'un qui aurait besoin de moi...

Les derniers mots se perdirent dans les larmes; la pauvre petite cacha son visage sur ses bras croisés et se mit à sangloter violemment.

Olivier la regardait sans mot dire, mais il sentait en lui une voix qui criait : « Moi j'ai besoin de toi! moi je t'aime! » Tout son être en vibrait, et il lui semblait que Ghislaine devait l'entendre. D'une main tremblante, il releva la tête de l'enfant qui s'appuyait sur son genou avec autant d'abandon que

sur le tablier de sa vieille Catherine, et plongea un instant son regard ardent jusqu'au fond de ses yeux, rien qu'un instant; il laissa aussitôt retomber la tête de Ghislaine avec un profond soupir.

Qu'avait-il donc vu à travers ses larmes d'enfant qui avait eu le pouvoir d'arrêter cet élan de passion qui lui montait aux lèvres? ce que le jeune Anglais y avait déjà vu deux ans auparavant, quelque chose d'innocent et de sacré, comme le sommeil d'un enfant que l'on a peur de troubler. Un grand respect le saisit, et, sans une caresse, sans même effleurer cette petite tête abandonnée, il dit de sa voix ordinaire :

— Soyez tranquille, mon enfant, cela viendra en son temps; songez donc, vous n'avez que seize ans. Tiens? déjà onze heures, il est temps d'aller nous coucher, si nous ne voulons pas que nos danseurs nous retrouvent ici en rentrant.

— Oh! je crois qu'ils ne reviendront guère avant quatre ou cinq heures, fit Ghislaine sautant sur ses pieds sans plus songer à son chagrin, je ne sais pas si je pourrai dormir avant, je suis si impatiente d'entendre Odette me raconter les déguisements. Que je serai contente de savoir comment était Edward.

Tout en babillant, Laine alluma son bougeoir et prit le chemin de sa chambre où, malgré son impatience, elle s'endormit bientôt profondément.

Olivier resta seul, accablé comme un homme qui



vient de voir le bonheur passer tout près de lui, et qui l'a laissé fuir volontairement. Aux premières lueurs du jour, seulement, entendant le bruit de la voiture qui ramenait les joyeux danseurs, il rentra dans sa chambre, triste au fond de l'âme, mais résolu. Jamais, dût son cœur s'en briser, il ne laisserait échapper le secret de la pure tendresse qu'il sentait grandir en lui depuis si longtemps.

## CHAPITRE XXI

Au léger bruit que fit la porte en s'ouvrant, Ghislaine entr'ouvrit les yeux et aperçut comme une vision la brillante Élisabeth d'Autriche qui entraît dans la chambre avec Toinette.

— Je suis éveillée, dit la fillette en se soulevant. Venez vite me raconter. Était-ce amusant?

— Oh! délicieux, il y avait un monde énorme, des têtes ravissantes! répond Odette pendant que la femme de chambre la décoiffait.

— Comment était Edward?

— Oh! il avait eu une idée impayable, jugez un peu, Ghislaine, la tête du loup du Petit Chaperon rouge avec le bonnet de la grand'mère noué sous le cou et une grande langue qui sortait.

— Oh! que ce devait être drôle! y avait-il un Chaperon rouge?

— Oui, la petite fille de la maison, la petite Jeanne Vallery; et M. Vallery était en Barbe-Bleue;

et c'est qu'il n'avait pas mis de fausse barbe, il avait tout simplement teint sa grande barbe blanche, je pense qu'elle va rester bleue pendant longtemps.

Odette ne raconta plus rien jusqu'à ce que Toinette se fût retirée. Elle se coucha alors, souffla la lumière et, cherchant dans l'obscurité la main de son amie, elle dit à mi-voix.

— Écoutez, Laine! si vous saviez ce qui m'est arrivé! Non, voyez-vous, je ne veux pas croire que ce soit vrai, je m'y attendais si peu.

— Quoi donc, chérie?

— Edward m'a demandée en mariage.

— Vraiment! Edward Arnoux! comment a-t-il fait? il ne vous a pas dit cela au milieu de tout le monde?

— Non, cela s'est passé tout à fait comme dans un roman anglais. Il était minuit à peu près, on était au plus fort du bal, et comme il faisait très chaud dans ce salon encombré de monde, Edward m'a demandé si je n'avais pas envie d'aller respirer un peu dans le parc. Alors, je suis allée prendre mon manteau et nous sommes sortis.

— Sans le dire à tante Hélène, fit Ghislaine un peu scandalisée; et ne risquiez-vous pas de vous refroidir?

— Non, j'avais si chaud qu'il me semblait que rien ne pourrait me rafraîchir, puis il ne faisait pas bien froid, le temps était calme et il faisait un beau clair de lune, c'était délicieux. Nous avons marché

un instant sans parler, puis Edward m'a dit qu'ils allaient bientôt partir, que c'était bien triste de se quitter ainsi et il m'a demandé si cela ne me ferait pas de peine à moi aussi.

Ghislaine fut soudain frappée du souvenir de ces mêmes paroles, que le jeune Anglais lui avait adressées deux ans auparavant, pendant leur promenade dans le parc des Airelles.

— Vous pensez, continua Odette, que j'ai compris tout de suite ce que cela voulait dire. Ghislaine le comprenait aussi maintenant pour la première fois.

— Et il vous disait tout cela avec sa tête de loup?

— Non, heureusement, il l'avait ôtée pour prendre l'air, et il était rouge comme une cerise, le pauvre garçon. Enfin, après bien des paroles, il a fini par me faire entendre qu'il ne tenait qu'à moi de ne plus jamais nous quitter.

— Et qu'avez-vous répondu?

— J'ai répondu qu'en France les jeunes filles ne se mêlaient pas elle-mêmes de ces choses-là et que c'était à mon frère qu'il fallait dire tout cela. Il m'a dit alors qu'il viendrait le voir aujourd'hui même; là-dessus, nous sommes rentrés au salon; il a remis sa tête et il ne m'a plus approchée de la soirée.

— Ce pauvre Edward! pourquoi ne lui avez-vous pas dit tout de suite que vous ne vouliez pas de lui, au lieu de le faire renvoyer par votre frère?

— Que voulez-vous dire, Laine? pourquoi donc ne voudrais-je pas de lui?

— Comment, Odette! vous l'épouseriez, vous?

— Mais oui, moi; qu'y a-t-il à cela de si extraordinaire? il me vaut bien, je pense.

— Non, Odette, il ne vous vaut pas, il en est bien loin. Et puis, continua Laine tristement, je n'aurais jamais cru que vous voulussiez vous marier.

— Comment! vous pensiez que j'allais rester vieille fille, enterrée toute ma vie dans ce château?

— Mais oui, je croyais que vous resteriez toujours comme vous êtes maintenant, avec votre frère et tante Hélène. Que deviendront-ils sans vous?

— Qu'est-ce que cela peut leur faire que je sois mariée ou non? je ne les quitterai pas pour cela, je viendrai souvent ici et nous voyagerons tous ensemble; nous irons dans le Midi, comme l'hiver dernier, en Italie, aux eaux. Nous serons deux à soigner Olivier, et la tante Hélène pourra même se reposer davantage.

— C'est égal, quand vous aurez un mari, vous n'aimerez plus autant votre frère, ou tout au moins ce ne sera plus lui que vous aimerez le plus au monde; vous ne pourrez plus en être sans cesse occupée, comme vous l'étiez jusqu'à présent, ce ne sera plus la même chose.

— Que voulez-vous, cela ne peut pas durer toujours, non plus. Pensez comme ma vie a été triste et sérieuse pour une jeune fille : jamais de monde, jamais de plaisir; j'en suis lasse à la fin. Olivier le

comprend bien et je suis sûre qu'il trouvera parfaitement naturel de me voir me marier.

— Vous croyez? moi cela me semble singulier; je n'avais jamais pensé que cela pût arriver, surtout je n'aurais jamais pensé que vous choisiriez Edward.

— Pourquoi donc? il est très bien, très bon, parfaitement élevé.

— Oui, mais il n'est pas sérieux.

— Pas sérieux! parce qu'il aime à danser et à s'amuser? moi aussi, j'aime cela.

— Oui, mais vous aimez et vous savez bien d'autres choses, tandis que lui, il n'est bon qu'à cela. Quand il ne s'amuse pas, il ne fait rien; je ne l'ai jamais vu ouvrir un livre ni s'occuper à quoi que ce soit. Il ne sait même pas causer; il me semble que cela m'ennuierait beaucoup de vivre avec lui.

— Que voulez-vous, tous les hommes ne sont pas comme Olivier; je ne peux pas m'attendre à trouver cela.

— C'est pourquoi je ne comprends pas qu'après avoir vécu si longtemps près de votre frère vous ne soyez pas plus difficile et que vous lui préfériez Edward.

— Oh! je ne le préfère pas!

— Alors pourquoi voulez-vous l'épouser! je croyais que pour épouser un homme, il fallait l'aimer plus que tout au monde.

Odette vit que Ghislaine ne considérerait pas du tout la chose à son point de vue, et trouva inutile

de lui en dire plus long. Néanmoins les paroles de sa petite amie lui donnèrent à penser, et au lieu de dormir jusqu'à midi, comme les autres fois, elle réfléchit longtemps, pleura un peu sur son oreiller, et se leva, beaucoup moins disposée qu'en se couchant, à devenir M<sup>me</sup> Arnoux.

— Vous avez raison, ma chérie, dit-elle à Ghislaine, je n'aime pas assez Edward pour l'épouser; ce qui me tentait, voyez-vous, c'est la vie qu'il m'offrait, le plaisir, le mouvement, le monde; mais tout cela ne vaut pas que je quitte Olivier. Je suis bien sûre d'abord qu'il ne consentirait pas à ce mariage. Ce n'est donc pas la peine de lui en parler, ni à tante Hélène non plus. Puisque Edward m'a demandée sans rien dire à mes parents, comme si j'étais Anglaise, je vais lui répondre de même.

Et Odette, ouvrant son bureau, écrivit, séance tenante, un petit billet où elle déclarait à Edward qu'elle avait réfléchi, mais ne pouvait se décider à quitter son frère. Puis elle envoya immédiatement un domestique aux Étoiles porter ce message.

Cela fait, elle pleura encore, cachant sa tête blonde sur l'épaule de Ghislaine.

— Je suis bien aise de m'être décidée, dit-elle, mais cela me fait de la peine à cause de ce pauvre garçon. D'après ce que je lui ai dit au bal, il doit s'attendre à me voir accepter. Je ne sais quelle folie m'avait prise.

— Il se consolera, dit philosophiquement Ghis-

laine; je crois qu'il n'est pas bien fidèle, d'après ce que je sais de lui. Et elle raconta à Odette la demande qu'il lui avait faite de la même manière, deux ans avant, et qu'il semblait avoir parfaitement oubliée.

— Je ne vous aurais pas dit cela si vous l'aviez accepté, ajouta-t-elle; mais je pense que cela vous empêchera d'avoir autant de regrets. Vous me direz qu'il vous aime probablement plus qu'il ne m'aimait; mais, c'est égal, cela n'est pas rassurant.

Le récit de Ghislaine amusa Odette, et elle put descendre au déjeuner avec son sourire ordinaire. La rougeur de ses yeux pouvait être attribuée au manque de sommeil et personne ne lui fit de questions embarrassantes.

Les Arnoux partirent quelques jours après; mais, à son grand soulagement, Odette était sortie avec Ghislaine lorsqu'ils vinrent faire leur visite d'adieu aux Airelles. Leur départ fut bientôt suivi de celui de toutes les personnes qui étaient venues passer les vacances dans les environs, et il ne resta plus que les quelques familles qui habitaient constamment la campagne. Gérard de Sivry s'en alla à son tour, laissant son frère qui devait rester encore quelque temps pour peindre, sous leurs couleurs d'automne, différents sites qui l'avaient frappé pendant les excursions de l'été. Sur la demande d'Olivier, il devait faire aussi le portrait d'Odette avec sa parure d'Élisabeth d'Autriche.

Le calme d'autrefois rentra donc peu à peu aux



Airelles, et à la grande satisfaction de Ghislaine, Odette ne parut éprouver aucun regret de voir se terminer la saison des divertissements. L'incident du dernier bal, en la faisant rentrer en elle-même, semblait l'avoir arrêtée sur la pente où elle glissait. On eût dit qu'elle sentait mieux le prix des jouissances qui l'entouraient, après avoir été sur le point d'y renoncer, et elle était devenue plus tendre que jamais pour sa tante et son frère, comme pour leur demander pardon d'avoir pu songer un instant à les quitter. Elle avait repris son intérêt des premiers temps pour le petit monde des Airelles, ainsi que son goût pour les occupations qu'elle avait si longtemps délaissées. Ghislaine avait enfin retrouvé son amie telle qu'elle était autrefois, un peu moins gaie peut-être, moins exubérante de vie et d'entrain, mais plus affectueuse et plus douce que jamais; il y avait maintenant dans ses beaux yeux quelque chose de recueilli et de sérieux qui donnait un charme nouveau à sa physionomie. Tante Hélène et Olivier la regardaient avec un bonheur attendri et Ghislaine l'adorait chaque jour davantage. Notre amie était dans la joie de son cœur et voyait avec regret approcher l'époque de son départ.

— Quel dommage de m'en aller juste au moment où nous sommes si bien toutes les deux! pourtant je crois que j'aurais eu plus de regret encore de quitter Odette il y a un mois, quand elle avait l'air de moins m'aimer; cette fois, j'aurai de bons souvenirs à

emporter, je penserai à elle avec plaisir, et je pourrai me réjouir de la revoir sans craindre d'être désappointée, comme je l'ai été à mon arrivée. S'il m'arrive encore de la trouver indifférente, je ne m'en inquiéterai plus, je suis trop sûre maintenant qu'elle m'aime véritablement et que rien ne peut la changer réellement.

Afin de faire provision de sagesse et de courage pour son hiver, la fillette eut de longues conversations avec ses amis; elle prit la résolution de ne plus perdre son temps sottement comme l'année précédente, mais au contraire de mettre à profit, autant qu'elle le pourrait, les ressources que lui offrirait son séjour à Paris. Olivier lui indiqua une foule de promenades intéressantes qu'elle pourrait faire facilement avec Catherine, puisque son oncle n'avait pas le temps de l'accompagner, et lui choisit une collection de livres à emporter.

Ghislaine se promettait bien de ne plus s'ennuyer à Paris, mais elle avait beau faire, les larmes lui venaient aux yeux en songeant au départ et elle savourait tous les instants des derniers jours comme un enfant qui tâche de faire durer son dessert le plus longtemps possible. Elle suivait Odette comme une ombre, et le soir, lorsque toutes deux rentraient dans leur chambre, leurs conversations se prolongeaient bien avant dans la nuit.

Un matin d'octobre, peu de jours avant le départ de Ghislaine, tout le monde était réuni dans le petit

salon bien éclairé, où Marc avait installé son matériel de peintre pour commencer le portrait d'Odette. La jeune fille posait, coiffée comme le jour du bal, Ghislaine travaillait, et Olivier leur faisait la lecture d'une comédie nouvelle que Gérard de Sivry avait envoyée, la veille, lorsqu'un domestique entra, apportant les lettres qui venaient d'arriver.

— En voici une pour vous, mignonne, fit la tante Hélène qui avait pris tout le paquet.

— Vraiment, s'écria Laine fort étonnée; c'est probablement mon oncle qui dit qu'il ira m'attendre à la gare samedi soir,... mais non, ce n'est pas son écriture... Tiens, c'est de M. Auvray, son ami; que peut-il me dire?

La fillette eut bientôt parcouru la courte lettre. M. Auvray, le jeune médecin, ami intime de son oncle, lui écrivait, à la demande de ce dernier, pour lui apprendre que Michel Albrier était malade de la fièvre scarlatine qu'il avait prise trois semaines auparavant, en soignant plusieurs enfants qui en étaient atteints. Il commençait à aller mieux, mais désirait néanmoins que sa nièce restât encore quelques semaines avec ses amis, si ceux-ci voulaient bien lui continuer leur bonne hospitalité, afin de ne rentrer à Paris que lorsque le danger de la contagion serait entièrement passé.

Plusieurs semaines encore à rester aux Airelles ! ce fut tout ce que Ghislaine vit d'abord dans sa lettre et elle faillit sauter de joie. Mais à ce premier mou-

vement égoïste succédèrent bientôt d'autres pensées plus généreuses.

— Mon pauvre oncle ! s'écria-t-elle, il a pris cela en soignant les petits enfants malades, il est si bon pour eux, si dévoué ! et lui je suis sûre qu'il est très mal soigné ; ses amis n'ont pas le temps de rester toujours près de lui et la femme de ménage n'est guère adroite. Quand je pense qu'il est malade depuis trois semaines et que je n'en ai rien su !

— Il pensait qu'il valait mieux ne pas vous tourmenter, du moment que vous ne pouviez pas lui être utile.

— Mais, je lui serais très utile, et Catherine plus encore ; songez donc, il n'a personne pour faire sa cuisine, ses tisanes ! cette grosse Reine est bonne tout au plus à faire griller une côtelette. Il nous faut partir bien vite.

— Ce ne serait peut-être pas très sage, ma pauvre enfant, puisque votre oncle lui-même préfère vous voir rester, il vaut mieux lui obéir ; si vous alliez tomber malade à votre tour, vous ne seriez qu'un embarras de plus pour lui.

— Non, je ne serai pas malade, j'ai déjà eu la fièvre scarlatine et j'ai souvent entendu dire qu'on la prenait bien rarement une seconde fois. Mon oncle ne sait pas que je l'ai déjà eue, mais s'il le savait, je suis sûre qu'il ne m'empêcherait pas de venir. Je suis persuadée que je lui serai très utile, dites, monsieur Olivier, continua-t-elle en regardant le jeune

homme, comme pour lui rappeler leur conversation du soir du bal, ne pensez-vous pas qu'il doit avoir besoin de moi, cette fois !

— Si, mon enfant, une petite garde-malade, aussi entendue que vous, ne pourra que lui faire beaucoup de bien, dit sérieusement Olivier, jugeant l'occasion favorable pour introduire un peu d'intimité dans les rapports de l'oncle et de la nièce, et faire cesser cette indifférence dont souffrait Ghislaine.

— Oh ! je ne suis pas bien entendue, soupira la fillette, j'ai peur de ne pas lui être aussi utile que je le voudrais, mais je erai de mon mieux, et je servirai peut-être au moins à le distraire et à lui tenir compagnie. Puis, Odette, qui sait tout, va me donner des conseils, n'est-ce pas ?

Odette répondit en interrompant sans façon la séance, pour suivre son amie dans sa chambre afin de l'aider sans retard à faire sa malle, car les voyageuses devaient partir le lendemain matin de bonne heure.

— Avez-vous eu aussi la fièvre scarlatine ? demanda Ghislaine à Catherine qui était fort émue de la nouvelle.

— Je ne crois pas, ma mignonne, mais cela ne fait rien, à mon âge on n'attrape plus ces choses-là.

Les effets de Ghislaine et de sa bonne furent bientôt emballés et les deux amies s'occupèrent, tout le reste de la journée, à remplir plusieurs caisses et paniers de tout ce qu'elles jugeaient nécessaire

à un convalescent, et que la petite garde-malade se faisait une fête d'emporter à son oncle.

— Comme tout cela me rappellera les Airelles quand je serai à Paris, soupira-t-elle, les confitures que nous avons faites ensemble, et ces belles châtaignes que nous avons ramassées avant-hier, et les violettes que j'ai cueillies sur la pelouse. Je croirai être encore ici.

Tous les habitants du château virent avec regret partir la gentille enfant et la comblèrent, jusqu'au dernier instant, de marques d'affection. Marc lui donna un joli dessin des Airelles qui lui sembla un trésor inestimable; tante Hélène se leva avant le jour pour assister à son départ et Odette voulut l'accompagner jusqu'à Autun, malgré un brouillard impénétrable, qui empêcha notre petite amie de contempler une fois encore les paysages familiers de son pays. Elle ne se laissa néanmoins pas influencer par l'état de l'atmosphère; elle marchait vers un but, vers une tâche à remplir, et la joie intime de son sacrifice lui rendait le cœur léger et lui fit paraître le voyage singulièrement court.

## CHAPITRE XXII

Le ciel était toujours gris et pluvieux, et quoiqu'il fût huit heures sonnées, on voyait à peine clair lorsque Ghislaine ouvrit les yeux le lendemain de son arrivée. L'idée de son nouveau rôle et de la mission qu'elle s'était imposée lui vint aussitôt à l'esprit; elle se leva tout de suite et commença sa toilette. Il faisait froid dans cette pièce sans feu, mais Ghislaine ne s'en inquiétait pas, non plus que du ciel triste et sombre, elle se sentait le cœur gai à chanter.

— Voyons, quels sont les devoirs d'une bonne garde-malade, se dit-elle en repassant dans sa tête les dernières leçons d'Odette et surtout ses exemples. Elle doit d'abord être agréable à regarder, il faut m'arranger gentiment.

Ghislaine se mit en devoir de s'habiller avec un soin qui n'était pas dans ses habitudes. Elle n'avait pas entièrement perdu en grandissant l'insouciance

et le laisser aller de son enfance et, malgré les efforts de son amie, il y avait encore beaucoup de Mignon et de Cendrillon dans ses cheveux ébouriffés, et dans ses robes toujours trop longues ou trop courtes. Mais elle avait du goût et de l'adresse, et savait s'attifer à ravir quand l'envie lui en prenait. Il fallait la voir ce matin-là, chaussée de jolis bas rouges et de pantoufles coquettes, enfilant une robe grise, simple mais bien faite sous la direction d'Odette, attachant, par-dessus le tablier de rigueur dans son nouveau rôle, un vrai tablier d'opéra-comique, avec poches et bavette, semé de fleurettes de toutes les couleurs. Pour terminer, elle se coiffa de la manière qui lui allait le mieux, et tournait sa petite tête dans tous les sens pour apercevoir dans la glace sa nuque frisée, lorsque Catherine entra, apportant son café au lait.

— Comment, mon bijou, vous voilà déjà levée et habillée! je suis un peu en retard, je comptais que vous dormiriez jusqu'à neuf heures au moins après votre voyage, et j'ai commencé par aller ranger un peu la chambre de votre oncle. C'était dans un désordre! ce pauvre monsieur a été bien abandonné, il y a vraiment des gens qui n'ont guère de cœur, je ne manquerai pas de dire cela à Reine quand je la verrai.

Catherine alluma le feu tout en causant, et Ghislaine vint s'asseoir au coin de la cheminée pour manger de bon appétit son déjeuner.



— Mon oncle a-t-il pris quelque chose, Cathérine? Il faudra lui faire de bons petits plats; nous imaginerons cela toutes les deux.

La fillette pensant que son oncle avait besoin de repos n'osa se présenter dans sa chambre qu'à dix heures. Elle le trouva habillé et installé dans un fauteuil au coin du feu; mais à la lumière du jour, il était plus pâle qu'il ne lui avait semblé la veille.

Quant à lui, en la voyant entrer si rose et si pimpante, il éprouva une impression toute contraire et la regarda en souriant d'un air heureux.

— Comme te voilà rante et fraîche, ma fille, lui dit-il, je ne t'avais pas bien vue hier soir, mais tu es changée à ne pas te reconnaître, tu as pris une mine superbe là-bas, il faut tâcher de ne pas la perdre ici.

— Je ferai ce que je pourrai, mais toi, oncle Michel, il faut reprendre la tienne. Que vas-tu manger à ton déjeuner? vois-tu, je t'ai apporté des provisions.

Et Ghislaine traîna une grande caisse dans la chambre et se mit à la vider sur le plancher, posant tous les objets un à un aux pieds de son oncle. Ce fut d'abord un petit sac de châtaignes luisantes comme de l'acajou, une douzaine d'épis de maïs, trois pots de confitures en cravate rose, des bouteilles de sirop, une quantité de petits paquets de fleurs sèches, des fruits de toutes sortes, poires, pommes et noisettes, et pour terminer un monceau

de pommes de terre que Ghislaine étala triomphalement. Le jeune médecin ne put s'empêcher de rire devant ces solides témoignages d'affection.

— Comment, tu as apporté cette poule du Morvan? tu as donc dévalisé le château de tes amis? est-ce que tu comptes la garder?

— Mais certainement, c'est une des meilleures pondeuses d'Odette. Catherine lui a arrangé un petit poulailler avec un nid derrière le buffet de la cuisine, et elle y sera très bien. Comme cela tu pourras avoir des œufs frais; ici c'est si difficile d'en trouver! on les paye très cher et encore on est souvent trompé.

Ghislaine hochait la tête d'un air entendu en exprimant cette opinion, et Michel se mit à rire de plus belle. Sa nièce lui semblait amusante au possible et gentille à croquer; mais il continuait à ne pas la prendre fort au sérieux, elle, sa poule et ses provisions. Mais lorsque Ghislaine, ayant emporté sa caisse, se mit à ranger à sa manière la chambre nettoyée par Catherine, donnant à la pièce un air de confort et de gaieté avant qu'il eût pu voir comment elle s'y était prise, sa manière de voir commença à se modifier.

— Comment as-tu donc fait? dit-il en regardant autour de lui; la chambre n'est plus la même, et pourtant tu n'as pas changé grand'chose?

— Non, j'ai seulement emporté toutes ces fioles vides, ces vieux journaux qui encombraient la table,

et j'ai mis à la place mes livres et ma corbeille pour travailler près de toi. J'ai relevé les rideaux qui empêchaient trop le jour d'entrer, et j'ai un peu dérangé les meubles qui avaient un air raide. Mais ce qui égaye le plus la chambre, ce sont ces chrysanthèmes que je viens de mettre dans les vases; vois comme ils sont frais et je suis sûre qu'ils se conserveront plus de quinze jours dans l'eau.

— Je sais un petit chrysanthème qui égaye la chambre encore mieux que ceux-là, dit galamment le jeune oncle, et j'espère qu'il se conservera frais plus de quinze jours.

Ghislaine reçut le compliment sans rougir, Michel était son oncle, après tout; et peut-être n'avait-elle pas seulement compris, absorbée qu'elle était à mettre le couvert, étalant sur la petite table une belle serviette blanche et disposant avec goût les assiettes et les plats.

Le jeune homme était de plus en plus émerveillé. Il mangeait, riait, regardait Ghislaine et s'amusait comme un enfant.

La journée se passa sans peine; il faisait si mauvais temps que l'on ne pouvait regretter d'être enfermé, surtout dans une chambre si gaie, où brûlait un si bon feu. Ghislaine avait pris son ouvrage, et l'oncle et la nièce causaient comme deux bons camarades.

— Les femmes sont bien heureuses de pouvoir tricoter, fit le jeune homme en soupirant; du

moment que je ne peux ni lire ni écrire, je suis condamné à ne rien faire du tout.

— Si cela t'amuse, oncle Michel, je te ferai bien la lecture, dit vivement Ghislaine.

— Eh bien, si cela ne t'ennuie pas, veux-tu prendre ce journal? je n'aurai pas besoin d'attendre Auveray pour savoir les nouvelles.

— Cela ne m'ennuierait pas; mais crois-tu que je puisse lire le journal? M. de Salmaise ne le laisse pas lire à sa sœur, et elle est plus vieille que moi.

— Non, non, c'est juste, tu as raison, ce n'est pas une lecture pour une jeune fille; mais je ne vois guère ce que tu pourrais lire, ma pauvre petite; à part mes livres de médecine, je n'ai pas grand'chose.

Si ce n'est que cela, moi je ne manque pas de livres; j'en ai apporté une pleine caisse, sans compter tous ceux que j'avais avant. Seulement je ne sais pas bien ce qui pourrait t'intéresser; quel est le genre que tu préfères généralement?

— Je n'en sais trop rien, ma fille; lis-moi ce que tu aimes le mieux, répondit Michel Albrier qui n'avait jamais rien lu en dehors de la médecine.

— Alors, je vais prendre un de mes anciens livres, parce que je sais bien mieux lesquels sont amusants; écoute bien.

Ghislaine commença *Maroussia*, ce beau livre cher aux grands comme aux petits et qu'elle savait presque par cœur. De temps en temps, elle regardait son oncle furtivement, du coin de l'œil, pour

voir s'il ne s'endormait pas, comme la tante Yseult. Mais il ouvrait les yeux tout grands et semblait écouter de toutes ses oreilles. La fillette ne s'arrêta qu'au bout d'une heure, n'en pouvant plus.

— Tu es fatiguée, ma petite Laine; je ne m'apercevais pas que tu lisais depuis si longtemps.

On se reposa en goûtant; Catherine avait préparé de bonnes pommes cuites. Tout en mangeant on parla beaucoup de Maroussia, et Michel demanda à Ghislaine si cela ne la fatiguerait pas trop de lui lire encore un petit chapitre.

C'était un beau succès; la fillette, rouge de plaisir, reprit sa lecture et ne s'arrêta qu'à la nuit. L'obscurité arriva tout d'un coup et il fallut fermer le livre à un endroit très émouvant. Cette fois, l'oncle Michel ne fit pas de réflexion, mais Ghislaine vit que ses bons yeux bleus étaient pleins de larmes et elle sentit qu'elle l'aimait comme elle ne l'avait jamais aimé. Ainsi qu'il arrive souvent aux jeunes gens abandonnés dès l'enfance à leurs propres ressources, obligés de se créer une position par un travail incessant, l'esprit toujours fixé sur un même but, Michel Albrier avait conservé une imagination toute neuve qui s'éveillait pour la première fois. En écoutant la triste et noble fin de la petite Maroussia, le jeune homme pleura pour tout de bon : de grosses larmes d'enfant, chaudes et limpides, qu'il laissa rouler sans honte sur sa grande moustache blonde. Ghislaine n'avait pas pleuré davantage le jour où

elle avait lu, pour la première fois, l'histoire du Petit Chaperon rouge.

A *Maroussia*, succéda *Ivanhoe*, puis les uns après les autres tous les livres favoris de la fillette. Ghislaine était heureuse et fière de faire explorer à son oncle ce monde merveilleux où elle se sentait si bien chez elle, et qui était complètement inconnu au jeune médecin.

— Que veux-tu, ma pauvre petite, je n'ai jamais eu le temps de lire, moi ! disait-il, lorsque Laine semblait consternée de son ignorance. Elle se figurait que tous les hommes étaient très instruits et croyait presque que son oncle plaisantait, quand il lui avouait franchement ne pas connaître bien des choses.

La petite garde-malade se fût trouvée fort satisfaite de passer ainsi toutes ses journées, s'occupant de son oncle, causant avec lui et inventant de bons plats pour ses repas, ou bien, quand il voulait se reposer, travaillant près de lui à ses devoirs ou à ses ouvrages ; mais Michel n'entendait pas qu'elle perdît les belles couleurs rapportées des Airelles, et chaque fois que le temps le permettait, il l'envoyait avec Catherine faire comme autrefois une bonne promenade au Luxembourg. Elle en revenait plus fraîche et plus animée encore, et rapportait toujours quelque histoire à raconter au prisonnier. Quelle bonne petite vie à deux, l'oncle et la nièce menèrent ainsi pendant un mois, et comme ils apprirent bien

à se connaître et à s'apprécier. Michel regardait maintenant Ghislaine avec une considération respectueuse, il avait entièrement oublié la petite fille pâle et pleurante de l'année passée, qu'il prenait sur ses genoux pour la consoler. S'il avait pensé à faire la comparaison, il n'aurait pas réussi à se persuader que c'était bien la même personne que cette active ménagère pleine de bonne humeur, dont le savoir-faire le mettait dans une perpétuelle extase.

— Jamais je n'ai été si gâté, disait le jeune médecin; si j'avais su de quoi tu étais capable, ma petite Laine, je n'aurais pas pu me passer de toi. Une autre fois, je ne te laisserai plus partir pour si longtemps!

Laine riait, toute heureuse de savourer enfin la joie d'être utile, de se voir aimée et appréciée, et ce n'était pas sans un certain regret qu'elle voyait arriver le moment où son oncle, entièrement rétabli, reprendrait ses occupations ordinaires. Certainement, elle avait trop contribué à hâter ce moment pour ne pas se réjouir de le voir rentrer en possession de sa belle santé habituelle; certainement ce fut très gentil de sortir ensemble pour la première fois, bras dessus bras dessous comme un bon petit ménage, de flâner doucement dans les allées du Luxembourg, et de regarder jouer les petits amis de Ghislaine. Aussi lorsqu'il reprit pour tout de bon sa vie laborieuse, passant presque toute sa journée au dehors, et ne rentrant que pour s'enfermer dans

son cabinet, la fillette se trouva bien seule dans la petite chambre où ils avaient tant ri et tant causé ensemble. Il lui semblait impossible pourtant, qu'après avoir vécu dans cette agréable intimité, ils pussent recommencer à vivre entièrement étrangers l'un à l'autre.

— Mon oncle est occupé dehors, pensait-elle tristement, tandis que moi je reste dans la même chambre où nous avons été si heureux ensemble ; c'est pourquoi je m'aperçois davantage du changement, mais lui il n'y songe peut-être pas.

Ghislaine se trompait, si l'oncle Michel n'avait plus besoin des tisanes de sa petite garde, il n'entendait pas pour cela renoncer à sa société et à sa conversation.

— Pourquoi donc ne viens-tu pas un peu près de moi au lieu de te sauver dans ta chambre ? lui dit-il un soir après dîner, comme ils se préparaient tous deux à reprendre le chemin de leur domicile respectif.

— Je pensais que tu travaillais le soir dans ton cabinet, et je n'osais pas y aller de peur de te déranger, oncle Michel.

— Tu ne me dérangerais pas du tout, mignonne : tu apporterais ton ouvrage ou ton livre, et nous pourrions causer de temps en temps ou tout au moins nous regarder. Ce serait moins triste que de rester tout seul à mon bureau.

Ghislaine alla joyeusement chercher sa corbeille.



Son oncle avait toujours besoin d'elle, il s'ennuyait quand il ne la voyait pas; elle était heureuse comme une reine. Désormais, les journées ne lui semblèrent plus si longues, et tandis que son oncle faisait son devoir, dehors par tous les temps, dans la neige et la boue de décembre, elle travaillait de son côté pour tâcher de devenir meilleure, plus instruite, plus utile encore. La solitude lui pesait parfois, elle avait si bien pris l'habitude de faire tout haut ses réflexions sur les lectures qui la frappaient, de rencontrer chaque fois qu'elle levait les yeux le bon regard de son oncle et d'entendre son rire franc et joyeux, que maintenant sa chambre lui semblait vide et triste, mais elle prenait courage en pensant au soir. Pour ce moment-là, elle réservait ses ouvrages de couture qui lui occupaient les doigts sans l'absorber tout entière, de sorte que quand Michel voulait causer un peu, il la trouvait toujours prête à lui répondre. Les jours où il n'avait rien à faire, on reprenait même les lectures à haute voix, chacun à son tour; Michel écoutait en fumant sa pipe qui lui servait de tricot, puis Laine faisait du thé que l'on prenait avant de se séparer, car son oncle ne sortait plus jamais après le dîner. Le temps passait très vite ainsi.

Un de ces soirs, le jeune docteur était fort occupé à écrire, et Ghislaine était non moins affairée à une reprise qui ne l'empêchait pas cependant de rêver à beaucoup de choses. Ainsi qu'il lui arrivait encore

souvent, ses pensées s'envolèrent aux Airelles, elle se mit à rêver aux fêtes de l'été, aux impressions de son premier bal, et tout d'un coup il lui sembla revoir clairement Edward et Odette valsant au son de la valse de *Faust*. La vision s'évanouit bientôt, mais Ghislaine eut beau revenir à la réalité, la musique persistait.

— Entends-tu, oncle Michel, la valse de *Faust*, où donc joue-t-on du piano ?

— Au premier étage ; les dames Vernier sont revenues hier soir, c'est M<sup>lle</sup> Renée qui joue.

— Les nouvelles locataires, oncle Michel ? tu ne m'en avais pas parlé.

— C'est vrai, tu ne les connais pas, elles sont arrivées pendant que tu étais là-bas, et ce sont des personnes très bien et fort aimables, une jeune fille, sa mère et sa grand'mère. Nous avons fait tout de suite connaissance, car la grand'mère a été souffrante tout en arrivant et m'a fait appeler. Mais quand j'ai été malade à mon tour, M<sup>me</sup> Vernier a emmené sa fille à la campagne, chez des amies, et elles ne sont revenues qu'hier soir.

— Est-ce que tu étais allé les voir avant ta reclusion forcée ?

— Oui, j'avais fait une visite, et ces dames m'avaient reçu très gracieusement. Elles m'avaient même invité à dîner, mais je n'ai pu m'y rendre, étant tombé malade, juste le matin du jour fixé.

— Et la jeune fille est de mon âge? comment est-elle?

— Elle doit être un peu plus âgée que toi; c'est une très jolie personne et qui paraît fort gentille. Je l'ai bien peu vue, mais pourtant nous avons parlé de toi et elle avait grande envie de te connaître; elle m'a bien fait promettre de t'amener dès que tu serais revenue.

— Vraiment? alors je vais être obligée d'y aller, oncle Michel; cela va bien m'intimider.

— Je ne te croyais pas timide.

— Je le suis devenue en grandissant, puis je crois que les jeunes filles m'embarrassent encore plus que les autres personnes, surtout quand elles parlent et rient très fort, fit Laine en faisant une légère grimace au souvenir des miss Sullivan.

— M<sup>lle</sup> Renée ne te fera pas peur, elle semble timide elle-même, et très douce. Si tu lui plais, comme c'est probable, vous pourrez vous voir souvent; ce sera gentil pour toi d'avoir une amie dans la maison, tu es si seule toute la journée.

Ghislaine trouva que son oncle avait raison; quoique maintenant son cœur ne s'ennuyât plus comme autrefois, elle éprouvait le besoin d'une amitié féminine, et, dès le lendemain, Michel la conduisit chez leurs voisins.

M<sup>me</sup> Vernier et sa mère étaient en effet d'excellentes femmes, gracieuses et bienveillantes. Ghislaine, habituée dès l'enfance aux manières de la

tante Yseult, puis à celles de M<sup>lle</sup> de Salmaise, les trouva tout d'abord un peu communes, mais leur bon accueil triompha bien vite de son dédain. Quant à M<sup>lle</sup> Renée, elle lui plut à première vue. C'était une jeune fille qui ne ressemblait pas aux autres : grande, blonde et rose, avec une petite tête vaporeuse, des yeux bleus très calmes, quelque chose d'ingénu et d'enfantin qui la faisait paraître plus jeune que ses dix-neuf ans. Bien qu'élevée à Paris, comme elle avait toujours vécu entre deux femmes âgées, d'habitudes tranquilles, dans un intérieur confortable mais sans élégance, où l'on ne recevait que quelques vieux amis, elle avait conservé un petit air provincial et démodé qui n'était pas sans grâce, et Ghislaine la compara tout de suite aux figures de Greuze qu'elle avait vues dans ses récentes visites au Louvre. Elle fit de son mieux pour lier conversation et se mit à parler, comme lors de sa première rencontre avec Odette, des choses qui l'intéressaient le plus ; mais à toutes ses réflexions sur les livres ou les curiosités de Paris, M<sup>lle</sup> Renée ne répondait que par un regard humble et surpris, et finit par déclarer à sa nouvelle amie qu'elle ne connaissait rien de tout cela, qu'elle ne sortait pas souvent et n'avait rien lu en dehors du *Pèlerin*, que sa grand-mère recevait et qu'elle lui lisait toutes les semaines. Ghislaine ne savait plus trop où chercher des sujets de conversation à sa portée, lorsque Michel vint à son aide, en demandant à Renée des nouvelles

de ses oiseaux et de ses petits pauvres. Ce fut merveille alors, de voir son joli visage s'éclairer et d'entendre l'animation de ses réponses. Le jeune médecin lui parla ensuite, toujours avec le même succès, de son séjour à la campagne, et de la manière dont elle avait employé son temps, des fleurs qu'elle avait trouvées et des petits enfants qu'elle était allée voir ; il paraissait très au courant de ses goûts et de ses habitudes.

Ce soir-là, le jeune homme ne dit pas grand'chose, et Ghislaine lui trouva un drôle d'air embarrassé, qui lui donna fort à penser.

— M<sup>lle</sup> Renée est charmante, dit-elle pour rompre le silence.

— Oui, n'est-ce pas ? elle n'est pas aussi instruite que toi, mais si douce et si gentille qu'on ne peut pas s'empêcher de l'aimer. C'est un plaisir de la voir entre sa mère et sa grand'mère, toujours prête à leur rendre service, à courir où on l'envoie, et toujours gaie et de bonne humeur.

— Leur intérieur n'est pourtant pas bien gai ; M<sup>me</sup> Vernier est bien âgée pour être sa mère, et elle a l'air triste.

— Elle est devenue veuve de bonne heure, tout après la naissance de sa fille, et elle a perdu aussi ses trois aînés, M<sup>lle</sup> Renée est venue bien après les autres, de sorte qu'elle est presque comme une petite-fille pour sa mère qui la gâte tant qu'elle peut.

Michel avait rougi en faisant l'éloge de Renée, et Laine demeura songeuse.

A partir de ce jour, les jeunes filles échangèrent de fréquentes visites. Elles arrivaient tour à tour avec leur ouvrage et causaient en travaillant.

— De quoi parlez-vous ensemble? demanda un jour le jeune oncle à sa nièce après le départ de Renée.

— De ce que nous pouvons, oncle Michel; c'est quelquefois difficile, Renée ne connaît pas beaucoup de choses, et j'ai peur de l'ennuyer en lui parlant de ce qui m'intéresse.

— Pourquoi donc? tu devrais au contraire essayer de l'y intéresser aussi, toi qui as tant lu et tant étudié; il me semble que tu pourrais lui donner le goût de la lecture et de l'étude. Cela lui ferait du bien; elle a été un peu négligée sous ce rapport, la pauvre enfant. Sa mère est une brave femme, mais très peu lettrée; je crois qu'il n'y a pas même de livres dans la maison.

Ghislaine suivit volontiers le conseil de son oncle, et proposa à Renée de lire à haute voix en travaillant et même de lui prêter ses livres, mais elle n'eut pas le même succès qu'auprès de son autre élève. Renée n'en avait pas l'habitude et ne savait pour ainsi dire pas lire; elle prenait un certain intérêt d'enfant aux histoires émouvantes qui allaient vite en besogne, et regardait tout de suite à la fin pour voir si l'héroïne épousait bien réellement le

héros, mais le charme du style, la peinture des mœurs et des caractères, la profondeur des pensées, étaient entièrement perdus pour elle. L'imagination n'était pas son fait, elle vivait dans un monde de réalités qui avait toujours suffi à sa nature simple et heureuse. Ghislaine eut beau faire, elle ne réussit pas à la passionner, comme Michel, pour les amis de son enfance.

— Tout cela n'est pas vrai, après tout, disait Renée, lorsque son amie, les yeux brillants d'enthousiasme, lui lisait quelque passage d'*Ivanhoë* ou de *Maroussia*.

— Mais si, c'est vrai, c'est arrivé il y a très longtemps.

— Je ne peux pas croire aux gens qui vivaient il y a si longtemps, moi; il me semble qu'ils ne devaient pas être ni penser comme nous.

Ces réflexions indignaient fort Ghislaine; pour elle, la petite héroïne ukrainienne, morte depuis trois cents ans, était réelle et vivante, elle l'aimait, la comprenait comme une sœur jumelle. Mais Renée ne sentait pas tout cela, et ne le sentirait probablement jamais. Ghislaine, découragée, renonça à ses lectures, et se remit à lui parler de choses réelles et vraies puisqu'elle n'aimait que celles-là. D'ailleurs, à défaut de culture et d'imagination, la jeune fille avait, ce qui vaut encore mieux, beaucoup de cœur et de bon sens et une grande bonne volonté; elle semblait toujours prête à vous aider, ne fût-ce que

de son amitié, et Ghislaine, la trouvant si affectueuse et si sympathique, se laissa aller sans effort à lui raconter toutes les histoires intimes qu'elle gardait généralement pour elle seule, les impressions de son enfance, sa vie avec la tante Yseult, puis sa première rencontre avec Odette, et enfin les incidents de son dernier séjour aux Airelles. Tout cela intéressait Renée bien plus qu'un roman; elle demanda beaucoup de détails sur Odette et son frère, et Ghislaine les lui donna avec joie, car elle ne se lassait jamais de parler de ses amis et de les faire admirer, même à ceux qui ne les connaissaient pas.

L'hiver se passa doucement; il y avait cependant un petit point d'inquiétude au milieu du paisible bonheur de Ghislaine. Odette, qui était à Cannes depuis deux mois, ne lui avait pas écrit pour le jour de l'an comme l'année précédente; les fêtes et les plaisirs l'absorbaient-ils plus encore que l'autre hiver? Comment expliquer un aussi long silence?

L'explication arriva à la fin de janvier et Ghislaine s'en voulut à elle-même d'avoir pu douter de son amie. Odette ne songeait plus au monde et n'avait eu que des pensées très sérieuses, comme peut en avoir une jeune fille qui vient de décider sa destinée. Elle n'avait pas voulu écrire à Ghislaine avant que ce fût bien certain, mais elle tenait aussi à ce qu'elle fût la première à savoir cette grande nouvelle. Odette allait se marier, elle épousait Marc



de Sivry, qui, des Airelles, avait suivi à Cannes la famille de Salmaise. Cette fois Ghislaine ne pourrait pas trouver que c'était là un mari désœuvré ou ignorant. Odette la remerciait de l'avoir empêchée, par ses bons conseils, d'épouser sottement Edward Arnoux, comme elle l'aurait peut-être fait dans un moment d'inexplicable légèreté. Quel bon et charmant frère ce serait pour Olivier, et quel neveu pour la bonne tante Hélène ! tout le monde était dans la joie, et Ghislaine, voyant ses amis si heureux, pensa qu'il était de son devoir d'être contente aussi. Oui, décidément, Marc de Sivry valait beaucoup mieux qu'Edward ; c'était un homme cultivé et sérieux, puis il n'emmènerait certainement pas sa femme au loin comme l'eût fait le jeune Anglais. Ils resteraient sans doute tous ensemble aux Airelles, au moins pendant l'été, et viendraient passer les hivers à Paris.

Comme ce serait amusant d'aller voir Odette dans sa maison, de la recevoir chez elle et de se promener toutes deux ensemble dans Paris. Les deux amies eurent un avant-goût de ce bonheur à la fin de l'hiver, lorsque la famille de Salmaise vint passer quelques jours à Paris pour choisir la corbeille et commander le trousseau et les toilettes. Malheureusement, Odette était si absorbée corps et âme par tous ces préparatifs importants, que Ghislaine fut obligée, pour la voir un peu, de l'accompagner dans les magasins et chez les couturières où l'on

causait tout en attendant que les robes fussent prêtes à essayer. La noce était fixée à la fin de mai et devait avoir lieu à Paris. Naturellement Ghislaine serait demoiselle d'honneur, avec Gérard de Sivry, et Odette voulut absolument choisir et commander sa robe elle-même. Quinze jours se passèrent ainsi à courir les magasins par la pluie et le soleil, et tous les temps variés qui caractérisent cette époque. Olivier était resté à Cannes et n'arriva que les derniers jours rejoindre sa famille. On n'avait pas besoin de lui pour choisir les chapeaux de sa sœur, aussi il était libre de son temps, et la veille du départ, il vint faire une longue visite à Ghislaine. La fillette était seule comme d'habitude; elle le regretta, car c'eût été une grande joie pour elle de présenter son grand ami à son oncle et de les voir tous deux faire connaissance; mais d'un côté, elle était bien aise de pouvoir causer à l'aise avec Olivier et de lui faire toutes ses confidences. Elle avait une quantité de choses à lui dire, tout était si changé depuis son départ des Airelles. Elle songea tout de suite à cette conversation qu'ils avaient eue ensemble, le soir où Odette et sa tante étaient au bal, et sans doute Olivier y pensait aussi, car il lui demanda si elle était devenue raisonnable.

— Oh! oui, dit-elle joyeusement, cela va très bien maintenant, je travaille bien, et il me semble que j'ai fait de grands progrès en anglais et en dessin. J'aurais voulu montrer mes cahiers à Odette, mais

je crois que cela ne l'intéresserait guère en ce moment.

— Vous pourriez me les montrer, moi je ne me marie pas et cela m'intéresse encore. Mais passez-vous tout votre temps à travailler ou bien vous êtes-vous décidée à sortir?

— Oh! je sors beaucoup maintenant, je vais tous les jours au Luxembourg avec Catherine comme l'année dernière, et le dimanche nous faisons de grandes expéditions avec mon oncle; nous allons partout, au bois de Boulogne, au jardin des Plantes, au parc Monceaux, et quand il fait mauvais, nous passons notre après-midi dans un musée, soit au Luxembourg, soit au musée de Cluny, ou bien au Louvre.

— Ah! vous connaissez le Louvre, à présent? fit Olivier avec un sourire.

— Oui, monsieur, je connais le Louvre, mais ne vous moquez pas de moi, mon oncle Michel, qui a trente ans et qui a toujours habité Paris, n'y était jamais allé non plus. Aussi nous étions aussi étonnés l'un que l'autre; si vous aviez entendu nos cris d'admiration en entrant dans la galerie d'Apollon, les gardiens en riaient. Quelles belles choses! nous restons souvent quatre ou cinq heures à regarder les tableaux sans nous en apercevoir.

— Vous me disiez cet automne que M. Albrier ne s'intéressait pas aux tableaux, fit le jeune homme d'un air un peu désappointé.

— Je n'en savais rien, et je crois qu'il n'en savait rien lui-même dans ce temps-là, il n'en avait jamais regardé, mais maintenant il les aime autant que moi. Nous passons des journées délicieuses dans les musées; je crois que j'aime encore mieux cela que les promenades. Pourtant c'est bien gentil, le bois de Boulogne, et Vincennes, donc! nous sommes allés à Vincennes par un beau temps de givre, c'était ravissant. Je n'aime pas autant les rues et les boulevards, je ne peux pas m'habituer aux voitures ni à la foule, cela m'étourdit et me fait peur.

— Odette se chargera de vous y habituer l'hiver prochain, elle n'a peur de rien, elle.

— Non, c'est vrai, hier, en traversant la place de la Concorde, j'ai cru qu'elle allait se faire écraser; elle marchait au milieu des voitures aussi tranquillement que sur la pelouse des Airelles.

La conversation se prolongea encore longtemps; Ghislaine parla de leurs voisins et de sa nouvelle amie Renée, et fit le récit de tout ce qui s'était passé depuis son retour précipité à Paris. Elle raconta longuement comment l'intimité s'était établie entre elle et son oncle, ses efforts couronnés de succès pour le distraire après sa maladie et lui rendre la maison agréable. Elle souriait et s'animait en parlant, et Olivier l'écoutait sans rien dire, les yeux fixés sur le feu. Le crépuscule arriva sans qu'ils s'en aperçussent, et il faisait presque nuit dans la petite chambre lorsque le jeune homme se leva pour partir.

— Je pensais qu'Odette viendrait nous trouver, dit-il, mais sa couturière l'aura retenue longtemps, pour la dernière fois. Je pense qu'elle viendra un moment ce soir ou demain matin, pour vous dire au revoir; nous partons demain pour les Airelles, vous savez, nos jeunes fiancés ont hâte de retrouver la solitude et le calme de la campagne.

— Mais vous reviendrez dans un mois, n'est-ce pas?

— Oui, une quinzaine de jours avant la cérémonie. Au revoir, Laine, je suis bien aise de vous avoir vue si fraîche et si bien portante, je crois que vous avez encore grandi. A bientôt.

Olivier prit la petite main de Ghislaine, la serra affectueusement, et la tint un instant dans la sienne. Il semblait avoir encore quelque chose à dire, quelque chose qui lui coûtait un effort, mais qu'il voulait dire pourtant avant de s'en aller.

— Alors, mon enfant, reprit-il presque à voix basse, vous voilà bien heureuse maintenant, satisfaite de votre sort, de votre oncle et de vous-même?

— Oh! oui, fit Laine avec chaleur, nous avons une petite vie si gentille, et mon oncle est si bon! je suis bien fâchée qu'il ne vous ait pas vu!

— Vous ne croyez plus maintenant qu'il ne vous aime pas et qu'il n'a pas besoin de vous, n'est-ce pas?

— Oh! non, cette fois je suis bien sûre qu'il m'aime beaucoup et que je lui suis très utile. S'il

ne tenait pas à moi autrefois, c'était vraiment un peu ma faute, mais à présent, je me donne de la peine, et j'en suis bien récompensée.

— Alors votre cœur ne s'ennuie plus?

— Non, plus du tout, ni mon cœur, ni ma tête, ni mes mains, tout cela a de la besogne, dit Ghislaine en riant gaiement.

— Tant mieux, mon enfant, j'en suis bien heureux, répondit Olivier.

Il parlait d'une voix émue et si basse que la fillette l'entendit à peine. Au reste elle n'y prit pas garde, et l'obscurité croissante l'empêcha de remarquer sa paleur subite. Elle l'accompagna jusqu'à l'escalier et lui dit un dernier bonsoir, penchant sa tête frisée par-dessus la rampe, tandis qu'il descendait lentement les trois étages emportant l'impression de cette image souriante et de ce joli rire d'enfant heureuse. Quand il eut disparu, elle rentra dans sa chambre et s'assit devant le feu sur sa petite chaise. Sa gaieté était envolée, elle éprouvait maintenant une singulière impression de vide et d'abandon, comme si, en s'en allant, Olivier avait emporté quelque chose avec lui, quelque chose d'elle-même, ou de la maison. Ghislaine n'en savait rien et ne s'en rendait pas compte. Il est vrai qu'il faisait froid et noir dans la chambre; elle remit une bûche dans la cheminée, alluma la lampe, et s'installait avec son ouvrage, lorsque Michel rentra.

Le jeune docteur était plus gai que jamais ce

soir-là : il fut plein d'entrain et d'appétit pendant le dîner, et complimenta affectueusement Ghislaine sur son plat sucré. Mais ces éloges ne firent pas autant de plaisir que d'habitude à la petite ménagère ; elle resta sérieuse et pensive toute la soirée et regardait son oncle d'une façon persistante qui l'étonna un peu. Le jeune homme ne lui semblait plus le même ; elle découvrit tout d'un coup qu'il avait les cheveux mal coupés, qu'il riait trop fort et se tenait mal à table. Ses plaisanteries l'agaçaient, et pour la première fois, elle lui trouva les yeux d'un bleu trop clair. Peut-être songeait-elle à d'autres yeux qu'elle avait vus dans la journée et qui lui étaient restés dans l'esprit, ainsi qu'une tête brune bien faite et un pardessus fourré qui lui avait semblé une merveille d'élégance. Ce soir-là Michel avait à travailler et Ghislaine se retira de bonne heure. Tout en entrant dans sa chambre, elle sentit un vague parfum de violette et de fourrure qui flottait comme un souvenir discret. Elle se sentait le cœur gros sans savoir pourquoi et pleura un peu en faisant sa prière ; elle était heureuse, pourtant, bien heureuse !

## CHAPITRE XXIII

Laine dormit toute la nuit et s'éveilla le lendemain fraîche et gaie comme de coutume, le parfum de violette avait disparu et avec lui le souvenir du trouble de la veille. La matinée se passa à travailler tranquillement, interrompue seulement par l'entrée d'Odette qui vint l'embrasser en courant, avec son costume de voyage et son petit sac en bandoulière, et repartit aussitôt rejoindre sa famille qui l'attendait pour aller prendre le train. Ghislaine pensa à elle plusieurs fois dans la journée, la suivant en esprit dans son voyage, avec un peu d'envie. Il devait déjà faire bon aux Airelles par ces premiers soleils, bien que la végétation ne fût pas aussi avancée dans le Morvan qu'à Paris; quel plaisir de se promener avec son fiancé dans ces belles allées et de chercher ensemble les premières primevères. La tante Hélène serait bien contente aussi de retrou-



ver sa chambre paisible, et le grand balcon ensoleillé où elle pouvait prendre l'air sans sortir, ces quinze jours de courses par tous les temps l'avaient bien fatiguée; elle n'était plus jeune, la pauvre femme, et ce métier de maman infatigable était au-dessus de ses forces épuisées. Ce serait un vrai soulagement pour elle de passer sa tâche à Marc de Sivry, et de renoncer tout de bon aux veilles et aux devoirs de société que son âge lui permettait de négliger.

Le mois de mars est généralement beau à Paris et Ghislaine et Renée passaient chaque jour le meilleur moment de la journée au Luxembourg à se promener en causant ou à jouer avec les bébés. Le dimanche, les musées étaient délaissés, les deux familles partaient après le déjeuner et l'on allait ensemble passer l'après-midi à la campagne. Ghislaine appréciait peu ces expéditions, elle trouvait que ce n'était pas là la vraie campagne et ne pouvait partager l'admiration de Renée pour les petites maisons roses et les petits jardins ornés d'une boule de verre et d'une tonnelle de plantes grimpantes; mais la joie de son amie lui faisait plaisir à voir, et elle se gardait bien de la gâter par des réflexions sceptiques.

Le lendemain d'un de ces petits voyages d'où l'on était revenu plus tard que de coutume, les mains pleines de coucous et de boutons d'or, Renée vint trouver son amie qui était occupée à écrire, assise

à sa table, mais qui mit aussitôt son cahier de côté pour recevoir sa visiteuse.

— Ne vous dérangez pas pour moi, je vous en prie; j'attendrai que vous ayez fini.

— Oh! ce n'est pas important. c'est mon éternel anglais, répondit Ghislaine en jetant un regard affectueux à Renée.

Qu'avait donc la jeune fille? elle semblait métamorphosée. Renée était certainement toujours jolie, mais ce matin-là il y avait sur son frais visage quelque chose qui n'y était pas la veille et qui la rendait vraiment délicieuse à regarder, un doux rayonnement que Ghislaine avait déjà remarqué sur les traits d'Odette à son dernier voyage.

En voyant la physionomie légèrement surprise de son amie, Renée rougit vivement et cacha son visage sous son bras comme une petite fille intimidée.

— Oh! Ghislaine, fit-elle, est-ce que vous le savez?

— Quoi donc? ma chérie; je ne sais rien du tout. Qu'y a-t-il?

Cette fois Renée se mit à genoux et cacha sa figure sur les genoux de Ghislaine, ne lui laissant voir que sa jolie nuque toute rose aussi à travers ses cheveux blonds, et du fond de ce refuge, répondit d'une voix étouffée :

— Oh! Laine! il voudrait m'épouser; il m'aime!

— Qui donc? Renée.

— M. Albrier, votre oncle. Ghislaine, comprenez-vous cela? il m'a demandée à maman; il m'aime!

Il m'aime! de quel ton Renée prononçait ces mots! elle releva doucement la tête, des larmes brillaient dans ses beaux yeux. Qu'elle était gentille ainsi, dans son bonheur humble et reconnaissant! Ghislaine la regardait avec une sympathie mêlée de curiosité; elle comprenait maintenant cette beauté nouvelle qui transfigurait de même les deux fiancées, c'était le reflet du bonheur intime et profond dont leur cœur débordait.

— Je n'y puis pas croire, répétait Renée en extase, et Ghislaine était au moins aussi surprise qu'elle; mais à son étonnement ne se mêlait aucun désappointement égoïste, nul sentiment d'envie. Peut-être n'en eût-il pas été de même quinze jours auparavant.

— Quelle bonne petite femme vous allez faire à mon oncle, dit-elle gaiement en embrassant la jeune fille; je n'y avais pas pensé, mais il me semble maintenant que vous êtes juste ce qu'il lui faut.

— Comment pouvez-vous dire cela? il est si bon, si instruit, si intelligent, et moi qui suis si sotte pour mon âge! Je n'aurais jamais cru qu'il penserait à moi; j'étais persuadée qu'il vous épouserait, vous, Ghislaine.

— Moi! mais je suis sa nièce; il a beau être jeune pour un oncle, ce n'en est pas moins un oncle.

— Oui, c'est vrai, vous seriez trop jeune pour lui; moi j'ai deux ans de plus que vous, cela fait une grande différence, dit Renée d'un ton convaincu.

— Vous allez être ma tante; avez-vous pensé à cela? Bonjour, tante Renée?

Les deux jeunes filles rirent de bon cœur de cette découverte étonnante. Un bruit de pas bien connu vint les interrompre au milieu de leur gaieté; Renée s'enfuit comme un oiseau, et l'on apercevait encore un pli de sa robe dans une porte pendant que Michel entrait par l'autre. A la vue de sa nièce, le jeune homme devint plus rouge encore que sa fiancée; il ne savait quelle contenance prendre, et Ghislaine se remit à rire de plus belle devant sa mine embarrassée. Cette gaieté, ainsi que les affectueuses félicitations qui suivirent, le remirent un peu. Il avait eu quelques doutes sur la manière dont la nouvelle serait accueillie; mais ne trouvant qu'une sincère sympathie, il s'abandonna sans remords à sa joie.

— Sois tranquille, ma chérie, dit-il en embrassant Ghislaine, rien ne sera changé dans notre manière de vivre; nous serons trois au lieu de deux, voilà tout. La chère petite va être bien heureuse de t'avoir pour lui tenir compagnie, une femme de médecin est si souvent seule. Puis tu lui donneras de bons conseils, toi qui es si avisée, tu l'aideras à tenir le ménage, tu lui apprendras tout ce que tu sais. Vous serez comme deux sœurs.

— Renée sera ma tante, tu n'as pas l'air de t'en douter; quant à moi je n'oublierai jamais le respect que je lui dois, dit Ghislaine d'un ton gravement comique, et Michel se mit à rire comme peut seul

rire un homme qui étouffe de bonheur et ne sait que faire du trop-plein de sa joie. Jamais on n'avait vu un homme plus heureux de se marier. Non seulement l'idée de posséder une femme le mettait hors de lui, mais il se réjouissait d'avoir une belle-mère, d'avoir une grand'mère. Il avait une manière de serrer la bonne vieille dame dans ses bras et de l'appeler bonne maman, qui lui tirait les larmes des yeux. Naturellement, un fiancé, si convaincu des félicités du mariage et de la famille, était très pressé d'en jouir ; aussi on décida que la noce serait célébrée le plus tôt possible.

Il n'y avait qu'une personne qui ne partageât pas la satisfaction générale, c'était la vieille Catherine. Peut-être, dans le fond de son cœur, avait-elle songé, comme Renée, que le jeune médecin, qu'elle aimait beaucoup, ferait un bon mari pour son cher trésor, et se trouvait-elle déçue dans ses espérances. Peut-être n'avait-elle pas prévu qu'aucun changement pût se produire dans le petit ménage si bien ordonné dont Ghislaine lui laissait la haute direction et s'effrayait-elle de voir s'y introduire une étrangère. Personne ne sut jamais le fond de sa pensée ; la vieille servante, aussi froide à l'extérieur que passionnée au dedans, n'en laissait rien voir. Elle apprit la nouvelle du mariage avec son calme ordinaire ; mais quelques jours après, déclara qu'elle était trop âgée pour recommencer à servir une jeune maîtresse et qu'elle allait se retirer dans son pays.

Ghislaine ne s'était pas attendue à cette séparation et en ressentit un grand chagrin; Catherine était le souvenir vivant de son enfance, le dernier lien qui la rattachât au passé, la confidente sympathique de toute sa vie; elle pleura beaucoup et fit tout son possible pour la retenir. Catherine pleurait aussi, mais ne se laissa pas persuader, et au jour dit, après avoir mis dans un ordre parfait les vêtements de Michel et de Ghislaine, ainsi que les ustensiles de sa cuisine, elle partit, enveloppée de sa mante noire, et coiffée du bonnet que sa jeune maîtresse lui avait brodé.

— Adieu, Catherine, dit la fillette, sanglotant à son cou, j'irai vous voir cet été, le Charolais n'est pas loin du Morvan.

— Vous serez la bienvenue, ma chère mignonne, reprit Catherine en baissant la voix; quand vous serez chez vous, ce qui arrivera peut-être bientôt, si jamais vous avez besoin de votre vieille bonne, je serai toujours prête; les forces s'en vont un peu, mais j'espère qu'il m'en restera encore assez pour soigner vos petits enfants, ne l'oubliez pas, mon bijou.

Ghislaine le promit, mais cet avenir où elle posséderait une maison et des enfants lui paraissait si éloigné, qu'à son avis autant valait n'y pas penser. Elle reconduisit sa vieille bonne et pleura souvent le reste de la journée tout en préparant les vêtements de noces de son oncle.

Une autre tristesse l'attendait encore au milieu de la joie qui l'entourait. La veille du mariage, un petit billet couvert d'une écriture tremblante, à peine lisible, arriva des Airelles, lui apportant une nouvelle aussi inattendue que terrible. M<sup>lle</sup> de Salmaise venait de mourir, presque subitement.

Pauvre chère tante Hélène! Ghislaine la pleura beaucoup pour son propre compte, tout en plaignant ses amis de tout son cœur. Elle était si bonne, si maternelle pour la jeune fille. Ghislaine ne pouvait se figurer qu'elle ne la reverrait plus; elle se la représentait ainsi qu'elle l'avait vue la dernière fois, elle revoyait ses beaux yeux calmes, son doux sourire. Dire qu'elle était morte! Ghislaine ne pouvait pas penser à autre chose tout le temps de la messe de mariage. Elle voyait à peine la charmante petite mariée, suave et pure comme une perle dans sa pâleur fraîche; son imagination lui montrait obstinément tout un tableau de deuil, un autre visage plus pâle encore, mais non pas sévère et imposant comme elle se figurait la tante Yseult après sa mort. Sur son grand lit à colonnes, elle devait ressembler à ces douces figures de châtelaines sculptées sur les tombeaux. Auprès du lit couvert de fleurs blanches, elle voyait Odette pleurant sa seconde mère, et Olivier secoué de lourds sanglots, comme les hommes qui savent à peine pleurer. Puis Marc, sympathique et attendri; heureusement qu'il était près d'eux! La pauvre tante avait dû partir plus tranquille, en

laissant ce protecteur à ses enfants. Mais quelles tristes noces allait avoir la pauvre Odette ! Adieu à la merveilleuse robe de velours blanc, dont la queue immense devait se déployer sur les tapis de la Madeleine ; adieu à la toilette de visites capucine, au costume de voyage écossais ! Odette se marierait sans bruit et sans éclat dans la petite chapelle des Airélles, vêtue d'une simple robe de cachemire blanc qu'elle remplacerait tout après la cérémonie par ses vêtements de deuil. Puis le lendemain, ils partiraient tous trois pour l'Italie.

Tous ces détails, Ghislaine les apprit seulement quelques jours après, par une seconde lettre de son amie. Quant à la gentille noce de Michel et de Renée, c'était une chose qui semblait passée depuis longtemps déjà, tant les jeunes époux paraissaient habitués à leur nouvelle existence. Il est vrai que ce mariage avait apporté très peu de changement dans la maison. La famille Vernier était aisée, et Renée avait reçu une jolie dot, mais Michel ne possédait rien en dehors de ce qu'il gagnait par son travail, et le jeune ménage trouvait sage de commencer modestement, puis il fallait songer aux enfants. Renée avait déclaré qu'elle en voulait beaucoup, et pour commencer, deux petites jumelles. Ce serait si gentil de les habiller pareilles, tout en blanc, mais cela coûterait cher. Il fallait économiser sérieusement. Il ne fut donc pas question de voyage de noces pour le moment, il vaudrait mieux attendre



l'été et faire un petit séjour à la campagne quand Paris deviendrait trop chaud. Catherine ne fut pas remplacée, on se contenta de prendre une petite bonne qui ouvrait la porte aux clients, et faisait tant bien que mal le déjeuner. Le soir, on dînait tous ensemble chez les dames Vernier, puis après un petit bout de causerie, la petite famille remontait au troisième étage où l'on passait la soirée comme auparavant, dans le cabinet de Michel. Cet arrangement était doublement avantageux, d'abord au point de vue économique, puis de cette façon Renée n'était pas séparée de sa mère, et Michel, dans l'entrain de sa nouvelle famille, n'y trouvait rien à redire. Le plus embarrassant, c'était l'exiguïté de l'appartement. Choisi à l'origine pour un homme seul, Ghislaine avait encore pu s'y caser ; mais pour trois personnes, il devenait tout à fait insuffisant, et force fut à Michel d'accepter encore l'hospitalité de sa belle-mère et de s'installer avec sa femme dans l'ancienne chambre de Renée. Ces voyages continuels d'un étage à l'autre étaient bien un peu gênants, mais, d'un autre côté, c'était si agréable de rester ainsi tous ensemble, et pour cette année encore, au moins jusqu'à l'arrivée des petites jumelles, on s'en contenterait. Plus tard, on verrait, il serait toujours temps de louer un autre appartement et de se mettre tout de bon en ménage. Si seulement il y avait une pièce de plus ! Ghislaine aurait de grand cœur donné sa chambre ; elle l'offrit

même, mais malgré sa bonne volonté, elle fut obligée de convenir qu'il fallait bien qu'elle couchât quelque part; d'ailleurs, elle avait besoin plus que jamais d'un petit coin à elle. Quoique son oncle et sa jeune tante ne parussent jamais contrariés de l'avoir près d'eux, elle s'arrangeait de façon à les laisser seuls chaque fois qu'elle pouvait le faire sans affectation, sentant bien ce qu'elle éprouverait à la place de Renée. Le soir, elle se retirait toujours de bonne heure, disant qu'elle avait sommeil ou qu'elle avait à écrire. Mais ce n'était ni à dormir ni à étudier qu'elle passait le reste de sa veillée; le plus souvent elle restait assise au coin de son feu à demi éteint, triste et songeuse, n'ayant pas même le courage de lire, jusqu'au moment où elle entendait dans l'escalier, les pas des jeunes époux descendant chez leur mère pour la nuit. Elle se couchait alors, seule dans l'appartement déserté, avec la petite bonne qui dormait depuis longtemps dans sa chambrette, près de la cuisine.

Pendant l'absence de Michel, les deux amies passaient leur après-midi à travailler ensemble dans la chambre de Ghislaine en causant à qui mieux mieux. Renée, depuis sa nouvelle dignité, avait toujours une foule de conseils à demander à sa grande nièce qui l'aidait de tout son pouvoir, tant de ses avis que de ses mains adroites. Entre elles deux tout marchait donc le mieux du monde; mais il n'en était pas de même lorsque Michel revenait se joindre à elles.

Le jeune médecin était fort amoureux de sa jolie petite femme, mais sa tendresse ne l'aveuglait pas, et ne l'empêchait nullement de reconnaître la supériorité incontestable de Ghislaine sur une quantité de points. Son amour-propre souffrait de cette comparaison, et il le faisait souvent sentir à Renée, avec cette dureté inconsciente que l'on trouve chez la plupart des hommes, même les meilleurs et les plus affectueux.

Un soir, par exemple, Ghislaine et Renée travaillaient, autour de la lampe, à une layette destinée à une pauvre cliente du docteur. Ghislaine tricotait un petit bas, et Renée terminait un petit bonnet au crochet, qu'elle ornait d'un ruban bleu pour qu'il fût plus coquet. A elles deux, elles formaient un joli tableau avec leurs figures absorbées. Michel parut les regarder un instant avec plaisir, puis sa physionomie s'assombrit.

— Renée, fit-il d'un ton impatient, tiens-toi donc plus droite, tu te penches tellement que ton aiguille va te piquer le nez.

La jeune femme rougit vivement et se redressa sans répondre, mais son ruban bleu l'occupait beaucoup, et cinq minutes plus tard elle se courba de nouveau sur son ouvrage.

— Renée, répéta Michel, un peu sèchement : tiens-toi donc bien.

— C'est que je me dépêche tant, que je n'y songe pas, dit Renée en se redressant encore.

— Regarde Ghislaine, reprit Michel, elle se dépêche aussi, mais cela ne l'empêche pas de se tenir droite; quand on en a l'habitude, on se tient bien sans y penser. Ta mère ne t'en a jamais fait l'observation?

— Non, répondit tristement Renée.

Ghislaine la regarda furtivement et vit qu'elle avait les yeux pleins de larmes.

— Bah! dit-elle gaiement, l'habitude est bientôt prise; il n'y a pas longtemps encore, je me penchais horriblement, j'en devenais toute voûtée. C'est Odette qui m'en a fait apercevoir. Ah! voilà votre petit bonnet fini, qu'il est mignon, vois donc, oncle Michel, comme ce sera amusant quand nous commencerons ceux des jumelles.

Michel admira le bonnet en riant, et Renée fut consolée pour cette fois, mais ce n'était pas la fin. Malgré les précautions de Ghislaine, les sujets d'observations semblaient se multiplier.

Parfois il s'agissait des vêtements de Michel qui n'étaient jamais en ordre depuis que Renée en avait la direction, de son linge qui n'était pas raccommodé; ou bien le déjeuner était manqué, le couvert mal mis, le café mal fait; la petite bonne n'était pas au courant de son service, et sa maîtresse, qui n'en savait pas plus long, ne pouvait remédier à ses maladresses.

— Demande à Ghislaine, répétait Michel, chaque fois qu'il la trouvait dans l'embarras, montre cela à Ghislaine, dis cela à Ghislaine.

C'était un vrai refrain que Ghislaine entendait avec beaucoup plus de peine que de plaisir. Pour peu que son oncle continuât sur ce ton, Renée en arriverait promptement à la prendre en grippe. Comment ne sentait-il pas cela ? Elle constatait tristement que Renée, qui était toujours prête les premiers temps à venir lui confier ses petites difficultés, et à lui demander son avis, ne semblait plus le faire maintenant qu'avec une certaine répugnance, depuis que son mari l'envoyait sans cesse vers cet oracle. Une certaine gêne semblait se glisser peu à peu entre elles, et Ghislaine s'en attristait, pensant que Renée ne l'aimait plus. Il n'en était rien, cependant, la jeune femme douce et aimante étant incapable d'en vouloir à une autre à cause de ses qualités. Elle ne ressentait pas même de jalousie, seulement une grande souffrance de voir que son mari la trouvât si inférieure à sa nièce, et semblât si choqué de ses imperfections ; et cette souffrance la rendait timide et concentrée.

Je disais bien que j'étais trop sotte, trop ignorante pour lui, pensait-elle avec amertume ; je vois bien qu'il n'a pas de plaisir à causer avec moi comme avec Ghislaine, et cela se comprend, je ne saurais pas lui répondre comme elle le fait, je ne connais pas même les choses dont ils parlent.

De son côté, la pauvre Ghislaine était fort embarrassée de ce don d'infailibilité et de science infuse que son oncle lui attribuait, et le trouvait lourd à

porter. Elle n'était pas habituée du tout à se voir regarder avec cette considération respectueuse, elle qui était encore si enfant et si incapable de quoi que ce fût, un an auparavant. Pour encourager Renée et modifier un peu l'opinion trop flatteuse de Michel, elle leur raconta ses désastreuses expériences de dévouement auprès de la tante Yseult. Elle ne négligea pas non plus de rappeler à son oncle quelle sottise petite fille elle faisait pas plus tard que l'hiver dernier, pleurant toujours et ne faisant pas œuvre de ses dix doigts. La jeune femme s'amusa beaucoup de ses récits, tout en supposant que sa bonne petite nièce les exagérait à dessein pour lui faire plaisir. Quant à Michel, il convint en effet que Laine était métamorphosée à ne pas la reconnaître, mais n'en devint pas plus indulgent pour sa femme, puisque, disait-il, c'était par sa volonté et sa persévérance, que Ghislaine, d'une enfant ignorante, était devenue une jeune fille accomplie. Renée n'avait donc qu'à suivre son exemple.

La pauvre petite femme ne demandait pas mieux, et certes, s'il lui avait suffi, comme le croyait son mari, d'un peu de bonne volonté pour égaler les perfections de Ghislaine, nul doute qu'elle ne fût arrivée à les dépasser. Mais elle n'avait pas à son service l'intelligence vive de la jeune fille, son adresse, son goût inné, son esprit d'ordre et d'organisation, et le meilleur vouloir ne parvenait pas à remplacer tous ces dons naturels. Malgré les

efforts réunis de la tante et de la nièce, il arrivait encore souvent que Renée était moins bien mise que Ghislaine, que les déjeuners étaient médiocres, que Michel grondait; Renée rougissait souvent, pleurait quelquefois et, somme toute, le ménage ne marchait pas très bien. Et pourtant le jeune docteur était fort amoureux de sa femme et ne l'avait jamais été de sa nièce, quelque admiration qu'il eût pour elle. Il faut dire, du reste, qu'il ne se rendait pas compte de la peine qu'il faisait à Renée, et qu'en dehors de ces petits nuages, c'était le mari le plus affectueux que l'on pût voir; seulement ces nuages reparaissaient trop souvent et menaçaient de troubler pour tout de bon le ciel bleu des jeunes époux.

Ghislaine, qui avait l'habitude de réfléchir, voyait nettement la situation, et finit par s'inquiéter sérieusement de la tournure que prenaient les choses. Il fallait sans retard trouver un remède, mais elle avait beau chercher, elle n'en voyait qu'un : son départ. Quoique bien jeune et sans expérience de la vie, elle sentait clairement qu'un ménage à trois est chose impossible, que toute influence étrangère est funeste à l'intimité des jeunes mariés. Naturellement indulgent, facile à contenter, et surtout bon et aimant, le jeune médecin, une fois seul avec sa femme, ne verrait plus que les qualités charmantes qui l'avaient d'abord séduit, et oublierait bien vite Ghislaine. Plus tard, quand ils seraient bien habitués l'un à l'autre, que la jeune ménagère serait faite

à son nouveau rôle et que le petit logement serait changé contre un plus vaste, elle reviendrait peut-être auprès d'eux. Renée serait sans doute heureuse de l'avoir pour l'aider à élever ses jumelles, de cette façon elle pourrait être utile en se tenant un peu à l'écart, sans les gêner. Oui, mais en attendant, où irait-elle?



## CHAPITRE XXIV

C'était un après-midi de dimanche, il faisait beau et chaud pour la saison, et Michel et Renée venaient de sortir pour aller entendre la musique militaire, au Luxembourg. Ils avaient gentiment prié Ghislaine de venir avec eux, mais elle avait refusé, disant qu'elle souffrait un peu de la gorge et préférerait rester à lire un joli roman, envoyé par Odette. Elle avait donc aidé sa jolie petite tante à s'habiller, lui avait posé son chapeau de la façon qui lui allait le mieux, et noué sa cravate de mousseline comme Renée ne venait pas à bout de le faire. Puis, ainsi parée et fraîche comme une pâquerette, elle l'avait envoyée rejoindre son mari, tout fier de partir avec cette ravissante petite femme à son bras. Elle était donc restée seule, avec son livre qu'elle ne lisait pas et une foule de pensées pénibles qui lui semblaient bien difficiles à débrouiller.

Pauvre Ghislaine! elle qui ne demandait au cie

que d'être aimée et utile à ceux qui l'aimaient pour se trouver parfaitement heureuse; et, non seulement il semblait que ce fût dans sa destinée de leur être inutile, mais voici que, pour comble de fatalité, elle devenait nuisible à ses amis, elle mettait obstacle à leur bonheur. Non, il n'y avait pas à hésiter, il fallait sans retard les débarrasser de sa présence importune.

Mais cette question revenait toujours, où irait-elle?

En guise de réponse, un coup de sonnette retentit, puis la petite bonne vint lui dire qu'une femme demandait à la voir.

Un peu étonnée, Ghislaine courut à la salle d'attente où elle trouva sa visiteuse, qui n'était autre que sa payse, Francine, la nourrice du petit marquis.

— Je suis venue dire à mademoiselle que je m'en retourne demain, et savoir si mademoiselle a des commissions pour là-bas, dit la gentille nounou, stylée par son année de séjour dans le grand monde.

— Des commissions? Non, je n'en ai pas, mais c'est égal, vous êtes bien bonne d'être venue, vous partez demain? Vous allez être bien heureuse de revoir votre mari et votre petit garçon, et le Morvan donc! Que les bois doivent être jolis par ce soleil!

La jeune fille jeta un regard d'envie sur la fraîche paysanne, et vit, à sa grande surprise, qu'elle avait les yeux pleins de larmes.

— Comment, Francine, est-ce que vous regrettez Paris?

— Ce n'est pas tant Paris, mademoiselle, mais mon pauvre petit monsieur Adhémar; je l'aime quasi autant que le mien, à présent, et quand je pense que je ne le verrai plus! pauvre petit chou qui est si gourmand, qu'est-ce qu'il va devenir? M<sup>me</sup> la marquise pense qu'il s'habituerait au biberon, mais je ne crois pas....

Francine se retira, son mouchoir sur les yeux, et Ghislaine la reconduisit jusque sur le palier.

— J'y pense, Francine, si cela ne vous embarrassait pas trop, je vous donnerais un paquet de livres à emporter aux Airelles, à M<sup>lle</sup> Odette.

— Tout ce que vous voudrez, mademoiselle, je passerai le prendre avant de partir.

Ghislaine rentra songeuse dans sa chambre; Francine lui faisait envie, malgré son chagrin. Demain elle serait dans son pays, ce pays qui était le sien aussi, elle embrasserait son mari et son enfant, elle allait de nouveau courir pieds nus sur la mousse, boire dans les petits ruisseaux et se barbouiller de fraises; rien ne vaut les caresses de la terre natale. C'est une mère toujours vivante pour ceux qui n'en ont plus, une amie fidèle quand les autres vous abandonnent, une confidente discrète toujours prête à recevoir vos chagrins et à vous consoler. Il semblait à la pauvre enfant que cela lui ferait du bien de s'étendre sur la mousse dans un coin de bois bien sombre et de pleurer à son aise, la tête enfoncée dans les fougères touffues, comme elle pleurait

jadis sur les genoux de Catherine. Puis toutes ces voix amies qui parlent dans le silence des bois, ces voix familières qui avaient bercé son enfance vagabonde, l'encourageraient et la conseilleraient, et elle avait tant besoin d'être conseillée. Ah ! si elle pouvait partir avec Francine !

Elle y réfléchit longtemps et finit par se dire que cette idée n'avait rien d'impossible à réaliser ; l'occasion arrivait à point comme envoyée par la Providence, et il ne fallait pas la laisser échapper. Elle ferait le voyage avec la nourrice et demanderait l'hospitalité aux Airelles pour quelques jours ; ses amis n'y étaient pas en ce moment. Odette était mariée depuis huit jours et faisait son voyage de noces avec son mari et son frère ; mais néanmoins, les domestiques la recevraient avec plaisir et la bonne nourrice serait heureuse de soigner et de dorloter cette amie si chère de sa jeune maîtresse. Ce serait une sorte de petite retraite que Ghislaine passerait dans le vieux château désert, livrée tout entière à l'influence de ses souvenirs ; elle se retremperait dans son passé comme dans une source vivifiante et en sortirait plus forte et plus sage. Ensuite elle se ferait conduire dans le Charolais, il ne lui faudrait qu'une journée de voiture pour se rendre dans le pays de Catherine. La bonne femme serait bien joyeuse de la voir arriver, sa petite maison devait lui sembler un peu triste et ses journées bien longues une fois son ménage fait. Il faut si peu

à une vieille femme seule et Catherine était habituée à tant travailler; Ghislaine l'égayerait, lui tiendrait compagnie, et, ma foi, si sa présence semblait lui faire plaisir, elle s'y installerait pour longtemps; c'est si bon de faire plaisir et de se sentir bien aimée, ne fût-ce que par une pauvre servante. Ghislaine, dans son abandon, trouvait cette affection très précieuse.

Lorsque son oncle Michel rentra avec Renée, elle leur exposa son projet, n'avouant pas cependant son intention de rester longtemps absente et ne parlant que d'une visite de quinze jours à sa vieille Catherine. Michel ne fit pas de difficultés pour la laisser partir, mais Renée la supplia de revenir bientôt et parut s'effrayer de la séparation; ne se doutant pas, pensait Ghislaine, que c'était sa plus grande ennemie, bien qu'une ennemie involontaire, qu'elle regrettait ainsi.

Le lendemain, lorsque la nourrice entra, à l'heure annoncée, elle trouva Ghislaine en costume de voyage, assise sur sa malle.

— Est-ce que le paquet de mademoiselle est prêt? dit-elle, sans laisser voir sa surprise.

— Oui, fit joyeusement la fillette, seulement il est un peu plus gros que je ne pensais, c'est moi-même, Francine, je pars avec vous.

Francine parut très contente d'avoir une compagne de voyage et fit monter Ghislaine dans la voiture qui l'attendait à la porte, tandis que l'on chargeait sa

malle à côté de ses propres bagages. Selon l'habitude des nourrices, la Morvandelle, arrivée à Paris en portant tout son trousseau dans une taie d'oreiller, s'en retournait avec une caisse immense. Elle avait quitté sa couronne de rubans blancs et ses épingles d'argent, et portait comme au pays sa petite coiffe brodée sans ornements. Pauvre Francine, son cœur était bien gros en pensant à son nourrisson qu'elle venait d'endormir à son sein pour la dernière fois et qui ne la retrouverait plus à son réveil. Comme il allait pleurer ! et la nuit, que dirait-il, en s'éveillant dans son berceau de dentelles, et en voyant le visage de sa gouvernante qu'il connaissait si peu, au lieu de la figure de pomme d'api de sa nounou. Durant la première moitié du voyage, Francine fut inconsolable, puis elle se remit peu à peu en voyant apparaître les premiers genêts fleuris qui faisaient pressentir le Morvan, et commença à oublier le petit marquis pour se réjouir de revoir son gros Antoine. Elle se mit à songer avec satisfaction à toutes les vieilles robes et à tous les souliers blancs fanés qu'elle lui rapportait, se demandant toutefois si ses gros pieds parviendraient à y entrer. Ses larmes se séchèrent tout à fait à la pensée de montrer à son mari la superbe robe de mérinos violet et la croix d'or qu'elle avait reçues au baptême, ainsi que le châle, souvenir de la première dent. La perspective de se rendre à la messe, le dimanche suivant, revêtue de toutes ces splendeurs,

lui rendit toute sa gaieté. Elle avait une figure rayonnante lorsqu'on arriva à Autun. Son mari l'attendait à la gare avec sa charrette à âne; on y chargea les deux malles et Ghislaine fut invitée à y prendre place, ce qu'elle accepta en se faisant aussi mince que possible. Cette fin du voyage n'était pas très agréable; la pauvre bête, trop chargée, marchait lentement. Ghislaine était très serrée entre ses deux compagnons, puis elle surprenait de temps en temps les regards que le grand garçon lançait à sa femme derrière son dos, et elle devinait qu'ils auraient bien voulu la voir loin; c'était bien naturel, les pauvres gens étaient séparés depuis plus d'un an et devaient avoir bien des choses à se dire. Là encore, Ghislaine se sentait de trop; aussi, dès qu'on approcha des Étoules, elle déclara qu'elle serait bien aise de faire le reste du chemin à pied, et descendit devant son ancienne demeure. Francine lui dit gaiement au revoir, et, comme la charrette s'éloignait, Ghislaine vit la petite coiffe ronde s'appuyer tendrement sur l'épaule du grand paysan. Elle resta un instant à les regarder, le cœur agité d'une singulière émotion, puis s'aperçut tout d'un coup qu'elle était plantée au milieu de la route, son sac à la main, et qu'il lui restait deux lieues à faire avant la nuit.

La vieille maison avait été louée pour plusieurs années à un militaire en retraite qui était fort occupé pour le moment à arroser les corbeilles de fleurs du jardin, tandis que sa femme arrachait les mau-

vaïses herbes. Tous deux regardèrent d'un air surpris cette jeune voyageuse solitaire qui collait sa figure pâle à la grille comme une petite mendicante, tâchant d'apercevoir les vieux marronniers compagnons de son enfance, puis s'éloignait rapidement, comme une coupable. Ils étaient bien loin de se douter que c'était là leur propriétaire en personne.

Que c'était étrange et pénible de passer ainsi dans son propre pays, devant sa maison, sans avoir le droit de s'y arrêter. Tous les habitants, qui la connaissaient si bien, arrivèrent sur leur porte pour la voir passer, l'appelant tout étonnés; elle répondit de loin à leur bonjour, sans ralentir son pas et gagna la campagne le plus vite possible, la gorge serrée. Une fois hors du village, elle respira plus librement et marcha plus lentement, regardant autour d'elle. Rien n'était changé; voici le petit bois où l'enfant s'était si souvent réfugiée avec son livre et sa poupée Ivanhoëtte, les prés où elle cherchait des primevères, voici le grand et mystérieux sapin. Ghislaine l'entoura de ses bras et appuya tendrement sa joue contre le tronc, priant comme au pied d'une croix. Elle resta longtemps ainsi, perdue dans une vague rêverie; le soleil avait disparu, le recueillement du soir tombait sur la campagne; on sentait flotter dans l'air calme le parfum de l'aubépine et des genêts en fleur. Ghislaine respirait et regardait, tout enivrée; une étrange lassitude s'emparait de tout son être et elle se laissait aller contre le vieux sapin



comme aux bras d'un ami. Ses yeux se fermaient malgré elle, son pauvre esprit, fatigué par ses préoccupations et par le long voyage, n'avait plus la force de penser et errait comme en rêve; il lui semblait sentir battre un cœur sous l'écorce rugueuse et elle éprouvait une sensation singulière, comme si tout son être s'évaporait et se mêlait aux parfums du soir. Il serait bien doux de s'endormir ainsi dans les bras de la bonne mère Nature. Pourtant, même dans ses accès de découragement, Ghislaine n'avait jamais souhaité mourir, elle voulait vivre, fût-ce pour souffrir et lutter; un travail mystérieux s'agitait dans son cœur, elle sentait mille pressentiments confus de choses qu'elle ne parvenait pas à définir, mais qui devaient tôt ou tard s'accomplir en elle. Ce devait être bon de sentir toute son âme s'épanouir dans un de ces bonheurs immenses dont elle avait vu le reflet rayonnant dans les yeux de Renée et d'Odette, dût-on payer ce ravissement d'une vie entière de lutttes et d'épreuves. Un tel souvenir devait vous soutenir jusqu'à la mort.

D'où lui viendraient la joie et les épreuves? Ghislaine n'en savait rien! tout était trouble et confus autour d'elle, mais il lui semblait que quelque chose allait arriver. Un parfum d'aventures flottait dans le crépuscule comme si les influences mystérieuses qui présidaient à cette pauvre petite destinée d'enfant se fussent agitées ce soir-là. La nuit venait rapidement; Ghislaine se leva tout engourdie et

reprit sa course marchant comme en songe; ses rêveries d'enfant lui revenaient en foule dans cette demi-obscurité fantastique qui revêtait les paysages familiers d'une physionomie de conte de fées. Avec son petit paquet à la main et ses pieds tout poudreux, elle devait ressembler à la belle Aurore perdue dans la campagne, et allant demander asile à une vieille bergère. Si elle allait frapper à l'une de ces chaumières éparpillées sur la montagne, comment la recevrait-on? elle était aussi abandonnée que la belle héroïne; en serait-elle réduite aussi à filer pour vivre, ou bien à garder les moutons comme Peau-d'Ane? Si seulement elle pouvait rester aux Airelles, le plus modeste emploi lui suffirait. Elle serait satisfaite d'y passer sa vie comme une sorte de petit génie familier, conduisant les étrangers dans tous les coins des galeries et du parc, à la place du vieil Anselme; elle savait presque aussi bien que lui raconter les histoires des portraits et les légendes des appartements. Comme elle rêvait ainsi, la masse noire du vieux château surgit devant ses yeux qui se remplirent de larmes. Qu'y avait-il donc entre la fillette et l'antique géant de pierre pour que son aspect la remplit d'une semblable émotion? Quelques fenêtres éclairées brillaient çà et là comme des étoiles sur la sombre façade, évoquant les images hospitalières de bons feux flambants, d'un dîner tout prêt et surtout d'un bon lit. La pauvre voyageuse avait hâte d'arriver, elle marchait de plus en plus vite, son

cœur battait de fatigue. Enfin, elle sonne à la petite porte, appelant la concierge qui lui ouvre aussitôt; elle monte l'allée en pente, gravit les marches de la terrasse; rien d'extraordinaire nulle part. Ghislaine est presque étonnée de voir apparaître sur le seuil la grosse nourrice tenant une lampe; il lui eût semblé plus naturel, dans son état d'esprit, de se voir reçue par une main sans corps comme le prince de la Chatte blanche. La lanterne éclaire vivement la figure stupéfaite de la nourrice sous son diadème de rubans noirs.

— Comment! mademoiselle Ghislaine! est-ce bien vous, et toute seule?

— Oui, ma pauvre Tienette, c'est moi-même, mourant de faim, de fatigue et de froid aussi. J'arrive des Étoules à pied.

Cela suffit; la nourrice, sans demander d'autres explications, conduit Ghislaine au premier étage et la fait entrer dans le petit salon, puis elle s'en va en murmurant quelque chose que la jeune fille ne comprend pas. Ghislaine restée seule regarde avec étonnement le petit coin familial, qui a l'aspect habité d'une pièce que l'on vient de quitter, la cheminée où flambe un bon feu, le fauteuil tourné d'une manière engageante. On l'attendait donc ce soir? sûrement une table toute servie va sortir du parquet. En attendant, elle enlève son chapeau et son manteau et s'étend avec délices dans le fauteuil, fermant à demi les yeux. Un léger parfum de vio-

lettres est répandu dans la tiède atmosphère ; quand donc a-t-elle senti une odeur semblable ? Il n'y a cependant point de fleurs sur la cheminée, seulement sa chère Mignon qui paraît contente de la revoir, et auprès, une petite aquarelle encadrée qui représente aussi une Mignon, ce semble. Ghislaine se lève pour la regarder de près ; oui, c'est bien une Mignon dans la même pose que la statue, seulement elle ressemble étrangement à Ghislaine et elle porte une robe blanche toute pareille à celle que la fillette avait au bal d'Odette. Il y a sur la marge quelques lignes tracées de l'écriture d'Olivier. Ghislaine se penche pour les lire, mais un bruit qui retentit dans le corridor lui fait relever la tête ; un bruit qu'elle n'entendait jadis qu'avec un serrement de cœur et qui cette fois la remplit d'une joie singulière. C'est le pas heurté du pauvre soldat mutilé ; c'est le pas d'Olivier. Son oreille ne l'a pas trompée, la porte s'ouvre et livre passage au jeune homme.

— Comment, Laine, est-ce bien vous ?

— Mais oui, c'est bien moi, personne n'a l'air de le croire, répond l'enfant en souriant tristement ; et est-ce bien vous, aussi ? je vous croyais parti.

— Mais non, c'est Odette qui est partie, comptiez-vous la trouver ?

— Non, je ne comptais trouver personne, répond naïvement Ghislaine, je ne savais où aller et je suis venue ici ; j'ai pensé que cela ne vous ferait rien.

— Vous avez bien fait, ma pauvre enfant, mais

que vous est-il donc arrivé, est-ce que votre oncle vous a chassée ou bien est-ce votre nouvelle tante? car il est marié, n'est-ce pas?

— Oui, mais ils ne m'ont pas chassée, au contraire, seulement j'ai bien vu que je ne pouvais pas rester, je les gênais.

Et Ghislaine se mit à raconter toute son histoire depuis la visite de ses amis à Paris, les scrupules qui l'avaient longtemps tourmentée, sa décision soudaine et son brusque départ, ses incertitudes d'avenir. Olivier l'écoutait sans mot dire, un peu pâle.

— Eh bien, ma pauvre petite, dit-il, lorsqu'elle eut fini, mon histoire ressemble beaucoup à la vôtre; si vous me trouvez ici, ce n'est pas non plus la faute d'Odette, ni de son mari, ils m'ont assez tourmenté pour m'emmener avec eux, mais j'ai vu aussi que je serais de trop. Un voyage de noces à trois, ce n'est plus un voyage de noces.

— Alors vous êtes resté tout seul ici? fit Laine regardant, avec une compassion émue, le visage pâle du jeune homme où se lisaient les traces de trois semaines de chagrin et de solitude, comme ce doit être triste pour vous.

— Ce n'est pas très gai, mais que voulez-vous, il faut bien se résigner.

A ce moment, un domestique entra, apportant sur un plateau un joli petit souper pour Ghislaine.

— Tenez, Laine, mangez vite, vous devez être à

demie morte de faim, et de fatigue surtout; j'ai donné ordre de préparer pour vous l'ancienne chambre d'Odette, je crois que votre lit y est toujours.

Ghislaine prit une tasse de bouillon, mais ce fut tout, sa faim avait disparu et sa fatigue était oubliée aussi.

— C'est tout ce que vous prenez, Laine? mangez donc un fruit, une de ces pommes que vous aimiez tant; vous rappelez-vous comme vous les frottiez sur votre robe pour les faire briller?

Elle prit la pomme, essayant de sourire, mais ce fut une larme qui vint dans ses yeux.

— Pauvre petite, fit Olivier tout ému, vous que j'avais laissée si heureuse à Paris, si satisfaite dans votre petit ménage.

— Oui, c'est vrai, murmura la fillette se reportant par la pensée à la visite d'Olivier. Je vous ai dit que j'étais heureuse, mais cela n'a pas duré. Il me semble que le soir je ne l'étais déjà plus, et quinze jours après tout était bien fini. Si seulement j'avais pu rendre les autres heureux, je crois que je me serais consolée de ne pas l'être, mais je suis destinée à être inutile, et plus qu'inutile, je fais du mal sans le vouloir. Toujours mon vieux chagrin, vous savez.

— Alors vous pensez que personne au monde n'a besoin de vous?

— Je ne sais pas; ma pauvre Catherine en a peut-

être besoin, elle est si seule dans sa petite maison. Je pense aller passer un mois chez elle si vous voulez bien m'y faire conduire demain.

— Et quand le mois sera passé?

— Je resterai peut-être davantage, si Catherine le désire; plus tard, je retournerai chez mon oncle. Quand Renée aura des enfants, je pourrai lui être utile alors, je les soignerai, je les garderai pendant qu'elle sortira avec son mari.

— Et vous serez heureuse?

— Je pense que je ne serai pas très malheureuse, fit simplement Ghislaine.

Il y eut un long silence durant lequel chacun resta absorbé dans ses pensées, un silence plein de recueillement, plus éloquent que des paroles. Il semblait que l'on eût pu entendre dans l'ombre le bruissement des fuseaux de la Parque chargée de ces deux destinées. Le cœur d'Olivier battait à se rompre; pour Ghislaine, elle sentait qu'il se passait quelque chose, mais elle ne savait pas quoi.

— Laine, fit le jeune homme d'une voix tremblante et parlant sans la regarder, le front appuyé au marbre de la cheminée, Laine, n'avez-vous jamais pensé que vous pourriez m'être utile à moi?

— Non, monsieur Olivier, vous aviez Odette qui était si parfaite et votre tante Hélène qui était si bonne, si bonne.

— Oui, mais maintenant, je n'ai plus personne.

— Et vous croyez que je pourrais vous servir moi?

fit Ghislaine les yeux brillants, si c'était possible ! je sais bien que je ne parviendrais pas à remplacer Odette, mais pourtant, vous m'avez dit souvent que je lui ressemblais un peu, et puis, en faisant tous mes efforts, je lui ressemblerais encore davantage. Je pourrais faire vos commissions comme elle, je vous ferais la lecture, j'arrangerais votre petit salon, je soignerais les fleurs et les oiseaux. J'ai fait des progrès cet hiver, l'oncle Michel était très content de moi, et il me semble qu'ici, pour vous, je ferais mieux encore. C'est singulier, continua Ghislaine en s'animant, mais dès que j'ai aperçu les Airelles du haut de mon sapin, et surtout quand j'y suis venue pour la première fois, j'ai eu une impression que je ne pouvais pas définir, comme si j'y avais déjà vécu ou comme si je devais y vivre plus tard. Je finissais par croire que j'avais été autrefois une des châtelaines qui habitaient le château, et que c'était peut-être le souvenir de ma première existence qui revenait ainsi. Vous savez, dans la galerie il y a une petite dame bleue qui me ressemble un peu, à ce que prétend Odette, c'est peut-être moi.

— Peut-être, à moins que ce que vous sentiez ne fût plutôt, comme vous le dites, un pressentiment.

— Ah ! si je pouvais rester ici, je serais si heureuse, si heureuse ! Je tâcherais de ne gêner personne, ni vous, ni Odette. Il y a de la place, ce n'est pas comme chez mon oncle, et dès que vous n'auriez



plus besoin de moi, je m'en irais dans ma chambre. Mais, dites, est-ce pour de bon?

— Laine, mon enfant, fit le jeune homme en tremblant, comprenez-vous bien ce que vous dites là?... Vous n'avez pas l'air d'y songer, mais tout vieux que je puisse vous sembler, à vous qui n'avez pas dix-sept ans, je suis encore jeune, trop jeune pour avoir le droit de vous garder ainsi près de moi sans vous épouser.

Olivier prononça ces mots avec effort; la sueur lui perlait au front en regardant la jeune fille qui l'écoutait, tranquille.

— Eh bien, monsieur Olivier, répondit-elle simplement, épousez-moi.

Peut-être Ghislaine ne s'était-elle pas rendu compte de la portée de ses paroles, mais à peine furent-elles prononcées que la lumière se fit en elle comme au son d'une phrase magique. Elle eut conscience, pour la première fois, de l'amour qui couvait depuis trois ans au plus profond de son être, et comprit d'où lui venaient toutes les joies intimes et les tristesses vagues de ces dernières années. Il lui semblait que son cœur s'ouvrait comme une belle fleur, et livrait le parfum qu'elle avait elle-même ignoré jusque-là. Son doux visage rayonnait d'une joie céleste qui ne ressemblait ni à l'humble reconnaissance de Renée, ni à la satisfaction triomphante d'Odette. On voyait qu'elle possédait ce moment d'extase plus qu'humaine, pour lequel elle avait voulu vivre; c'était

bien là ce but qu'elle pressentait depuis si longtemps. Olivier la regardait avec ravissement; il n'eût pas accepté la pitié de l'enfant, mais prenait sans scrupule ce grand amour qui s'offrait à lui. Il ouvrit les bras et Ghislaine vint s'y jeter avec un cri étouffé. Pauvre petite, qui se trouvait heureuse, deux heures auparavant, de se reposer entre les branches de son sapin, elle avait trouvé cette fois un asile d'où rien, pas même la mort, ne pourrait l'arracher. Elle laissa aller sa tête fatiguée sur l'épaule d'Olivier, songeant involontairement à cette phrase de son vieux livre de contes :

— Est-ce vous, mon prince, vous vous êtes bien fait attendre!...

Un peu plus tard, Ghislaine, restée seule dans le petit salon, regardait sans les voir, les objets familiers, lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur la petite aquarelle qu'elle avait remarquée en arrivant, et qui fixa de nouveau son attention. Elle s'approcha pour lire les lignes tracées au-dessous et reconnut ce fragment de l'opéra qui l'avait tant charmée :

Elle ne savait pas dans sa candeur naïve  
Que l'amour innocent qui dormait dans son cœur,  
Dût se changer un jour en une ardeur plus vive.

Cette Mignon qui ignorait son amour, c'était elle. Olivier l'avait bien deviné, il savait qu'elle l'aimait quand elle ne s'en doutait pas, et lui aussi il l'avait toujours aimée, elle le voyait bien maintenant. Ils

s'étaient aimés dès le premier regard ; ils s'aimaient en écoutant cette valse de *Faust*, qui avait rempli Ghislaine d'un trouble mystérieux, ils s'aimaient lorsque Olivier était venu la voir à Paris, et lui avait demandé si elle était heureuse avec son oncle. Elle comprenait maintenant pourquoi sa voix était si tremblante en lui faisant cette question, elle comprenait aussi cette étrange tristesse qui l'avait envahie après son départ ; pauvre petite sotte qu'elle était alors, de lui avoir répondu qu'elle était heureuse, et de lui laisser ainsi emporter son vrai bonheur. Qu'il avait dû souffrir, car il savait qu'il l'aimait, lui !

Avec quelle joie profonde Ghislaine se coucha ce soir-là, dans le lit bleu et blanc, délaissé par Odette, sous le toit de cette vieille demeure qui allait être la sienne. Dans quel doux sentiment de sécurité et de repos elle se laissa prendre par le sommeil, oubliant tous ses chagrins et se rappelant seulement que tout était fini, et qu'elle était plus heureuse qu'une reine.

Cependant, comme elle ne pouvait rester jusqu'au mariage, seule avec son fiancé, elle partit le lendemain pour le Charolais, comme c'était d'abord son projet, n'oubliant pas, dans sa gaieté, de se comparer de nouveau à la belle Aurore, allant consulter la vieille bergère au sujet de son mariage avec le prince Ingénu. Elle passa quinze jours à la maisonnette, et lorsqu'elle apprit le retour d'Odette et de

son mari, rentra aux Airelles en emmenant sa fidèle Catherine, qui ne devait plus la quitter désormais. Le mariage fut célébré sans bruit, comme celui d'Odette, dans la petite chapelle du château. On ne fit pas d'autres réjouissances que la fête rêvée autrefois par Ghislaine, un bal d'enfants autour du grand sapin, chargé de lanternes vénitiennes. Le grand deuil de la famille empêchait de donner un bal plus sérieux, et Ghislaine ne le regrettait pas, puisqu'elle n'aurait pas pu danser avec son mari. Il lui semblait pourtant qu'il serait bien doux de danser avec lui la valse de *Faust*, mais il faut toujours une ombre au bonheur d'ici-bas, et, vraiment, pensait-elle, le nôtre est déjà trop complet pour la terre.



**COULOMMIERS**  
**Imprimerie PAUL BRODARD.**















